

Fille unique

Sophie Victorine Fornel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

À M Léon Fornel.

« Voilà.

— Tu as signé ?

— Oui. »

Cette syllabe tomba des lèvres de Victor Andelot, triste, mais résolue.

Sa femme leva vers lui ses yeux, où l'anxiété mettait une fièvre.

« Alors ?… » interrogea-t-elle d'une voix étranglée.

Mais, au lieu de répondre, il s'informa :

« Où est Claire ?

— Chez sa tante, pour tout l'après-midi. »

Il parut satisfait ; s'asseyant, et attirant à lui un guéridon :

« Cela va me donner le temps de te communiquer mon traité. »

Tout en parlant, il dépliait avec une hâte nerveuse un papier qu'il mit sous les yeux de sa femme : le contrat qu'il venait de passer avec le directeur des mines de cuivre de l'Uvaldi, gouvernement de Vologda, en qualité d'ingénieur-chimiste.

« C'est de nouveau l'exil, murmura M Andelot, et pour combien d'années, cette fois ! »

Elle avait appuyé ses coudes sur la table auprès de laquelle ils s'étaient tous les deux assis, et cachait son front dans ses mains.

Doucement, d'un geste affectueux, son mari la força de relever la tête.

« Tu crois que je pleure, fit-elle ; non, non, va ! je ne pleure pas : mon parti est pris. Pourvu que nous soyons ensemble… »

Quand même, sa voix faiblit tandis qu'elle articulait, lentement, comme on sort d'un rêve :

« J'avais espéré que nous pourrions rester en France, à cause de Claire ; mais je sais bien que tu as fait pour le mieux.

— Je souffre autant que toi, mon amie. Il a fallu l'extrémité où nous sommes réduits pour que je me résigne à m'expatrier encore.

— Il est certain que notre séjour en Portugal ne nous a pas réussi.

— Non ! Ah ! fichtre non ! s'écria M. Andelot, une colère soudaine dans les yeux. Pas payé, floué sur toute la ligne, mes valeurs portugaises tombées à rien, ou presque… Ah, non ! il ne nous a pas réussi, ce pays-là ! J'espère mieux de la Russie. J'y aurai une situation plus indépendante et plus sûre, d'abord. Et puis, on ne m'a pas mis le couteau sur la gorge pour me faire prendre des actions ; on ne m'a pas leurré quant à la résidence ; tout au contraire, on m'a soumis, avant la signature, le plan du village et celui de notre propre habitation ; voici. »

Second examen.

Méthodiquement, l'ingénieur expliquait à sa femme comment étaient construites les maisons : tout en bois, mais si épaisses, fermant si bien ! des doubles fenêtres partout.

« Et de l'air ?

— On en fait provision pendant l'été, répondit-il avec une gaieté feinte. L'hiver, les poêles ne s'éteignent pas ; malgré cela, si on ouvrait pour aérer, en faisant le ménage, comme ici, le thermomètre ne remonterait pas, de plusieurs jours, à un degré normal. »

Et, à un geste consterné de sa femme :

« Oui, appuya-t-il, c'est un gros inconvénient pour nous qui ne sommes point habitués à cette température et quittons un climat chaud. Mais, par contre, le printemps est délicieux dans la région, m'a-t-on dit. »

M Andelot secoua la tête, et demanda, les yeux angoissés :

« Tu crois que, dans ces conditions, nous pourrons emmener Claire ? »

Il hésita.

Non, il ne le croyait pas. C'est pour sa santé, surtout, que cette transplantation brusque, du Portugal à la Russie, risquerait d'avoir des conséquences redoutables. Mais il reculait à le dire, défaillait devant le sacrifice suprême qui déchirerait leurs deux cœurs.

Et c'était pour elle, pour cette enfant unique, chérie follement, leur vie, leur âme, leur seule pensée, leur seul but ! c'était pour elle qu'on s'expatriait.

Elle avait dix-sept ans. Est-ce qu'en cinq à six ans d'exil, à force de privations, de travail acharné, on ne parviendrait pas à lui reconstituer une dot ?…

« Tu le crois, dis, que nous pourrons l'emmener », répéta M Andelot.

Il fit de la tête un signe négatif. Mais, afin d'en atténuer l'effet, fût-ce en se leurrant soi-même, il prononça :

« Pas cette année, du moins.

— Je le pensais bien, murmura-t-elle, fermant les yeux afin de retenir sous les paupières les larmes prêtes à jaillir ; mais que c'est dur ! Ah ! que c'est dur !

— Oui… N'avoir que cette joie au monde, sa fille, et la laisser derrière soi !

— Sans même savoir si elle sera heureuse auprès de ceux à qui nous la confierons.

— Nous n'avons pas à hésiter quant au choix : sa place est chez ma mère.

— Ce sera gai, observa M Andelot un peu ironiquement.

— Pas très… Et encore… savoir… » se reprit-il songeur.

Il se remémorait les ravissements de Claire à leur dernier séjour en Velay.

Et, un peu penché vers sa femme, presque un sourire aux lèvres, il disait :

« Te souviens-tu de ceci, de cela, Émilienne ? »

C'était l'arrivée au Puy ; la montée vers la cathédrale superbe, à travers l'ancienne ville dont les cloîtres, les pans de murs crénelés, les clochetons, les portes ogivales, font penser à une très vieille aïeule ayant gardé, au milieu du luxe moderne de sa jeune progéniture, ses atours d'antan.

C'était l'ascension à Notre-Dame-de-France, et, du haut du rocher Corneille qui la présente au monde, la vue de la ville couchée aux pieds de la Madone, et enserrée entre les montagnes qui lui font un berceau.

C'était l'escalade vertigineuse du dyke d'Aiguilhe, pour aller prier saint Michel en la chapelle exquise qui lui est dédiée ; la visite au tombeau de Du Guesclin, et à la tour Pannessac…

Puis, le lendemain, le trajet en diligence jusqu'à Ussel, et, ensuite, en jardinière. Oh ! ces exclamations tout le long de la route ! Cette fierté, en affirmant qu'elle n'avait pas peur, que la tête ne lui tournait pas, tandis que le véhicule côtoyait les ravins de la Bernarde !

Pour un peu, Claire eut refusé de descendre de voiture, quand on parvint à ceux plus profonds et si dangereux de Freycenet. Et ses regrets que ses yeux fussent trop petits pour embrasser tout l'horizon à la fois !

« C'est vrai… c'est vrai… murmurait M Andelot, je me le rappelle ; Claire aime ce pays comme si elle y était née.

— Elle tient cela de moi… »

Puis, lentement, le regard loin, pour lui-même, Victor Andelot soupira :

« Mon pauvre Velay ! »

Il s'était assombri.

Mais, soudain haussant les épaules avec un peu de colère, en se surprenant à s'attendrir sur soi :

« Il s'agit de Claire, fit-il… La perspective de passer le temps de la séparation chez ma mère l'amènera peut-être à consentir. Une fois bien installés à la mine, nous étant créé des relations, familiarisés avec la langue russe, si le climat ne nous paraît pas trop rude, nous l'appellerons auprès de nous. Mon frère Augustin, qui est grand amateur de voyages, nous la conduirait. »

M Andelot soupira.

Trop lointaine, trop aléatoire, cette espérance de réunion ; cela ne la consolait pas.

Lisant ce que pensait sa femme dans son regard attristé, l'ingénieur redevint perplexe.

Il lui en coûtait tant d'imposer une peine à ce cœur dévoué, qui était son meilleur appui ; bien plus que de la souffrir lui-même !

Il réfléchit quelques minutes, les doigts occupés à froisser le journal avec lequel il jouait tout en causant, le front coupé d'un pli douloureux.

Emmener Claire… Joie tentante, mais combien irraisonnable !

Cette brusque transplantation, alors que sa santé achevait seulement de s'affermir, qu'elle grandissait encore, elle ne la supporterait pas.

« Non, non, impossible d'y songer », répéta-t-il, sans donner à M Andelot la raison déterminante de cette décision, par crainte de l'alarmer sur la santé de sa fille.

Poursuivant son idée, elle objecta :

« Claire adore la montagne… en été…

— Elle l'aimera également l'hiver, sois-en sûre. Si tu n'étais pas une irréductible Parisienne, ajouta-t-il avec un sourire légèrement taquin, tu saurais que, pour les vrais montagnards, chaque saison est belle.

— Dieu veuille que Claire pense comme toi à ce sujet ! »

Il insista :

« Et puis, si l'existence autour de vieilles personnes est un peu triste pour elle, au moins la saurons-nous aimée et choyée à souhait.

— Cela, oui. Et c'est là l'important. »

C'est ainsi qu'ils envisageaient tout. Une question, pour eux, n'avait qu'un côté : celui qui intéressait Claire.

De la gaieté… Ni l'un ni l'autre ne se dit que c'était à l'enfant d'en mettre dans la vie de l'aïeule. Cela était à leurs yeux comme une loi de nature que tout concourût au bonheur de leur chérie.

M Andelot reprit, après un court arrêt, ne parvenant point à se résigner :

« Tandis que tu étais au consulat, il m'est venu une idée. Est-elle pratique ? Je n'en sais rien… Et puis, maintenant que ton contrat est signé…

— Dis-la toujours. Si elle me paraît bonne, je m'engage à m'y ranger. Je présenterai à ma place mon ami Merclau ; la Compagnie des mines ne perdra pas au change.

— Eh bien, je pensais que tu aurais peut-être pu te créer une position indépendante en Algérie ou en Tunisie : là, ce n'est plus l'exil. Des familles s'y sont établies et enrichies, — tu le sais comme moi, — en exploitant des terres achetées de leurs deniers : les Drivant, les Rubassel, par exemple… Tu aurais facilement obtenu une concession, ce qui eût diminué les frais de premier établissement, et il me semble que… »

Il ne la laissa pas achever.

« Les Drivant, les Rubassel ont réussi, c'est exact. Mais, sais-tu pourquoi, ma bonne Émilienne ? Parce qu'ils sont nombreux. Drivant a trois garçons ; Rubassel a quatre garçons et deux filles. Tout le monde met la main à la pâte ; ils se partagent la surveillance et travaillent avec leurs domestiques lorsqu'il en est besoin. Et c'est seulement en de telles conditions que des exploitations agricoles peuvent prospérer. Si nous avions eu quatre garçons après notre seule fille, j'essayerais, oui, certes ! »

Àl'accent des paroles, on devinait le sourd regret de ne se point voir entouré de cette belle famille qui lui eût permis d'orienter sa vie autrement.

Et, trop saisi par la pensée qui surgit soudain en son esprit pour songer à la taire, il poursuivit en étreignant les deux mains

de sa femme :

« Comme c'est triste et précaire, l'existence d'un enfant unique, d'une fille surtout ! Jamais avant aujourd'hui je ne l'avais compris. Que ses parents lui manquent, que lui reste-t-il pour affronter la vie ? Quelles protections ? Des oncles… des cousins… cela s'éloigne déjà. La parenté, dans ce cas, doit être doublée d'une affection qui rende aisée et même agréable la tâche ! Mais d'appuis directs, ce que sont des frères, des sœurs, accoutumés dès l'enfance à s'entraider : point… Que nous mourions dans ce dur pays au climat si différent du nôtre ; que ma mère vienne à disparaître…

— Ah ! tais-toi ! »

Le cri était si déchirant qu'Andelot eut pitié, et se tut.

Et ils demeurèrent silencieux, perdus en des pensées qu'ils n'osaient plus échanger.

Ni l'un ni l'autre ne soupçonnait que si la vie est souvent dure à l'enfant unique, c'est non pas tant parce que les affections toutes proches lui manquent, — d'autres peuvent les remplacer, — que parce que son éducation entraîne ces conséquences.

L'être vers qui, depuis sa naissance, ont convergé toutes les pensées du père et de la mère, à qui on a fait peur, comme de la pire catastrophe, de petits frères venant diminuer sa part de tendresse et sa part de fortune ; cet être à qui, jamais, on n'a demandé rien, que de se laisser aimer, servir, adorer, qu'a-t-il appris ?… Ce que lui a enseigné cette logique innée de l'enfant qui déduit toujours si juste : à s'aimer…

La responsabilité de cet égoïsme spécial ne lui incombe pas… et cependant, bien que les parents en souffrent les premiers, il en subit la peine…

Cet être que Dieu veut heureux, car il est aussi son enfant, par quelles épreuves ne doit-il point le faire passer, pour que refleurissent en son âme le dévouement, l'esprit de sacrifice, l'oubli de soi, seuls facteurs de bonheur humain !…

Trop secoués par tant de pensées pénibles, trop faibles encore à l'égard de la décision prise, pour la défendre et l'imposer au besoin, M. et M Andelot s'accordèrent un court répit.

Ils convinrent de laisser Claire dans l'ignorance des événements qui se préparaient, jusqu'au lendemain matin. À son réveil ils parleraient, l'obligation où ils étaient de précipiter le départ ne leur permettant pas une attente plus longue.

Ne devant résider à Paris que le temps nécessaire à découvrir une situation, l'ingénieur s'était installé avec les siens dans une pension de famille. La table d'hôte, la causerie au salon, après le dîner, abrégeant la soirée, rendit leur tâche moins difficile.

La jeune fille, qui avait rencontré dans cette maison quelques amies de son âge, ne prit pas garde à la physionomie soucieuse de ses parents, et s'endormit sans rien soupçonner de ce que lui apporterait la prochaine journée.

Pauvre Clairette ! Elle était tout à fait charmante, cette grande enfant si aimée… si mal aimée !

Pas jolie, mais rieuse, vive, spirituelle, un regard bien droit, bien franc.

Ah ! certes ! pour franc, il l'était, le regard de Clairette. Qu'eût-elle caché, Seigneur ! On disait amen à tout ce qui tombait de ses lèvres ; on s'inclinait devant chacun de ses désirs !

Assez grande, des cheveux couleur d'épis mûrissants, des yeux de cette nuance indécise qui porte un nom de fleur, — la pervenche, — des yeux très longs, bordés de cils sombres, elle éblouissait.

On ne songeait point à observer, en la regardant, que son nez n'avait rien de la pure ligne grecque, et que, même, ce petit nez impertinent manifestait une velléité de se relever un brin ; que la bouche était un peu grande et l'ovale du visage un peu court. On était pris par le charme de cette insouciante et communicative gaieté, par le rayonnement de cette jeunesse, de ces yeux ouverts sur la vie, candides et confiants.

Volontaire, mais point boudeuse, et personnelle avec une si absolue inconscience !

Sa philosophie de l'existence évoluait entre ces deux termes : « Cela me fait plaisir… Cela ne me fait pas plaisir… »

Mettre de côté ce qui lui était désagréable, aller vers ce qui lui souriait : on ne lui en avait jamais demandé plus ; d'où aurait-elle appris que la vie contient d'autres problèmes, impose d'autres devoirs ?

Si son instruction ne présentait pas trop de lacunes, c'est que sa souple intelligence, servie par une mémoire solide, n'avait eu aucun effort à donner pour s'assimiler la science proposée.

Autant Claire sympathisait volontiers avec les jeunes filles de son âge, autant elle détestait cordialement ces petits êtres dont la

tyrannie eût fait tort à son égoïsme : les enfants. Cela, d'instinct, sans avoir jamais analysé le sentiment qui la tenait éloignée d'eux ; d'autant qu'elle les trouvait, à distance, jolis et drôles.

Elle aimait ses parents ; elle les aimait beaucoup, ayant un besoin extrême de leur tendresse.

L'idée qu'une circonstance quelconque l'obligerait un jour ou l'autre à vivre séparée d'eux ne lui était jamais venue.

Aussi, lorsque, au réveil, sa mère lui annonça, le cœur angoissé, qu'elle et son père devaient habiter quelque temps la Russie et ne pouvaient l'emmener, le premier mot de Claire fut :

« Pauvre moi ! Qu'est-ce que je vais devenir sans vous deux ?… Ah ! mais je ne veux pas ! Je ne veux pas du tout que vous me laissiez, se reprit-elle bien vite ; non, non, je me vois trop à plaindre.

— Et nous, dit le père, qui venait de pénétrer à son tour dans la chambre de sa fille, crois-tu que nous ne le soyons pas, à plaindre ?

— Si… mais pas tant que moi. »

Elle disait vrai.

Eux seraient soutenus par la pensée de son avenir à assurer.

Obligée à ne compter que sur soi, car… on n'a pas deux mamans ! personne ne saurait la chérir, la gâter, la servir comme le faisait sa mère ; elle serait la plus à plaindre, en effet.

Elle en eut la vision si nette qu'un effroi la saisit. D'avance, elle souffrit de cet abandon, pareillement que si, déjà, il eût été

réel. Et, pleurant à sanglots, elle déclara à ses parents qu'elle se refusait à se séparer d'eux.

M. et M Andelot firent honneur à son amour filial de cette explosion de larmes.

Certes, il y était pour une part, car, en dépit de tout, Claire avait du cœur ; mais surtout, surtout ! elle aspirait à écarter les peines entrevues, et l'isolement, cet état si nouveau pour elle que son esprit ne l'imaginait pas.

Doucement, en caressant les beaux cheveux de la jeune fille, M Andelot énuméra les fatigues de l'interminable voyage, les inconvénients de l'installation, la tristesse du premier hiver, dans ce pays, dont son mari connaissait seul la langue.

« Je t'aurai ; nous causerons ensemble, s'obstinait à répéter Claire, continuant de pleurer. Si vous me laissez, je croirai que vous ne m'aimez plus ; je tomberai malade, je… »

M. et Mme Andelot échangèrent un regard anxieux et navré.

Que résoudre ?

N'ayant jamais résisté à une volonté de leur fille, ils ne savaient comment s'y prendre. Et, déjà, l'ingénieur ouvrait la bouche pour lui promettre qu'il en serait ce qu'elle voudrait, lorsque Claire s'informa :

« Où me laisseriez-vous, au fait ? Chez l'oncle Eusèbe ?… Tante Mélanie gronde du matin au soir, et mes cousins ne cessent de me faire des niches : merci bien.

— Non, ce n'est pas à mon frère que je te confierais ; son appartement est trop exigu ; toute la bonne volonté de ton oncle et

de ta tante ne ferait pas qu'ils puissent en distraire une pièce à ton usage.

— À qui donc, alors ? Vous me mettriez peut-être dans un pensionnat ?

— Tu irais chez ta grand'mère.

À Arlempdes… » murmura Clairette.

Elle répéta, pensive, avec lenteur, comme en une caresse :

« Arlempdes !… »

Sa physionomie s'éclairait peu à peu. Ses pleurs ne coulaient plus. Son regard détourné semblait percevoir quelque lointaine image qui devait la charmer ; un sourire souleva le coin de sa lèvre, chassant une dernière larme arrêtée en chemin, sur sa joue.

Elle irait chez grand'mère Andelot… Ah mais, cela changeait de note, tout à fait. Elle ne disait plus non, en dedans. Et, si elle ne se prononçait pas, c'est que sa vision l'absorbait, tenait sa pensée et presque sa langue asservies.

Tous les souvenirs amassés au cours de sa dernière visite se heurtaient en un étourdissant fouillis.

C'était d'abord la chère vieille maison familiale, si bien abritée par son large auvent et les hauts rochers, où, pour la mieux défendre des tempêtes de neige, on l'avait accotée. Et le mystérieux passage découvert par hasard, donc ! ce passage si périlleux que Claire n'en avait point parlé, certaine que, le jour même, tremblant pour sa vie, son père en eût fait murer l'abord… Quel enchantement de le reprendre !

Vielprat, le petit château moderne dont le parc touchait au jardin de grand'mère, n'était sans doute pas vendu encore. Peu gênants, les propriétaires ; jamais ils ne mettaient les pieds dans leur domaine d'Arlempdes. On pouvait circuler à travers le parc sans crainte d'y rencontrer âme qui vive. Et il était si joli, ce parc, en son délaissement ! On avait l'illusion d'errer dans un lieu sauvage, et, pourtant, on se sentait gardé de tout danger par les clôtures solides qui en traçaient les limites.

Quelle vue, de la pointe !

Àl'extrémité de la gorge, le profil fuyant des ruines du château d'Arlempdes ; tours ébréchées, fenêtres béantes, la tristesse des choses mortes, mais la hautaine fierté du passé qui se souvient…

Àcent pieds plus bas, la Loire, acharnée à ronger la masse basaltique portant ces superbes débris et le petit village — vingt maisons — qui s'est niché dans le mur d'enceinte, comme certains oiseaux s'installent en de vieux nids.

Et, amarrées aux points accessibles, les barques plates construites dans le pays, qui servent à aller d'une rive de la Loire à l'autre !

Ayant quelques-uns de ses champs du côté opposé, sur le territoire de Salette, grand'mère en possédait une. Que d'après-midi Claire s'était amusée à pêcher à la ligne, assise dans la barque. Quelquefois son père la promenait. On se laissait porter par le courant… C'était sauvage, effrayant, presque, mais si beau ! ces rives encaissées entre deux lignes de bois ; ces rochers, surplombant, comme une perpétuelle menace, au-dessus de l'embarcation fragile !

Et ses amies les chevrières !... Les voilà qui se mêlaient à ces choses. Au vrai, elles faisaient partie du paysage. C'est sur les pentes où elles amenaient paître leurs bêtes, que Claire les rencontrait. Elles parlaient ce dur patois cévenol, si malaisé à comprendre, mais elles étaient bonnes filles, toujours disposées à jouer, sans grand souci de leurs chèvres qui devenaient ce qu'elles pouvaient et rentraient seules au logis, l'heure venue.

Encore un détail charmant : le clocher d'Arlempdes. Chacune à sa fenêtre, dans le campanile ouvert que soutiennent de solides contreforts, les cloches sonnent toutes seules au moindre appel du vent.

Et cela amusait tant Claire, ce petit carillon imprévu qui, la nuit, l'éveillait, lui disait bonsoir. Les notes se succédaient, égrenées à l'aventure. Elle se rendormait en les écoutant, ravie, comme par un conte merveilleux.

Ah ! cette fois, elle apprendrait à faire la dentelle.

Dans le petit village couché au pied des ruines féodales, à chaque porte, l'été, les femmes, les jeunes filles travaillent assises, le carreau sur les genoux. Claire prenait plaisir à les regarder, lorsqu'elle allait avec la cuisinière, Monique, chercher les provisions que l'aubergiste d'Arlempdes rapportait pour grand'mère Andelot du marché de Costaros.

Les vieilles femmes continuent de porter, sur la coiffe lisse, le petit chapeau de feutre noir, mais les jeunes entourent leur tête de rubans aux nuances voyantes, noués sur la coiffe tuyautée finement vers les tempes.

Avec les fichus et les tabliers de couleur vive, cela compose un tableau amusant à l'œil. Claire ne se lassait point de regarder voltiger les fuseaux, et les épingles changer de place, et la dentelle s'allonger, s'allonger, ainsi que sous des mains de fées.

Ce n'est pas que grand'mère fût gaie… non… Grand'mère avait quatre-vingts ans, sa vue était très affaiblie, elle causait peu, et roulait pendant des heures, entre ses doigts fluets, devenus inhabiles à manier les fuseaux, son chapelet en noyaux d'olives, rapporté de Palestine par l'oncle Augustin, le juif errant de la famille. Mais on la voyait si peu, grand'mère ! Aux repas, et un tout petit moment, le soir, à la veillée.

C'étaient les cousines qui étaient chargées de lui tenir compagnie.

Quand leur silhouette passa devant les yeux de Claire, une petite grimace lui échappa : point à compter, dans les attractions d'Arlempdes, M Rogatienne Lortet ! Peu aimable, toujours prête à la critique, rendue grognon par sa mauvaise santé… Mais, à côté d'elle, il y avait Sidonie, cette bonne vieille fille aux traits masculins, de la barbe au menton et de la moustache ! Une voix de stentor, des gestes brusques… Grand dragon au cœur d'ange, que sa sœur Rogatienne traitait en cadette venue au monde pour la servir — qui ne servait-elle pas dans la maison, au reste, — et qu'elle couvrait de ridicule en l'appelant « Pétiôto », comme au temps de son enfance.

Inconsciemment, la famille avait contracté la même habitude. « Pétiôto !… » ce qualificatif s'appliquant aux cinq pieds six pouces de Sidonie, amenait toujours un sourire sur les lèvres des étrangers.

Résignée, la vieille fille ne protestait pas, mais qu'elle était donc reconnaissante à ceux qui l'appelaient Sidonie ! On obtenait d'elle tout ce qu'on voulait en faisant vibrer à son oreille les trois syllabes de son prénom.

Clairette le savait… et en usait ; qu'il s'agît de la décider à traverser la Loire en barque et à escalader le versant opposé pour gagner le camp d'Antoune, ce vieux camp romain qui domine les ruines du château d'Arlempdes, ou de s'en faire accompagner à Montcoudiol, afin d'entrevoir le Mézenc, le Gerbier-des-Joncs, le Meygal…

Ah ! la terrible enfant !

Tandis qu'en quelques secondes la vision groupait, comme pour l'appeler, tout ce qui l'avait charmée là-bas, voici la question que son père et sa mère lisaient dans son regard perplexe :

« Où serai-je mieux ?… »

Et comme le bonheur de la chère ingrate importait seul, ils suivaient avec anxiété le flottement de sa pensée, se demandant, eux aussi :

« Où sera-t-elle mieux ?… Couvée par notre amour en ce pays étranger, où le confort, les amies de son âge, la vie au grand air, tout lui manquera, hors notre tendresse, ou bien dans le vieux nid de famille, qu'elle aime, et où l'affection ne lui fera pas défaut non plus ?… »

Et voilà que cette folle rieuse bat des mains tout à coup et s'écrie :

« Allons-y tous les trois, à Arlempdes, chez grand'mère. La maison est assez vaste pour que nous y puissions trouver place. On vit de si peu, là-bas ! Il nous reste bien quelque chose, ce vilain Portugal ne nous a pas tout pris.

— Non, répondit M. Andelot ; il nous a laissé ce que nous ne lui avions pas confié de notre épargne : vingt mille francs. J'en garde cinq pour notre voyage et nos premiers frais, et je place le reste à ton nom, ma chérie. Il te faudra être bien raisonnable. Songe que le revenu, — quatre à cinq cents francs, — constituera tout ton avoir. Avec cela, tu devras t'habiller, payer ta musique, tes livres, suffire enfin à toutes tes dépenses personnelles.

— Grand'mère est riche ? s'informa Claire.

— Non, elle ne possède aucun capital », répondit M. Andelot.

Il jeta à sa femme un regard furtif, dont celle-ci dut deviner la signification, car elle inclina la tête imperceptiblement.

Se voyant compris, l'ingénieur poursuivit :

« Ma mère vit d'une pension qui lui vient du vieux baron de Kosen, un brave homme, dont mon père a été le régisseur. Nous tenons également de lui notre maison. Elle était jadis enclavée dans le parc. On l'en a distraite et rendue indépendante par de nouvelles clôtures, lorsque le baron l'a donnée à mon père pour lui et les siens, en récompense de ses services.

— Alors on y est chez soi ?

— Pour un tiers, repartit M. Andelot. Tes oncles ont droit comme nous à leur part de l'immeuble, dont ma mère gardera toujours la jouissance, bien entendu.

— Papa ! fit Claire, le regard illuminé de joie, tu devrais acheter la part de mes oncles, avec ces quinze mille francs. Que grand'mère soit chez eux ou chez nous, c'est toujours être chez elle. Et si tu savais combien j'aime notre vieille maison ! J'y voudrais passer ma vie. Les champs, à qui sont-ils ?

— Ta grand'mère en a le revenu, mais le fond est à mes frères et à moi, par tiers, comme la maison.

— Tu crois qu'ils ne produiraient pas de quoi nous faire vivre tous ? Il me semble qu'en cultivant soi-même…

— Non, non, ils ne nous feraient pas vivre. Ma mère en tire, au plus, sept à huit cents francs. Tu rêves l'impossible. Et puis, j'ai signé un contrat qui engage ma parole, ma pauvre petite, ajouta-t-il, afin de couper court aux instances de Claire ; la question ne saurait donc être posée.

— Combien de temps me laisseriez-vous, si je consentais à rester ? s'informa la jeune fille.

— Le temps que tu voudrais. Si tu ne t'accoutumais pas à vivre séparée de nous, au printemps prochain ton oncle Augustin t'amènerait.

— Dans ces conditions-là, je veux bien aller chez grand'mère… »

Elle les enveloppa tous les deux de son regard caressant.

Assise au pied de son lit, encore en peignoir, les cheveux dénoués, ses pieds nus dans les petites mules de cuir rouge, elle ne bougeait plus, songeait à ce bouleversement soudain, et un peu de détresse passait dans ses yeux qui allaient de l'un à l'autre.

« Parents chéris… » murmura-t-elle.

Et c'est tout de bon qu'elle le pensait, que son cœur, étrangement serré, le disait le premier.

Ils avaient l'air si triste !

Tout à coup, elle se dressa, étendit les deux bras, de façon à les étreindre ensemble, et elle les embrassa dix fois de suite, répétant toujours :

« Parents chéris… »

Et sa voix s'étranglait, se faisait faible, de moins en moins intelligible, à mesure que la perception du sacrifice qu'ils s'imposaient lui devenait plus vive.

« Nous ne nous séparerons qu'au dernier moment, dites ? Vous viendrez tous les deux me conduire à Arlempdes. »

On lui représenta que cela ne se pouvait pas. La présence de l'ingénieur était urgente à son nouveau poste, et M Andelot devrait, au contraire, mettre à profit l'absence de son mari pour s'occuper des derniers préparatifs.

Ni chemins de fer, ni services réguliers de voitures, là où ils se rendaient. Les transports étaient très coûteux ; on aurait mille peines à se procurer les objets dont on ne se serait pas pourvu au départ ; il ne fallait rien oublier.

Mais Claire ne se rendit point. C'est elle, alors, qui resterait avec eux jusqu'à la fin. Elle aiderait sa mère à faire les achats, les emballages. On déposerait à l'avance les bagages en gare. Ses parents n'auraient plus qu'à monter dans le train, à leur retour d'Arlempdes.

M. Andelot ajouta :

« Tu rognes ainsi la part de ma mère. Nous ne pourrons lui donner qu'un à deux jours, avec ta combinaison.

— Tant pis ! Moi, je ne veux vous quitter qu'à la dernière minute. C'est déjà bien joli que j'y consente.

— Et la dépense de ce double voyage, observa encore Émilienne.

— En prenant des billets circulaires, vous la réduirez à peu de chose : je vous veux tous les deux. »

M. et M Andelot renoncèrent à lutter davantage, heureux, au fond, de cette insistance. Et il en fut ce qu'avait décidé Claire.

II

Dans la vieille maison d'Arlempdes, tout était sens dessus dessous : volets ouverts du haut en bas, portes claquantes, appels, rires : le brouhaha joyeux de l'arrivée.

Claire emplissait de vie la chère demeure, mettait en émoi la poussière assoupie dans les coins, faisait résonner l'escalier sous son pas agile vingt fois en un quart d'heure.

« Théofrède ! montez bien vite ma malle. Modeste n'a pas le temps de vous aider !… Attendez, j'y vais. »

Et la voilà redescendue.

« Y songes-tu ! » grondait la voix claironnante de Pétiôto, déjà en bas, une main à la poignée de la caisse qu'il s'agissait de transporter.

Debout au milieu de la chambre qui allait devenir celle de sa fille, M Victor Andelot en combinait l'arrangement.

Bien des années avant sa mort, sa famille s'étant augmentée de plusieurs petits-enfants, grand-père Andelot avait transformé une partie du grenier en chambres à coucher ; car la maison, accroupie sous son toit à auvent, carrée, trapue, ainsi qu'il convient à une brave demeure montagnarde, eût perdu sa qualité maîtresse, la force de résistance en face de l'ouragan, si on l'eût dotée d'un étage.

C'est au grenier qu'était située la chambre de Claire. Elle occupait l'un des angles, celui qui faisait corps avec la ligne de rochers où s'appuyait l'habitation, et donnait sur le jardin, vaste enclos, dont la plus grande partie était consacrée aux cultures potagères.

Toutefois on avait respecté les massifs du fond et conservé l'ombrage de toute une rangée de sapins plantés le long des rochers jusqu'au petit bois.

La ligne de sapins se reproduisait parallèle dans le parc, élevant ainsi une barrière triple entre le domaine du châtelain et celui de l'ancien régisseur.

Les deux habitations étaient situées sur les hauteurs boisées qui viennent mourir au confluent de la Loire et de la Méjeanne.

Mais tandis que le château se dressait à la pointe, protégé des bourrasques seulement par les pins qui l'entouraient de trois cô-

tés, la maison Andelot se voyait abritée par la disposition naturelle du terrain qui s'élevait à sa gauche en un brusque ressaut.

Peu aisées, les communications avec Arlempdes.

Du temps que vivait le vieux baron de Kosen, un chemin en lacets, bien entretenu, les assurait ; mais, depuis l'abandon complet où le propriétaire actuel laissait son château de Vielprat, le chemin raviné était devenu difficile, même à Friquet, le petit cheval de grand'mère, bien qu'il eût le pied sûr, et que son intrépidité ne reculât pas devant grand'chose.

La mère de Clairette s'inquiétait fort de l'état des chemins, et, à travers les perpétuelles allées et venues de la jeune fille, essayait de glisser quelques conseils pleins de prudence, à l'endroit des sorties en voiture. L'étourdie riait, plaisantait sa mère de ses terreurs, et ne promettait guère d'être sage…

En bas, grand'mère Andelot et son fils causaient : ils avaient tant de choses à se dire et si peu de temps à passer ensemble !

Pour être plus tranquilles, ils s'étaient installés, seuls tous les deux, dans la salle où grand'mère se tenait d'habitude : une très vaste pièce, moitié salle à manger, moitié salon, et dont le mobilier s'inspirait de ces deux emplois.

Au milieu, une table carrée en chêne ciré, le long des murs, des chaises alignées en bel ordre ; au fond, le dressoir, avec ses brocs ventrus et ses faïences aux dessins naïfs ; mais, autour de la cheminée, quelques bons fauteuils, la petite table où l'on posait la lampe, le soir, une jardinière où fleurissaient en tout temps des œillets. Entre les deux fenêtres, un secrétaire Empire : en face, un vieux piano. Et enfin, à droite et à gauche de la cheminée, deux

portraits à l'huile, celui d'un enfant de douze ans et celui d'un homme de soixante ; tous les deux portant à l'angle du cadre un large nœud de crêpe.

Tandis que son regard errait, un peu distrait, de l'une à l'autre de ces choses familières, Victor Andelot parlait de sa fille.

Ses habitudes, ses goûts, son caractère étaient l'objet de ses minutieuses recommandations. Il se préoccupait des plus petits détails : à présent, c'était l'emploi de ses journées, dont ils discutaient, grand'mère et lui.

Se sentant vieillir, et ne pouvant se résoudre à quitter ses montagnes, l'aïeule, afin de rassurer ses enfants qui s'inquiétaient à la voir vivre seule, avait appelé auprès d'elle deux vieilles cousines peu fortunées.

Sidonie ne possédait d'autre talent que celui d'exceller à servir les autres, mais sa sœur, M Rogatienne Lortet, veuve d'un professeur de piano, était elle-même bonne musicienne.

M. Andelot, qui le savait, exprimait à sa mère le désir que Rogatienne donnât des leçons à Claire, fit tout au moins avec elle un peu de musique à quatre mains. M Lortet saurait-elle s'y prendre ? Son caractère irascible permettait d'en douter.

« Elle est si souvent malade ! c'est une excuse, cela, mon enfant. Non, je ne crois pas qu'elle se plie aux caprices de notre Clairette… Enfin, je ferai de mon mieux pour qu'elles s'entendent. Ah ! si c'était Petiôto ! La bonne âme se mettrait au feu pour faire plaisir, elle ! »

Songeant au milieu où Claire allait vivre :

« Combien comptez-vous de siècles, entre maîtres et serviteurs ? demanda soudain l'ingénieur en riant.

— Ça a baissé. J'ai toujours mon vieux grognon de Théofrède, qui va sur ses soixante ans, c'est vrai. Mais, tu n'es pas entré à la cuisine ; tu aurais vu une jeunesse devant le fourneau. Monique ne pouvait plus aller. Elle a pris sa retraite chez ses enfants et m'a donné sa petite-fille, Modeste, une bonne créature, bien honnête, qui endurerait la faim plutôt que de faire du tort à ses maîtres, et qui aime à rire : elle a dix-huit ans. Viennent les soirées d'hiver, elle enseignera à Claire à faire la dentelle ; ce sera un prétexte à jacasser un peu ensemble pour ces deux petites : ça reposera ta fille de nos rides. Aime-t-elle à s'occuper ? s'informa l'aïeule.

— Oui. Elle n'est pas paresseuse. Seulement elle ne supporte pas qu'on lui impose une tâche. Le mieux est de la laisser travailler à ses heures et à ce qui lui plaît. Elle n'est jamais longtemps en place ; il lui faut du mouvement… Je n'ai pas voulu paraître inquiet devant Émilienne, mais je tremble que l'hiver ne soit dur à passer pour Clairette, et, par conséquent, pour toi, ma pauvre maman. Vous êtes si isolées ! »

Il s'interrompit, et, regardant sa mère, l'air soucieux :

« Ceci me rappelle que j'ai vu ce matin, depuis la route, le château de Vielprat ouvert, des ouvriers sur le toit. Est-ce que la propriété serait enfin vendue ? »

Un léger tremblement agita les mains de grand'mère. Elle répondit, l'air attristé :

« Non.

— Alors ?

— On répare.

— Ils reviendraient ?

— On le dit… »

Un long silence suivit ces quelques paroles échangées. Chacun à part soi envisageait, l'événement dont il venait d'être question, en pesait les conséquences.

« Je ne vois que des inconvénients pour nous à ce retour », prononça enfin Victor.

M Andelot ne répondit pas.

Les coins de sa bouche s'étaient abaissés en une expression douloureuse…

Son fils eut un geste consterné.

« Encore de la peine pour toi, ma pauvre maman », murmura-t-il.

Elle lui jeta un regard résigné, et sa tête se courba un peu plus.

« En tout cas, reprit l'ingénieur, il est bien entendu que ma fille restera en dehors de tout, n'est-ce pas, mère ? Nous l'avons tenue dans une complète ignorance de ce qui regarde les Kosen. Elle ne sait rien… rien… Je ne veux pas que cette enfant souffre, si peu que ce soit, à ce propos. »

Sa voix était devenue tranchante. Il reprit d'un ton presque impérieux :

« Promets-moi que tu suivras la même ligne de conduite. Que savent les cousines ?

— Rien. Nous ne nous connaissons que depuis une quinzaine d'années ; leurs parents avaient quitté le pays, par nécessité pour le père d'obtenir de l'avancement : il était dans les contributions indirectes. C'est le mariage de Rogatienne qui, en les ramenant à Yssengeaux, elle et sa sœur, nous a permis de renouer les relations de famille interrompues, ou presque, depuis trente ans.

— C'est juste. Tu m'as écrit tout cela au moment où tu les as fait venir. »

Victor parut rassuré et reprit plus doucement :

« Vois-tu, mère, cela vaut mieux à tous égards, que Claire ne sache rien. Nous en avons bien souvent discuté, Émilienne et moi, nous sommes arrivés à conclure de même. Ce qui n'est plus doit être, pour les générations qui suivent, comme si cela n'avait point existé.

— Je me tairai, mon enfant, je t'en donne ma parole. Je ne veux pas que tu emportes ce surcroît d'inquiétude ; tu as assez d'autres soucis.

— Et tu ne te tracasseras pas à mon sujet ? demanda-t-il, venant s'asseoir tout près de la vieille dame. J'aurais pu aller aux États-Unis. Je n'ai pas accepté le poste qui m'y était offert, bien que le traitement fût plus élevé, parce qu'il y aurait eu dix jours de traversée et que je savais combien cela t'eût coûté de sentir la mer entre nous deux. »

Elle attira à elle la tête grisonnante de son fils, la prit à deux mains, et le baisa au front, longuement.

« Tu es bon !… que tu es bon pour ta pauvre vieille mère, mon fils chéri. Je rendrai tout ça à notre Clairette.

— Ne la gâte pas trop ! »

Elle rit, pour le coup, elle rit de tout son cœur.

« Tu crains la concurrence ! fit-elle avec une malice attendrie. Vous la défiez, Émilienne et toi. Je n'ai jamais vu des parents esclaves de leurs enfants comme vous l'êtes de Claire.

— Dame ! nous n'avons qu'elle.

— Hélas !… » soupira grand'mère.

Puis, reprenant un ton enjoué :

« Je compte bien que ce sera elle qui me dorlotera ; et, je te l'avoue, je me laisserai faire. À mon âge, c'est très doux d'être un peu gâtée. Mais que font-elles donc là-haut ? Faut-il si longtemps pour débarrasser deux malles ? » observa grand'mère, impatiente d'avoir tout son monde autour d'elle.

Ce qu'on faisait !… Tant et tant de choses ! Sollicitée par Émilienne, Pétiôto s'était mise en quête, empruntant ici une table à ouvrage, là un fauteuil, ailleurs un tapis. Elle revenait chaque fois, les bras chargés de quelque objet nouveau.

Le dernier meuble apporté était une étagère. Théofrède fut requis pour enfoncer des crochets dans le mur, on y suspendit le fragile rayonnage qui devint la bibliothèque.

« La cheminée est bonne ? s'informa la maman avec sollicitude.

— À dire vrai, je n'en sais rien, ma cousine, répondit Sidonie. On n'a jamais eu l'occasion d'habiter cette pièce en hiver ; peut-

être n'y a-t-on jamais fait de feu. Nous allons l'essayer, si cela peut vous tranquilliser.

— Je vous avoue, ma bonne Sidonie, que…

— Oui, oui, je comprends cela », interrompit la vieille fille, savourant la douceur exquise de son nom.

Elle s'agenouilla, empressée, devant l'âtre, y accumula le papier des emballages ; M Andelot y adjoignit quelques débris de planches récoltés au grenier, et on fit flamber le tout.

La cheminée tirait à souhait.

Cette fois, le visage d'Émilienne se rasséréna. Un dernier regard jeté sur l'ensemble de la pièce amena même un sourire sur ses lèvres : sa chérie ne manquerait pas de l'indispensable.

La chambre était gaie. La fenêtre, une de ces baies à profondes embrasures, qui sont presque de petites pièces, était drapée de rideaux blancs bordés d'une grecque rose, à l'ancienne mode. L'air pur de la montagne entrait à flots, apportant avec lui l'arôme fortifiant des bois de pins : un voisinage précieux pour la santé de Claire ; cette santé que M Andelot s'obstinait à juger délicate, malgré que la mine superbe de la jeune fille, sa vivacité, son entrain, donnassent un démenti flagrant à ces craintes.

Le lit était douillet, drapé, lui aussi, de rideaux blancs bordés de rose ; la toilette se trouvait avoir sa place à côté de la cheminée : disposition appréciable en hiver.

Une seule chose paraissait défectueuse à M Andelot : Claire n'avait pas d'armoire-portemanteaux dans sa chambre ; le placard devant lui en tenir lieu occupait le fond du couloir. En hiver,

cela obligerait la jeune fille à passer d'une température très chaude à un air glacé, et à y séjourner, chaque fois qu'elle aurait à prendre ou à mettre en place un vêtement.

« Ne pourrait-on modifier cela ? s'informa Émilienne ; un rhume est si vite attrapé ! »

C'est à Pétiôto que la question s'adressait. Mais Claire ne donna pas à celle-ci le temps de répondre.

Vivement, elle intervint :

« Non, non, maman, je préfère qu'il en soit ainsi. Une armoire encombrerait ma chambre ; où la placer ? Je te promets de ne pas m'exposer au froid, sans jeter un fichu ou une pèlerine sur mes épaules. ».

Sidonie, dont la chambre touchait à celle de la jeune fille, s'empressa d'ajouter :

« Ne vous inquiétez pas, ma chère. J'ai un poêle qui chauffe beaucoup ; je garde ma porte ouverte toute la journée ; le couloir n'est pas froid, je vous l'assure. Tu verras que nous serons bien, ma petite Claire.

— Je n'en doute pas, cousine », repartit gaiement la jeune fille.

On était en juin ; il était si loin, le temps où l'on songerait à faire du feu ! À quoi bon s'en préoccuper.

Elle avait bien autre chose en tête, à cette heure ; et, d'abord, éloigner sa mère et la vieille cousine.

Elle tremblait qu'en l'aidant à suspendre ses robes, l'une ou l'autre n'aperçut ce qu'elle-même avait découvert par hasard, à

son précédent voyage.

Et, carrément, les remerciant de leurs services :

« À présent, déclara-t-elle, je n'ai plus besoin de vous.

— Tout cela, qui donc le rangera ? observa M Andelot, indiquant de la main le lit sur lequel s'entassaient les toilettes de la jeune fille.

— Moi, maman, moi toute seule, puisque je dois apprendre à me servir… Tu ne seras plus là pour prévoir ce dont j'aurai besoin, maman chérie ! Si je n'ai pas serré moi-même la robe que je voudrai mettre, je ne saurai où la prendre.

— Elle a raison », approuva Sidonie, pas fâchée de recouvrer sa liberté.

L'excellente fille avait assumé chez grand'mère tant de charges diverses, que toujours quelque soin la réclamait : en ce moment, c'étaient la cuisine et la cave.

« Je descends, annonça-t-elle.

— Fais donc à ton gré, mon enfant », dit Émilienne, qui, suivant Pétiôto, alla retrouver sa mère et son mari.

Claire se tint quelques minutes immobile en haut du palier, à écouter décroître leurs pas, s'ouvrir et se fermer les portes.

Puis, une fois assurée que personne ne songeait à troubler sa solitude, à pas légers, elle retourna jusqu'au fond du couloir.

Le grand placard était là, fermé encore ; l'apparence d'un meuble banal, n'ayant d'autre office que d'offrir ses porteman-

teaux aux vêtements et son rayon aux cartons à chapeaux en quête d'un logis.

Claire introduisit dans la serrure la clef que, pour la lui remettre, grand'mère avait détachée d'un trousseau serré dans son secrétaire, — elle avait même soupiré, grand'mère, en se dessaisissant de cette clef.

La porte s'ouvrit…

Rien n'était-il changé ?… Non… rien.

Du premier coup, la main de Clairette rencontra sur le panneau de gauche la targette contre laquelle, jadis, en jouant à cache-cache avec ses amies les chevrières, un jour de pluie, elle s'était blessée au front.

Se disant qu'une targette sert à fermer une porte, d'ordinaire, elle avait voulu voir où menait celle-ci. Le panneau lui ayant livré passage, elle s'était trouvée dans un tout petit réduit soigneusement crépi et plafonné.

Un volet dont les ais mal joints laissaient filtrer quelques rais de lumière, était encastré dans la toiture.

Sans hésiter, Claire en avait écarté les deux battants, opération aisée, le volet n'étant fermé que par un de ces loquets en usage dans la campagne, et qui jouent également bien de l'extérieur et du dedans.

Quelle surprise au premier regard jeté sur le dehors !…

Elle y songeait à cet instant, et se hâtait, impatiente de s'assurer que tout était dans le même état.

Il lui suffit d'un coup d'œil pour le constater.

« Ah ! que je vais m'amuser ! » murmura-t-elle.

Refermant le volet et la porte secrète, en toute hâte, par crainte d'être surprise au cours de son exploration, elle suspendit ses robes dans le placard, tant bien que mal, et descendit rejoindre le reste de la famille.

Ni M Victor Andelot, ni Rogatienne n'étaient auprès de grand'mère.

Autour de la table, Sidonie s'activait.

« Tiens ! moi qui craignais de me faire attendre, dit Claire ; le couvert n'est pas mis !

— Hélas non, soupira la vieille fille. Modeste perdait la tête entre ses croquettes d'œufs, son rôti et sa tarte aux pommes ; je me suis chargée du couvert : le dîner est déjà si en retard ! »

Un geste de détresse et un sourire soulignèrent ces paroles. Geste et sourire étaient un appel, mais Claire ne le remarqua point.

Eut-elle compris, elle se fut dérobée tout de même ; il ne lui plaisait guère de s'occuper des détails du ménage.

Elle s'informa :

« Où est maman ?

— Auprès de Rogatienne. Elle me remplace ; ma sœur a sa névralgie depuis ce matin ; ta mère est en train de lui administrer de la quinine.

— Ah ! Eh bien, je vais dire bonjour au jardin. Je ne l'ai aperçu que par la fenêtre. Vous m'appellerez quand on se mettra à table, n'est-ce pas ? »

Le bon grand dragon hocha la tête en voyant s'éloigner la jeune fille. Elle avait espéré que Victor interviendrait et dirait à Claire de lui aider.

Il se borna à faire cette recommandation : « Prends un chapeau ou une ombrelle, chérie.

— Oui, papa… »

Elle était déjà dans l'antichambre.

Au jardin, tout était pareil, figé en des habitudes vieilles de tant d'années, que grand'mère elle-même ne devait pas se souvenir d'avoir vu ses carrés de légumes ni ses plates-bandes de fleurs disposés autrement.

Si fait ; devenu plus vieux, plus lent, Théofrède avait réduit le nombre des allées qu'il se croyait tenu de nettoyer.

Jadis, il faisait fonctionner son râteau jusqu'à l'extrémité du petit bois ; à présent, il s'arrêtait aux massifs. Plus moyen de pénétrer dans le fouillis de ronces et de hautes herbes sous lesquelles disparaissaient toutes traces de sentiers.

Pour les limites du jardin, c'était l'immuable, au moins du côté où la nature avait été requise de s'en charger.

Lorsqu'on faisait le tour de l'enclos en longeant d'abord l'allée de gauche, — celle qui était ombragée par les sapins plantés en bordure, — si l'on écartait les basses branches, on entrevoyait le rocher qui tenait lieu de muraille. Sa masse se prolongeait, tantôt

moins élevée, tantôt dépassant les petites croix vert pale des cimes des sapins, jusqu'au tournant, où une barrière formée de pieux très rapprochés et reliés par des fils de fer, allait rejoindre le mur en pierres cimentées et tapissé d'espaliers qui fermait l'enclos à droite.

Les communs, bâtis sur le même alignement que la maison, dont ils n'étaient séparés que par une porte charretière, et une porte plus petite pour les piétons, complétaient le quadrilatère.

Et l'ensemble du jardin ainsi enclos, sans horizon, donnait l'impression d'un nid. Claire salua d'un air de connaissance les choux et les laitues abritées sous leurs larges feuilles, si pareils à ceux d'il y a trois ans, qu'ils lui semblaient les mêmes.

Elle se fleurit d'un brin de réséda, puis son petit nez huma l'air, du côté du parc ; il lui apportait des senteurs inconnues : on eût dit un parfum de roses…

N'ayant point assisté à l'entretien de son père et de sa grand'-mère, elle ne savait rien des changements survenus dans la propriété voisine.

Le matin, en voiture, ses yeux rivés au campanile ajouré de l'église et aux ruines féodales, ne s'étaient point détournés que le castel démantelé n'eût cessé d'être en vue ; et alors, les futaies du parc s'interposaient entre les voyageurs, suivant le creux du vallon et le petit château de Vielprat.

Au reste, ce n'était point cette habitation pittoresquement située, mais d'une architecture lourde et triste, avec son unique tour en poivrière, qui avait de l'attrait pour la jeune fille, c'était le parc, toujours désert ; elle avait pu le constater.

Et cela s'expliquait : le gardien chargé de faire visiter aux très rares acquéreurs qui se présentaient, la propriété, en vente depuis une vingtaine d'années, étant meunier au Vésinat, ne venait au château que lorsqu'il y avait urgence.

Ç'avait été pour Claire un enchantement de prendre possession du parc, durant son dernier séjour à Arlempdes.

Elle s'y était arrangé des coins délicieux, auxquels elle avait assigné des noms, ainsi qu'en usait Robinson dans son île.

Retrouverait-elle son banc fait d'un arbre couché ? Et le grand ravin au-dessus duquel surplombait un rocher : un bloc énorme !

Il était peut-être tombé, ce rocher ; depuis trois ans, il y avait eu de grosses tempêtes !…

Et, d'avance, elle repassait les lieux parcourus jadis, en grand mystère, tandis que son père et son oncle Augustin étaient à la chasse, et que sa mère lisait le journal à grand'mère, ou faisait avec elle et les vieilles cousines une insipide partie de dominos : la distraction des après-midi.

Quelle que fût son impatience de retourner dans le parc de Vielprat, Claire se promit néanmoins de ne pas tenter l'aventure avant le départ de ses parents : toujours cette crainte de voir son mystérieux chemin découvert… et muré !

Et c'était si amusant de passer par là, d'avoir un peu peur ; car il y avait réellement péril à marcher sur les aiguilles de sapins entassées dans la rigole, et sur lesquelles, sans cesse, le pied glissait…

Une fois sous la seule garde des cousines et de grand'mère, elle saurait assurer la liberté de ses allées et venues et défendre son indépendance.

Claire devint songeuse, ramenée à la pensée de la séparation inévitable, par le projet qui s'y rattachait.

Une buée troubla quelques secondes la limpidité de son joli regard.

Elle murmura :

« Tout de même ! c'est dans deux jours… Et combien de temps s'écoulera avant que je ne revoie mes pauvres parents ! Si je partais avec eux !… »

Elle s'arrêta au milieu de l'allée. Ses traits mobiles avaient pris une expression perplexe… Partir… maintenant qu'elle avait choisi… qu'on l'avait amenée, que son nid était prêt… qu'elle se trouvait si bien !…

Et la longue route dans la Russie morne, plate, aux espaces infinis, — des déserts, ces steppes ! — le village enfoui dans la montagne, sous la neige, des mois ! cette langue inconnue, ces demeures que la rigueur de la température obligeait à tenir fermées tout l'hiver, la menace des loups qu'on disait si nombreux, si hardis, et dont le voisinage rendait la moindre promenade en traîneau périlleuse, tout ce que lui avait raconté sa mère lui revenait…

Elle secoua la tête et murmura à demi voix, comme si elle eût senti le besoin de se présenter à elle-même des raisons plus valables :

« L'heure est passée de changer de résolution : j'ai voulu venir ; je dois rester. »

III

Ce matin-là, Théofrède s'en revenait tout grognon du jardin.

Pour contenter Claire, il avait remis le petit bois en état, élagué les basses branches, râpé, ratissé les allées, consolidé les bancs.

Il l'avait fait de bonne grâce, la jeune fille le lui ayant demandé gentiment, en l'appelant, de sa voix câline, « mon bon Théofrède ».

Fatigante matinée tout de même ! En assurant sur ses épaules le lourd fagot, fruit de son émondage, le vieux domestique se disait qu'il se serait bien passé de ce surcroît de travail. « Mais, quoi ! c'te jeunesse, ça s'entend si bien à vous faire marcher ! On n'a pas le cœur de dire non. C'est comme Modeste !... « Vieux, allez donc me quérir mes choux, vous serez un brave homme... Père Théofrède, vous iriez-t-y ben me couper mes épinards ? En pour, je vous régalerai d'une complainte à la veillée. » Sa grand'-mère s'occupait de ses commissions elle-même, seulement, de son temps, la vieille « ragogne », on n'entendait pas souvent rire à la cuisine ! »

Ces réflexions, le jardinier de M Andelot les faisait à haute voix ; c'était sa coutume, de parler ainsi tout fort : une manière de se tenir compagnie en se donnant l'illusion d'un voisinage.

Toujours monologuant et geignant, il était parvenu à moitié de l'allée des sapins, lorsqu'un spectacle inattendu le cloua sur place.

Dans cette allée nettoyée la veille, — grand mère la suivant de préférence, Théofrède en prenait un soin particulier, — au beau milieu, comme à plaisir, on avait répandu des feuilles sèches, de l'humus, des plantes agrestes et jusqu'à du bois mort !

« En v'là une farce ! Qui diantre qu'a ben pu apporter ça là ? »

Il posa son fagot, afin de méditer plus à l'aise.

Les deux mains derrière le dos, le buste en avant, il examina le corps du délit, essayant d'en déterminer la provenance.

Lui seul travaillait le jardin ; sa brouette restait à portée du carré qu'il bêchait ; de sa main, sitôt arrachées, les mauvaises herbes y tombaient tout droit.

D'ailleurs, ce qu'il avait sous les yeux ne provenait pas d'un carré de légumes ; ça semblait plutôt extrait d'un fossé.

« Y a des gens qui ne se gênent guère, fouchtra ! gronda-t-il entre ses dents. Est-ce que les particuliers d'à côté auraient le front de m'envoyer leurs… »

Son regard, toisant la hauteur de la triple barrière élevée entre eux, acheva sa phrase par une muette dénégation.

« Un fameux tour de bras ! celui qui lancerait ça du parc ! Ça n'est pourtant pas venu tout seul… »

Il prit le parti de ratisser l'allée. De là-haut, Claire l'avait écouté, riant de ses jérémiades ; et, à l'abri derrière son rideau de ver-

dure, elle le regardait réparer le dégât.

C'était elle la coupable.

Elle se promit bien de n'y pas revenir. À force de chercher, Théofrède n'aurait qu'à découvrir d'où on lui envoyait ces débris !...

Elle lancerait cela dans le parc : il n'y manquait pas de jardiniers dont les réflexions lui importaient peu. Et, d'abord, de ce côté, ce n'est pas dans une allée que tomberait ce dont elle déblayait son chemin. Comment n'y avait-elle pas songé tout de suite ?

Car elle savait à présent que l'on mettait en état la propriété voisine. En revenant d'Arlempdes avec Sidonie, l'avant-veille, elle avait aperçu les ouvriers occupés aux réparations du petit château.

Raison de plus pour se hâter.

Le parc deviendrait inabordable aux intrus, si les maîtres s'avisaient de résider en ce pays !

Et, depuis cinq jours que ses parents étaient repartis, dès l'aube, alors que tout le monde la croyait endormie, Clairette se glissait à pas de velours dans son placard, franchissait le volet, et travaillait.

Trois ans auparavant, une sorte de sentier, creusé entre les saillies du roc, permettait de descendre sans risques trop sérieux, à la condition de se cramponner aux branches des sapins qui se tendaient, comme des bras protecteurs, à droite et à gauche.

Mais en ces trois années le sentier s'était comblé. Il y croissait de l'herbe, des touffes de bruyère ; la circulation était devenue à peu près impossible.

S'en rendant compte, Claire s'était procuré un vieux balai, une pelle et s'était mise à l'œuvre.

Elle enleva d'abord une couche d'humus de quelques centimètres. Ce premier travail rétablit la rigole dans l'état où elle l'avait trouvée jadis.

Ayant eu la curiosité d'enfoncer plus profondément sa pelle, la jeune fille s'aperçut que le passage aérien avait du être, en son état primitif, beaucoup plus encaissé, partant, moins dangereux.

Et elle résolut d'aller jusqu'au bout de son nettoyage.

Àla quatrième séance, un dernier coup de balai donné sur un espace d'environ deux mètres à partir du toit, amena au jour des sortes de degrés taillés dans le rocher, de main d'homme, et régulièrement espacés.

Cette découverte laissa Claire plus intriguée que jamais.

Est-ce que son grand-père, du temps qu'il était régisseur, se serait préparé ce chemin dans le but d'avoir accès chez les de Kosen sans faire le grand tour ? Peut-être… Aucune voie directe ne reliant le château à la maison Andelot, cette idée avait pu lui venir.

Il était même bien surprenant, à y songer, que les communications n'eussent pas été plus commodément établies entre gens ayant souvent affaire ensemble.

On devait aller jusqu'au second lacet, avant que le chemin ne s'embranchât à la route plus spacieuse aboutissant au petit castel. La clôture du parc était fortifiée d'un saut de loup profond et large, et, à l'exception de la barrière ouvrant sur le sentier escarpé qui descendait vers la Méjeame, tout à fait à l'opposé, on n'avait accès au château que par la grille située à gauche du terre-plein, sur lequel donnait la façade principale.

Oui… ce pouvait être l'explication logique du passage secret. Mais alors, pourquoi ce mystère ?

Si c'était grand-père Andelot qui avait imaginé ce moyen de s'éviter quelque fatigue, pourquoi ce placard posé justement là où l'on avait accès sur cet escalier ? Et si c'était depuis la mort du grand-père qu'on avait posé le placard, pourquoi cette porte ménagée à l'intérieur du meuble, et habilement dissimulée, certes ?

Personne n'avait plus à passer par là, pour un motif de surveillance ; personne n'avait même plus le droit de pénétrer dans le parc, depuis qu'un autre en était devenu le régisseur.

Autant de raisons pour déblayer de fond en comble le petit escalier.

Qui sait s'il ne livrerait pas le « parce que » de tous ces « pourquoi » ?

La jeune fille s'y appliquait donc avec entrain, et d'autant mieux qu'en surplus de sa curiosité à satisfaire, elle avait l'espoir que les de Kosen s'ennuieraient bientôt de leur solitude, et ne feraient qu'une apparition en leur castel de Vielprat ; ce qui lui rendrait la libre circulation dans le parc.

Àhuit heures, après trois heures de travail acharné, Claire descendait déjeuner avec sa grand'mère.

Déjà levée et habillée pour toute la journée, la vieille dame se tenait assise auprès de la fenêtre, à contempler de ses yeux qui se voilaient, rapetissaient les choses, le cher paysage dont elle savait par cœur chaque rocher, chaque ravin, tous les sentiers.

Pétiôto ne tardait guère de paraître, portant le chocolat, dont la préparation lui incombait. Rogatienne n'assistait jamais au petit déjeuner ; on la servait chez elle.

Le chocolat pris, on causait quelques minutes, puis Claire s'éclipsait sans donner d'explication sur l'emploi de sa matinée.

Elle ne reparaissait qu'à midi, juste pour se mettre à table.

« Où va-t-elle ? que fait-elle ? demanda grand'mère Andelot à Sidonie, au bout de quelques jours.

— Au jardin ; elle se promène pendant que Modeste fait sa chambre.

— Comment ! s'écria l'aïeule scandalisée, elle ne la fait pas elle-même ! une jeune fille… Je n'ai jamais vu ça. Je lui dirai ce que…

— Vous ne lui direz rien du tout, ma cousine, si vous voulez m'en croire, interrompit Sidonie. Je lui ai donné l'exemple en faisant la mienne sous ses yeux l'autre jour ; vous pensez qu'elle a compris ?… ou plutôt, qu'elle a voulu comprendre ? Ah ! bien, oui ! Elle ne se rendrait pas davantage à vos observations. Elle a une bonne nature, mais, ma pauvre cousine, qu'ils l'ont donc mal élevée !

— Oui, oui… je le crains. J'avais espéré qu'elle viendrait travailler près de moi, au moins la matinée, où forcément je suis seule, puisque Rogatienne se lève tard et que vous me remplacez dans la maison, ma chère amie.

— Moi aussi, je m'étais figuré cela. Il nous faut en rabattre. »

La vieille fille hésita, ayant l'air de réfléchir, puis se décidant tout à coup :

« Tenez, Sophie, reprit-elle, j'aime autant vous l'avouer, ce que vous venez de me dire, je l'ai fait observer à Claire, hier soir, pas plus tard ! Elle s'est montrée très surprise et m'a demandé : « Avant que je ne sois là, comment vous arrangiez-vous ? Faites ainsi que vous en aviez l'habitude. Je n'ai aucun plaisir à rester aux côtés des vieilles personnes. J'aime beaucoup grand'mère, mais je ne me sens pas de vocation pour le rôle de lectrice. Je ne saurais de quoi parler avec elle… Et puis, mon plaisir, c'est de flâner au jardin : je flâne. »

— Laissez-la faire, Pétiôto. Il n'y a pas à insister pour le moment. Tout ceci se modifiera à la longue, je l'espère. L'essentiel, c'est que Clairette puisse écrire à ses parents qu'elle se trouve bien auprès de nous. »

Sidonie opina de la tête. C'était tout à fait de son avis. Au reste, indulgente par nature, elle se sentait portée à l'être plus encore pour Claire, qu'elle affectionnait en dépit de ses défauts.

La jeune fille continua donc à jouir de la liberté la plus absolue.

Elle ne sortait jamais sans être accompagnée. Dès lors, que risquait-elle dans ce jardin clos de partout ? Les mauvais jours

viendraient assez vite, et l'obligeraient bon gré mal gré à garder la maison…

Ainsi pensaient grand'mère et Sidonie. Rogatienne était moins accommodante. Si Claire se faisait appeler trop longtemps, à l'heure d'étudier son piano, M Lortet se répandait en critiques acerbes sur sa détestable éducation :

« Ah ! si je n'avais pas promis à Victor de faire travailler cette petite peste, comme je la laisserais où elle est, maugréait-elle chaque fois.

— Mais me voici, cousine, j'accours, faisait narquoisement Clairette sans se presser.

— Tu en as bien l'air, impertinente ! Ne pouvais-tu prendre la peine de me répondre ?

— À quoi bon, puisque je venais. »

Ce dialogue se reproduisait, avec des variantes plus ou moins aigres, à peu près tous les jours.

Répondre ? Claire n'avait garde.

C'eût été trahir son secret. On aurait eu vite fait de découvrir d'où partait la voix.

Car, dans son impatience d'avoir mené à bien son entreprise, elle retournait à son escalier l'après-midi, maintenant.

Elle fit, certain jour, une singulière découverte. En raclant l'angle d'une marche, sa pelle ramena un petit soulier d'enfant, une chaussure fine, à semelle mince, et qui avait dû être doublée de soie blanche ; il en restait des vestiges près des coutures.

Qui avait bien pu perdre ce petit soulier ? Quel âge devait avoir son propriétaire, quand il l'avait semé sur cette route aérienne ?… quatre à cinq ans, pas plus.

Que pouvait bien être venu faire là un bébé de quatre à cinq ans ?… Un bébé riche ! Jamais son père, ses oncles, ni même, à cette dernière génération, ses cousins, n'avaient dû être chaussés ainsi.

Elle emporta sa trouvaille, et, l'ayant nettoyée et séchée, la cacha au fond d'un tiroir.

Le soir du douzième jour, après être commodément descendue, les mains appuyées aux rochers qui formaient deux rampes, elle posa le pied dans le parc de Vielprat.

Un détail la frappa tout de suite, auquel, trois ans auparavant, elle n'avait point prêté attention : le soin pris pour dissimuler l'escalier à la vue.

Les derniers degrés, à peine dégrossis, restaient masqués par une saillie du rocher au liane duquel on les avait creusés.

Aux sapins de la bordure, on avait adjoint d'autres arbustes d'essence rustique. Une allée contournait ce massif, mais, pour la joindre depuis le bas des marches, il fallait se glisser derrière les troncs des sapins, l'espace d'une dizaine de mètres.

Dissimule-t-on avec un tel soin un passage de simple utilité, destiné uniquement à abréger les distances ?… Pas un instant Claire ne l'admit.

Elle ne dépassa guère la ligne des sapins, ce soir-là. Il était tard, la nuit allait venir et, avec elle, l'heure du souper.

Ne la découvrant pas au jardin, Pétiôto serait capable de monter la chercher dans sa chambre. Si elle venait à l'apercevoir, ou seulement à l'entendre, refermer le volet et sortir du placard ?…

Elle remonta en courant les degrés de basalte, se faufila chez elle avec précaution, brossa ses cheveux couverts de brindilles et descendit.

Endormantes, ces courtes veillées d'été, tout comme aussi la conversation qui courait autour de la table — se traînait plutôt — durant les repas.

La qualité des mets, le nombre d'œufs recueillis dans la journée, le temps que laissait prévoir, pour le lendemain, l'apparence du ciel, en faisaient les frais d'ordinaire.

Claire y prenait peu de part. Si elle se mêlait à l'entretien, c'était le plus souvent pour poser à sa grand'mère quelque question au sujet de leurs voisins : ceux d'autrefois, et ceux qui allaient sans doute venir.

Le soir où son travail fut achevé, en y ressongeant pour s'en réjouir à nouveau, il lui vint à l'esprit que peut-être des relations pourraient s'établir entre eux et les de Kosen. Pourquoi pas ? Surtout si, parmi les membres de cette famille, il se rencontrait quelque jeune fille de son âge.

Et alors, cet escalier secret, elles seraient deux, une dans chaque camp, à essayer d'en découvrir l'origine.

Bien amusant, ce problème à élucider dans ces conditions.

Sans compter que l'escalier servirait aux deux amies pour se rejoindre dans le parc ou chez grand'mère Andelot.

Et l'imagination de Clairette, emballée à fond, entassait projet sur rêve, à perte de vue.

Àla fin, entraînée par son désir de donner corps à ses châteaux en Espagne, se tournant vers son aïeule, elle s'informa :

« Crois-tu que tes voisins viendront te faire une visite ? Était-ce leur habitude, jadis ?

— Des nobles ! y penses-tu ! se récria Pétiôto, très respectueuse des distances sociales. Ta grand'mère et nous tous ne sommes pour eux que la famille d'un ancien serviteur. »

Claire fit la moue et laissa tomber, désappointée :

« Si peu que ça ?... »

Grand'mère inclina la tête silencieusement, et M Lortet repartit, ironique :

« Prétendais-tu donc frayer de pair à égal avec les barons de Kosen ?

— Pourquoi non ? Chacun vaut selon ce qu'il s'est fait, au moins autant que par la souche d'où il est sorti ; je l'ai entendu répéter cent et cent fois par des gens qui n'étaient point des sots. Et c'est si vrai que papa, ce fils d'un ancien serviteur, comme dit Pétiôto, était ingénieur d'une compagnie de chemin de fer, en Portugal, et qu'un vieux monsieur, qui se faisait appeler le comte de M..., y était simple commis. De quel côté avait passé la supériorité, ma cousine ?

— Tu es une petite orgueilleuse, fit Rogatienne dépitée de ne pouvoir opposer quelque argument solide à la riposte de Claire.

— Orgueilleuse… c'est bientôt dit… Encore faudrait-il le prouver. »

Elle médita dix secondes, puis, regardant Rogatienne :

« Je suis orgueilleuse de papa, c'est vrai, parce qu'il est un très savant ingénieur ; y trouveriez-vous à redire ?

— Allons, allons, Clairette, taisons-nous ! » intervint grand'-mère, dont les pauvres mains affaiblies tremblaient depuis un instant à ne plus pouvoir manœuvrer son couteau ni sa fourchette.

Puis, d'une voix qui chevrotait un peu : « Ne t'occupe pas de nos voisins ; il y a longtemps qu'ils ne nous connaissent plus. Ils ne sont pas d'un monde où la valeur acquise nivelle les distances ; tu t'en apercevras vite. »

Elle dut s'interrompre, parce que la voix lui manquait tout à fait. Son doux visage, encadré de bandeaux neigeux, était devenu uniformément pâle. Et elle tenait les yeux baissés sur son assiette, comme si elle eût craint d'y laisser lire…

Après une minute de ce silence oppressant, elle ajouta avec un très pénible effort :

« Ce n'est pas du côté des barons de Kosen que tu peux espérer rencontrer de la distraction, si tu t'ennuies.

— Je ne m'ennuie pas, grand'mère ; je ne me suis pas ennuyée une minute depuis que je suis à Arlempdes. Si j'avais mes pauvres parents pour me gâter, je pourrais même dire que jamais je ne me suis trouvée plus heureuse. J'aime tant mon pays ! Tu sais, je l'ai adopté pour le vrai mien, grand'mère, notre vieux Velay, ajouta-t-elle, se rappelant son désir de s'attacher au sol par la

possession de la chère demeure, désir que son père était en train de réaliser ; je crois que j'y finirai mes jours. Lorsque j'aurai ton âge, il y aura comme à présent une vieille dame dans la bergère, à côté de la fenêtre… Et la vieille dame… ce sera moi.

— Bonne petite Vellave ! fit grand'mère, dont les traits se rasserénaient peu à peu. Il faudra bien qu'on t'en fasse admirer ce que tu ne connais pas encore de « ton pays ». Dès que Théofrède aura le temps de vous conduire, vous partirez avec Friquet et la jardinière, Pétiôto et toi. L'instituteur d'Arlempdes a raconté l'autre jour, devant les cousines, que son collègue de Goubet avait découvert des grottes curieuses, pas loin d'ici, à Beth. Elles renferment des tombeaux datant de l'époque féodale, paraît-il ; vous irez voir ça.

— Je voudrais bien aussi retourner à Montcoudiol.

— Là et ailleurs ; partout où il te plaira, chérie », promit grand'mère Andelot, autant par contentement de voir Clairette s'attacher ainsi à ce Velay, auquel son âme à elle était soudée, que pour faire diversion au troublant voisinage des châtelains de Vielprat.

Si l'aïeule eût pu lire dans la pensée de sa petite-fille, à cette heure, elle aurait senti s'apaiser ses craintes à ce propos. Bien qu'elle l'eût rétorqué de son mieux, le jugement des vieilles cousines avait laissé des traces dans l'esprit ombrageux de Claire. Elle eût été fort humiliée de se voir traiter en inférieure par ces nobles hautains, et s'était déjà promis de ne se point exposer à pareil affront.

Elle se montrerait au contraire très raide vis-à-vis des de Kosen, si l'occasion d'une rencontre s'offrait.

Quant au parc, elle n'y mettrait pas les pieds ! Pas une fois !… Son orgueil en faisait serment.

… Si pourtant, insinuait sa curiosité irritée d'être ainsi tenue en échec, ils n'étaient pas chez eux encore, ces barons d'un autre âge ?…

Clairette transigea : s'ils n'étaient pas arrivés, elle irait revoir « ses coins » ; elle en en avait si grande envie ! Elle explorerait en même temps les alentours du fameux passage… Qui sait ?… Ne devait-elle pas la connaissance de l'escalier secret à une succession d'incidents relevant tous de l'inattendu ?…

Cette visite serait la seule, au reste ; plus jamais, ensuite, elle ne retournerait chez leurs peu sociables voisins.

On était au samedi. Le lendemain la fixerait. Si la famille de Kosen était au château, elle se rendrait à la messe à Arlempdes, qui était sa paroisse, malgré que l'habitation eût pris le nom de la commune voisine, peut-être parce que l'ensemble de la propriété s'étendait en grande partie sur le territoire de Vielprat.

En franchissant le seuil de l'église, le dimanche matin, le premier regard de Claire fut pour le banc seigneurial.

Il était vide… oui… mais le resterait-il ?

Cette inquiétude tenait la jeune étourdie distraite, si distraite que, tout occupée de considérer la foule qui peu à peu emplissait la nef, elle demeurait debout devant sa chaise, à demi détournée.

Un doigt lui entrant dans l'épaule la jeta à genoux, brusquement.

« L'avis » venait de Rogatienne, scandalisée.

Un demi-sourire sur les lèvres, car le banc seigneurial demeurait inoccupé, Clairette joignit les mains et tourna cette fois les yeux vers le tabernacle.

« Mon Dieu, murmura-t-elle comme début à sa prière, que la cousine a donc les doigts pointus ! Vous me pardonnez, dites, mon Sauveur béni, d'avoir pensé d'abord à mes petites affaires : je suis sûre que vous me pardonnez ! vous qui m'avez vu racler mon escalier avec tant de courage. Ils sont si beaux, les sites que vous avez créés, et du parc on voit si loin ! Vous devez comprendre mon désir d'y aller. Ça ne nuit à personne et ça me fait tant plaisir.

— Lis donc ta messe », grognonna Rogatienne, en accompagnant ce second avertissement d'un coup de coude dans les côtes de la délinquante.

Claire regarda M Lortet d'un air ahuri. Elle avait toute sa vie prié ainsi qu'elle venait de le faire… Et cela ne se trouve pas dans les missels. Il lui semblait que le bon Dieu devait être content de la voir lui ouvrir son cœur en toute simplicité. Y a-t-il une prière plus simple que le pater ? Et ne contient-elle pas tout ?…

En place du pain quotidien, Clairette avait coutume de demander ce qui lui faisait envie…

Elle haussa légèrement les épaules, à la bourrade de la veuve, et murmura :

« Ses coudes sont aussi pointus que ses doigts ! Mon Dieu, donnez-lui s'il vous plaît la santé pour qu'elle engraisse, ça ménagera mes côtes. »

Et elle poursuivit la série de ses petites confidences, pensant surtout à elle, mais priant aussi cependant pour sa grand'mère, tant privée de ne plus assister aux offices, faute de pouvoir se hisser en voiture, et pour ses pauvres parents, séparés d'elle par une si grande distance, et pour si longtemps…

En dépit de son impatience, Claire ne commit pas la faute de descendre dans le parc de Vielprat dès après le déjeuner. Si elle ne devait y faire que cette unique promenade, elle entendait ne la point voir interrompue par les appels des vieilles cousines.

Elle se mit à écrire.

Vers deux heures, Sidonie monta la relancer, son chapeau déjà sur la tête.

Elle et Rogatienne se rendaient régulièrement aux vêpres dans la belle saison. L'office terminé, elles allaient faire une visite à la sœur du curé, leur amie, et ne remontaient qu'à six heures.

Grand'mère demeurait sous la seule garde de Théofrède, qui prenait à ce moment-là les ordres pour toute la semaine, et de Modeste, si fière de voir Madame venir à sa cuisine, qu'elle employait son après-midi du samedi à tout astiquer, en vue de cet événement.

« Tu n'es pas prête, s'écria Sidonie ; est-ce que tu ne comptes pas nous accompagner ?

— Pas aujourd'hui, repartit Claire, prenant l'air affairé. Vous le voyez, j'écris à maman. Je tiens à ce que le facteur emporte ma lettre quand il va passer tout à l'heure. Et puis… enfin… j'irai aux vêpres dimanche prochain et tous les autres dimanches, mais pas celui-ci.

— Tu n'es pas souffrante !... Je resterais...

— Pas souffrante du tout », s'empressa de protester la jeune fille, déjà inquiète pour ses projets.

Elle fit mine de s'absorber dans sa correspondance ; ce que voyant, Sidonie descendit rejoindre sa sœur, dont la voix aigre appelait sans relâche :

« Pétiôto ! Allons donc ! vite ! nous arriverons au magnificat ! »

Claire n'attendit même pas que la porte de la cour se refermât sur elles.

Sa lettre était finie. Elle la cacheta, la porta sur la table du vestibule où, en revenant de Pradelles chercher le courrier à distribuer, le facteur la prendrait ; puis, certaine d'avoir devant elle trois bonnes heures, elle courut à son escalier.

Deux minutes plus tard, elle posait le pied dans le parc.

Théofrède aurait pu prendre des leçons quant à la manière de ratisser les allées.

Malgré cela, le vaste enclos n'avait point perdu sa physionomie agreste.

Devant ces beaux arbres croissant à leur caprice sur ce sol tourmenté, on se sentait en face de la vraie nature, partout respectée.

Le premier banc établi par Claire était assez éloigné. Il se composait d'un tronc d'arbre à demi pourri, roulé, avec quelles

peines ! jusque contre un gros rocher, à peu de distance d'un hêtre.

On y était si bien !… L'aurait-on enlevé ? Non ; elle l'entrevoyait à sa place. Sans doute, on n'y avait pas pris garde ? Eh bien, si ; on l'avait même étayé de quelques pierres qui ne le déparaient pas.

Claire s'y assit.

Devant elle s'ouvrait une gorge profonde. Le petit vallon caché dans le creux échappait à la vue, mais l'échancrure du versant opposé prolongeait l'horizon jusqu'aux monts du Velay.

« C'est bien cela ! oui, murmura Claire. Je me souvenais de tout ! Cette pente boisée et, dans le lointain, par delà le plateau, ces falaises rougeâtres, comme si une flamme léchait leur base, je les reconnais… Mon Dieu, que c'est beau ! »

Elle escalada le rocher, aisément accessible par le côté nord.

C'était maintenant le profil perdu des ruines d'Arlempdes qu'elle entrevoyait entre la Loire si profonde et les petites maisons basses du village.

Le dernier coup des vêpres tintait dans l'air léger, pareil aux notes d'un cantique.

Un écho sonna l'appel à son tour… Puis un autre écho répondit, plus lointain, la voix plus frêle…

Claire écoutait et regardait extasiée, immobile, oubliant qu'elle était chez le prochain, sans autorisation, voire même par escalade : double délit…

« Bonjour, madame. Comment que vous vous appelez ?

— Bonzour, madame. »

La jeune fille se retourna vivement. Était-ce à elle que s'adressaient ces souhaits de bienvenue et cette question ?

Elle abaissa les yeux.

Deux enfants hauts comme rien se tenaient plantés au milieu de l'allée ; deux garçons ne se ressemblant point de visage, mais exactement de même taille et vêtus de costumes pareils : bras nus jusqu'au coude, jambes nues jusqu'au genou, le béret en bataille, la ceinture à large boucle serrant leurs tailles menues ; — les deux frères, à n'en pas douter, encore que l'un, le brun, eût des traits d'une extrême finesse, et que l'autre, un gros frisé châtain clair, fût surtout remarquable par les fossettes qui se creusaient dans les joues, au menton, et par un front volontaire surmontant des yeux bruns, où éclatait la malice.

« Qui vous êtes ? redemanda celui qui avait posé la première question.

— Et vous, qui êtes-vous ? s'informa Claire surprise de voir ces deux enfants se promener si loin de l'habitation, dans ce parc où, pour des bébés de leur âge, des accidents de toute nature étaient à redouter.

— Moi j'es Lilou, répondit le brun aux traits de prince, et lui, il est Pompon.

— Vous êtes les deux frères ?

— Non, expliqua Lilou, prenant un air capable : moi j'es le garçon, et Pompon il est mon frère… ju… ju… jumeau.

— Ah ! très bien, fit Claire en riant ; j'ai compris : le garçon, c'est-à-dire l'aîné.

— Madame, tu veux que ze monte vers toi ? demanda Pompon.

— Monte.

— Ah mais ! faut me tiendre.

— Fais le tour du rocher, par là-bas tu grimperas seul, aisément. Si tu crois que je vais me déranger pour toi ! »

Pompon se mit à crier, et tapant des pieds, soudain furieux :

« Ze veux que tu viendes me prendre.

— Et moi je n'y veux pas aller, repartit Claire sans s'émouvoir. Vous vous promenez seuls ? », demanda-t-elle à Lilou, qui, lui, ne disait rien.

Avant de répondre, celui-ci commanda à son frère :

« Tais-toi donc ! »

Et il lui administra une gifle.

Pompon en rendit deux, et les voilà à se battre comme de petits tigres.

« C'est plein de charme ! se dit Claire. Quels délicieux enfants ! À qui peuvent-ils bien être ? Au régisseur ou à quelque fermier… Les fils du châtelain sont mieux surveillés et… mieux élevés, je suppose. »

Elle prit le parti de descendre, sépara les bambins et, se plaçant entre eux :

« Vous allez vous taire, et vivement ! commanda-t-elle d'un ton impératif. Vous me cassez la tête avec vos cris. »

Pompon glissa vers elle, de côté, un regard malin et s'informa :

« Tu nous donnes qué de çoze, pour nous taire ? Nounou, elle nous donne touzours qué de çoze.

— Où est-elle, Nounou ?

— Elle s'a tuyé une zambe, on l'a coucée, elle bouze pas ; nous la voyons plus.

— Et vos parents, où sont-ils ? »

Les deux bébés se consultèrent du regard. Ils s'étaient rapprochés ; la querelle était oubliée.

« Parents..., murmura Lilou... Sais pas !

— Votre maman, précisa Claire, vous ne savez pas où est votre maman !

— Une maman ! fit Lilou d'un air réfléchi. Ah ! oui !... je sais quoi que c'est. »

Et à son frère :

« C'est la dame qui appelle le papa de Jean Henri... Jean dit « maman » à la dame ; moi, je l'ai entendu.

— Moi aussi, déclara Pompon.

— Nous en avons point, nous, de maman, reprit Lilou. Nous en avons jamais eu.

— Zamais ! zamais ! affirma Pompon.

— Point de maman !… » prononça Claire vaguement attendrie.

Elle se sentait apitoyée.

« Ni point de papa ! » s'informa-t-elle tout en emmenant les deux petits s'asseoir avec elle sur l'arbre couché, son ancien banc.

« Oh ! un papa, nous en avons un, oui ; mais pas à présent.

— Où est-il donc, votre papa ?

— Il est sous la montagne avec les chasseurs lapins. »

Claire éclata de rire.

« Sous la montagne !

— Pas celle-là, expliqua Pompon, les Aples.

— Je commence à comprendre. Il y est tout le temps avec les chasseurs « lapins », sous la montagne, votre papa ?

— Non, Kate dit vingt-huit jours.

— Qui ça, Kate ?

— Notre bonne anglaise.

— Ah ! vous avez une bonne anglaise ?

— Oui. Et encore Gretchen.

— Allemande, celle-ci ?

— Oui.

— Où sont-elles donc, en ce moment, vos bonnes ?

— À l'office. Elles manzent, soupira mélancoliquement Pompon.

— Elles mangent du thé et du café au lait, précisa Lilou, dont l'œil fin s'alluma d'un éclair de gourmandise ; nous, on nous en donne point.

— Zamais, zamais, pleurnicha Pompon.

— Pauvres mioches », fit Claire, intéressée par des enfants pour la première fois de sa vie.

Mais vraiment ceux-là pouvaient-ils ne point inspirer la pitié ! Orphelins, déjà ! et confiés par leur père à deux bonnes qui s'en inquiétaient si peu !

Cependant, l'Allemande ou l'Anglaise pouvait avoir terminé son petit lunch et paraître.

Claire jugea que sa promenade ne devait pas se prolonger davantage. Seulement, il fallait se débarrasser de Lilou et de Pompon, sans leur laisser la possibilité de découvrir le chemin qu'elle allait prendre.

« Adieu, mes bons petits ! » dit-elle en faisant mine de se lever.

Adieu ! Ah ! bien oui ! Ils se cramponnèrent à sa robe chacun de son côté, la retenant de toutes leurs forces.

« Faut rester z'avec nous, dit Lilou d'un ton de commandement. Tu me feras faire la lettre de papa. Kate n'a jamais le temps. Je veux lui mettre un beau z'œillet dans l'enveloppe, un rouge.

— Tu veux, dis ? insista Pompon câlinement, en frottant sa tête frisée contre l'épaule de la jeune fille.

— Quand j'es tout le temps avec mes bonnes, ça me z'ennuie », déclara Lilou.

Puis, se câlinant comme son frère :

« Tu veux être une maman z'à nous ?... Tu diras Hervé à papa, et lui te dira... Comment que tu t'appelles, madame ?

— Je ne suis pas une dame ; je suis une jeune fille : je me nomme Claire.

— Alors papa te dira : « Claire ».

— Ah ! merci bien ! Votre maman !... D'abord, je déteste les enfants. Bonsoir, mes petits. »

Ils se mirent à crier avec ensemble, pareillement que si on les eût roués de coups.

« Ah ! oui, je les déteste ! s'écria Claire, riant et se bouchant les oreilles.

— Et moi, articula Pompon, par mots hachés, coupés de cris aigus, ze veux que tu nous tiende par la main et que tu viendes cez nous, pour nous montrer les imazes comme papa. Getcen veut zamais, ni Kate.

— Et moi, je veux m'en aller.

— Où que tu alles ?

— Chez moi.

— Où c'est, chez toi ? s'informa Lilou.

— Là-haut… loin… loin…très haut ! fit Claire.

— Ze veux viendre cez toi.

— Tu ne peux pas.

— T'es une fée, demanda Lilou, reculant jusqu'à l'extrémité du banc, l'air en peine.

— Justement ! répondit Claire, qui entrevit le moyen de s'éloigner, ce dont elle avait grande hâte.

— Gretchen dit qu'elles demeurent dans la forêt, les fées.

— T'es méçante ?

— Très méchante quand on me désobéit.

— Ah !… »

Pompon mit un doigt dans sa bouche et la regarda en dessous, un peu perplexe.

« Allons, prononça résolument la jeune fille, cette fois, laissez-moi « m'envoler ». Vous allez fermer les yeux.

— À cause ?

— Parce que les fées n'aiment pas qu'on les regarde quand elles s'en retournent chez elles.

— Ze t'aime bien, quand même t'es une fée, s'écria soudain Pompon. Faut pas nous laisser, dis ? (il pleurnicha sur ce mot). Faut nous « soigner ». Personne nous soigne depuis que nounou s'a cassé la zambe. »

Et, se fourrant les poings dans les yeux, il se remit à gémir par petits hoquets désolés.

« Si vous voulez être sages et ne point parler de notre rencontre, nous nous reverrons, promit Claire, émue de ces supplications.

— Demain ?

— Peut-être…

— Faut nous aimer, commanda Lilou, sévère. C'est vilain de dire qu'on déteste les enfants.

— Je déteste les enfants qui crient à tout propos, et qui se battent, comme vous le faites.

— Pourquoi que Pompon commence ?

— Moi ! ze commence pas ; c'est toi.

— Menteur ! »

Ping ! pan ! les gifles de pleuvoir, sitôt rendues que reçues, et les hurlements de suivre des deux parts !

Cette fois, Claire s'enfuit, les laissant aux prises.

L'allée tournait. Elle eut vite disparu. Se glissant derrière le massif, elle regagna son escalier.

Mais, comme elle atteignait aux dernières marches, des cris retentirent en bas, dans le lointain.

« Ze la vois ! ze la vois ! Elle s'a envolée dans les arbres », annonça Pompon.

Claire comprit que sa robe, d'un rose pâle, s'apercevait dans l'intervalle des sapins ; vivement, elle s'accroupit.

« Ze la vois plus… » fit-il d'un ton désappointé.

La jeune fille attendit un instant ; puis, avec mille précautions, se courbant, s'abritant derrière les branches et le rocher, elle regagna la maison, entra dans sa chambre et s'y assit, songeuse, amusée et mécontente tout à la fois de sa rencontre.

Pauvres petits barons de Kosen ! — car c'étaient les fils du maître de Vielprat, elle n'en doutait plus — ils étaient bien abandonnés !

L'orgueil de caste ! ils n'y songeaient point encore… Ils mendiaient une maman et un peu d'amour, comme les miséreux demandent du pain !…

Bah ! ils étaient insupportables, aussi ! Toujours à se battre, à crier : des enfants, enfin ! des tyrans !

Les revoir… elle le leur avait promis ! Quelle sottise ! Ce ne serait pas dans le parc, en tout cas : elle n'y remettrait plus les pieds. Le père de ces bonshommes n'aurait qu'à revenir !…

« Ai-je assez perdu mon temps à déblayer ce maudit escalier ! » murmura-t-elle, dépitée…

IV

La résolution de Claire eût-elle faibli, le temps l'aurait obligée de la tenir : il plut toute la matinée.

Elle en profita pour mettre mille choses en ordre dans sa chambre, qu'elle aimait à voir coquettement arrangée : cela l'occupa jusqu'à midi.

Après qu'on fut sorti de table, grand'mère Andelot lui conseilla :

« Va donc chercher ton ouvrage. Tu travailleras près de nous, puisque tu ne peux rester au jardin. »

Clairette obéit, mais il s'écoula deux grandes heures avant qu'elle ne reparût.

Ce qu'elle avait fait ? Elle était allée se poster sur l'escalier secret, et, bien abritée sous un sapin, derrière un rocher en saillie, avait observé la partie du parc qu'il lui était possible d'entrevoir.

Laisserait-on sortir les enfants ? Non, sans doute ; l'eau formait des rigoles de chaque côté des allées, et, des feuilles alourdies, de petites averses tombaient à la moindre brise.

Après avoir passé un moment à s'orienter, Claire se disposait à regagner la maison, quand le dialogue suivant la retint à sa place :

« Lilou ! Où que t'es ?

— J'es là, sur le rocher.

— Claire y est pas ?

— Non.

— Si elle va pas viendre, moi ze pleurerai fort !

— Moi aussi.

— Faut l'appeler. »

Ils se mirent à crier ensemble à pleine voix :

« Claire ! Claire ! »

Certaine d'échapper à la vue, celle-ci se décida à répondre :

« Je vous entends, mais je ne me montrerai pas, parce que je suis sûre que vous m'avez désobéi. »

Au lieu de protester, les enfants se regardèrent, l'air de se consulter, ainsi que c'était leur habitude. Soudain Lilou dégringola le rocher, se laissant glisser pour être plus vite en bas ; tous les deux se prirent par la main et coururent dans la direction d'où leur semblait être partie la voix.

« Nous voulons que tu viens tout de suite, déclarèrent-ils ; ou bien nous allons crier.

— Voilà qui m'est égal ! Si vous croyez que cela me touche de vous entendre pleurer par caprice ! Où sont vos bonnes ?

— Elles « boulottent », répondit Lilou.

— Hein ! Qu'est-ce que c'est que ce mot ? Qui vous l'a appris ?

— Césaire.

— Qui ça, Césaire ?

— Le cocher. Quand la cloche sonne pour les domestiques, il dit : « Bon, on va boulotter ! »

— Elles mangent donc toute la journée, vos bonnes ?

— Pas toute la zournée, fit Pompon, à présent.

— Hier, à trois heures, elles lunchaient. Aujourd'hui, à une heure, elles « boulottent ».

Et vous, quand donc « boulottez » -vous ?

— Avant, repartit Lilou, toujours empressé à prendre la parole. On nous met dans la salle à manger. Kate nous sert. Tout le temps elle dit : « Dépêchez-vous, Lilou ; dépêchez-vous, Pompon. » Elle veut pas nous donner deux fois de la crème. Et elle nous bat quand nous crions.

— Voilà des enfants bien gouvernés », songea Claire.

Et cette pitié, qui, la veille, s'était manifestée déjà, se réveilla plus vive.

« Pauvres petits diables ! Point de maman, « zamais ! zamais ! » comme dit Pompon. »

Sa pensée alla caresser là-bas, dans son dur exil, la mère qui la chérissait si fort.

Et son cœur s'émut.

« C'est bon, d'être aimée, d'avoir une maman, on ne s'en doute pas… », fit-elle avec une tristesse étonnée.

S'adressant aux deux petits :

« Allez jouer dans votre chambre bien gentiment, et, demain, s'il fait beau… »

Elle s'interrompit soudain pour s'informer :

« Vous n'avez pas parlé de moi à vos bonnes, au moins ?

— Non, assura Lilou ; rien qu'à papa, dans nos lettres.

— Allons ! c'est encore mieux !

Lilou prit ce « mieux » pour une approbation et battit des mains, criant :

« Tu vas viendre, puisque je l'ai écrit à papa.

— Vous m'ennuyez, tenez ! Vous êtes de petits idiots. »

Et, exaspérée, ne sachant que résoudre, elle rentra chez elle et ferma le volet.

« Que va penser M. de Kosen ? Pour qui me prendra-t-il ? Pour une voisine indiscrète, une petite provinciale à l'affût de ce qui se passe chez les autres… Après tout, j'ai fait ce qu'il fallait pour être jugée ainsi : il serait dans son droit… »

Puis, ramenée aux enfants, cherchant le moyen de les faire venir chez grand'mère sans dévoiler l'existence de l'escalier, ce qu'elle jugeait prématuré :

« Pauvres bonshommes ! battus s'ils ne mangent pas assez vite ! c'est raide ! Maman ne m'a jamais confiée à une bonne, si ce n'est à notre vieille Toinon ; mais Toinon m'aimait… Battre des enfants qu'on a la charge de servir et d'instruire !… Car cette Allemande et cette Anglaise sont là pour enseigner leurs langues à ces bambins… De quoi vais-je m'occuper, au fait ! Descendons auprès de grand'mère, puisque je l'ai promis. Ce que ces trois bonnes vieilles doivent être récréatives ! J'en baille à l'avance. Qu'elles ne comptent pas sur moi pour une quatrième aux dominos ! Je me récuse. »

Ce fut justement par la proposition de prendre part au jeu qu'on salua le retour de Claire.

Elle refusa d'un ton décidé, déclarant :

« Merci ; j'ai les dominos en horreur.

— Si tu préfères jouer aux cartes, insinua grand'mère…

— Ah ! Dieu non ! Faites comme si je n'étais pas là !

— C'est que, reprit Pétiôto, si tu avais consenti à me remplacer, j'aurais pu aller aider Modeste, qui a pas mal à faire.

— Vous remplacer, cousine, pas au jeu. J'aimerais encore mieux cuisiner, je crois, s'il me fallait choisir entre ces deux corvées. »

Elle s'installa, déplia son ouvrage, fit quelques points…

Puis, tout à coup, jetant là sa broderie :

« Tenez, j'y vais, aider Modeste. Peut-être que cela m'amusera. Elle est si drôle à contempler au milieu de ses casseroles ! Sais-tu, grand'mère !… Je crois que ce n'est pas seulement à cause de ta visite du dimanche que ta cuisinière astique si bien sa batterie de cuisine ; ce doit être surtout pour y pouvoir ajuster sa coiffe ou son fichu. L'autre jour je l'ai surprise à se mirer devant un chaudron. »

Elle sortit en riant.

Les trois femmes se regardèrent.

« Fameuse aide ! dit Rogatienne, qui s'interrompit de jouer afin de grogner tout à loisir. Cette petite est d'un égoïsme révoltant ! Oui, ré-vol-tant !… scanda-t-elle.

— Tu ferais mieux de dire inconscient, repartit Sidonie. Elle a tout au moins le mérite de la franchise. Elle n'essaye pas de donner le change : telle elle est, telle elle se montre.

— Pas belle moralement », observa M Lortet, avec un petit ricanement aigre.

Grand'mère Sophie intervint :

« Il faut tout dire… Cette enfant n'a pas l'habitude de se voir entourée de vieux visages comme les nôtres.

— Mauvaise excuse, grincha Rogatienne.

— Bah ! bah ! reprit l'aïeule, la vie est une école sévère. Clairette a le temps de changer sous l'empire des événements. Je trouve déjà bien joli qu'elle ne se plaigne pas de son genre de vie ; pas une amie de son âge !

— Dame ! nous serions bien en peine de lui en découvrir une à Arlempdes.

— N'ayez crainte, articula Sidonie avec son bon rire, elle saura trouver ce qui lui manque. À la sortie de la messe, elle a dit bonjour à deux ou trois jeunes filles du village, ses anciennes camarades de jeu ; nous pourrions bien les voir poindre un de ces jours : j'ai cru comprendre qu'elle les invitait à venir lui rendre visite.

— Sans avoir demandé la permission, remarqua Rogatienne ; c'est d'un sans-gêne !…

— Elle agit ainsi qu'on lui en a laissé prendre l'habitude, ma chère. Les parents sont seuls à blâmer », fit Pétiôto, toujours indulgente.

Et, pour couper court au débat ;

« Allons, où en sommes-nous ? cinq partout ! je boude… »

La partie de dominos reprit, menée attentivement, car chacune aimait à gagner.

Àla cuisine, on jacassait plus qu'on n'abattait d'ouvrage.

« Modeste, avait dit Claire en entrant, il paraît que vous êtes surchargée de travail aujourd'hui.

— Pas plus que d'habitude, mademoiselle. Seulement Théofrède chauffe le four pour sécher ses pieux…

— Des pieux ! Que compte-t-il fabriquer avec ?

— C'est pour réparer la palissade du fond du jardin. Y a des brèches, qu'y dit. Alors M Sidonie a pensé qu'une fois les pieux secs, en brûlant un fagot, on amènerait le four à point pour cuire une tarte. »

Modeste ajouta, en hochant sa tête brune encadrée du large nœud de ruban multicolore :

« C'est à cause de vous, mademoiselle Claire, ben sur. Quand ces dames sont seules, ce n'est pas souvent qu'on fait de la pâtisserie.

— Vraiment ! Eh bien, nous allons la fabriquer à nous deux, cette fameuse galette, puisqu'on la confectionne en mon honneur.

— Avant, faudrait p'tête ben passer les couteaux à la pierre, ça débarrasserait la table.

— Ah ! non, par exemple ! Je déteste avaler de la poussière de brique pilée.

— Alors, vous pourriez tourner la bouillie ; moi, j'ai deux poêles à récurer.

— De la bouillie ! s'écria Claire étonnée.

— Voui. C'est avec ça qu'on fait la frangipane. La laissez pas brûler, surtout ! Faut pas que ça se quitte. »

Tout en donnant ces instructions à la jeune fille, Modeste délayait le lait sucré et parfumé avec de la farine.

Elle sortit après en avoir confié la garde à son aide improvisée.

Armée d'une cuillère de bois, celle-ci tournait la mixture, veillant à ce qu'elle ne s'attachât point au fond de la casserole, ainsi que le lui avait commandé le jeune cordon-bleu.

Et elle songeait :

« Je ferai faire deux tout petits gâteaux que je donnerai demain à Lilou et à Pompon : ils m'amusent, ces bonshommes ! »

Elle ne le constatait point sans surprise. C'était la première fois que des bambins de cet âge parvenaient à l'intéresser.

Chose curieuse, c'était par leurs défauts, leurs colères, leurs disputes de petits animaux sauvages qu'ils lui étaient sympathiques. Elle les eût fuis, comme elle avait fait jusqu'ici des autres enfants, s'ils eussent ressemblé à ces jolies poupées vivantes, jouant, en leurs beaux atours, dans les grands jardins bien peignés des villes.

Pompon et Lilou lui étaient une sorte de représentation théâtrale : deux petits clowns, deux jouets.

Et le désir lui revint, plus vif, de les amener à grand'mère. Tout le monde s'amuserait, et M Andelot plus que les autres, à les écouter babiller dans ce langage pittoresque où les verbes en voyaient de si dures !

Mais l'escalier aérien écarté comme moyen de communication, par où les faire entrer ?...

Car, elle s'y obstinait, à garder le silence au sujet de sa découverte. Elle le garderait, elle se l'était juré, jusqu'à ce qu'elle eût pénétré le mystère qui s'y rattachait.

Et elle se sentait loin du but.

Les précautions dont s'entouraient les abords de l'escalier, tant d'un côté que de l'autre, lui demeuraient une énigme aussi obscure que le premier jour, bien qu'elle ne cessât guère d'y appliquer son esprit.

Où faire passer ses petits voisins ? Par une brèche de la palissade, puisqu'elle pourrissait, disait-on.

Modeste lui avait appris que les pieux destinés à la réparer devaient subir une autre opération, après celle du four : on en plonge la pointe dans le goudron, ce qui les rend inutilisables le jour même : Claire se promit d'aller inspecter le terrain dès que le soleil, qui recommençait de luire, aurait séché les taillis.

Elle tourna la bouillie encore quelques minutes. Puis, lassée d'une si longue immobilité :

« Dites donc, Modeste, cria-t-elle, j'en ai assez.

— J'y pensais ben, demoiselle ; je revenais.

— Vous avez toujours besoin de moi ?

— Non », répondit la jeune servante, se mettant à rire.

Elle avait tout de suite mesuré la valeur de l'aide qui s'offrait, et s'était arrangée pour se tirer d'affaire sans elle.

« Alors je m'en vais. La pluie a cessé ; j'en profite pour prendre un peu l'air.

— Ben vrai, mademoiselle Claire, si vous sentez le moisi, ça ne sera pas de votre faute.

— Je reviendrai quand votre pâte sera pétrie. Si, par hasard, je n'étais pas là à temps, n'oubliez pas de me confectionner deux toutes petites tartes, que vous mettrez de côté sans rien dire.

— Ça sera fait.

— Où serre-t-on les sécateurs ?

— Là, dans le tiroir », fit la jeune servante, en indiquant un meuble du vestibule.

Munie de l'instrument dont elle pensait avoir besoin, Claire se rendit tout droit au fond du petit bois.

Elle n'avait jamais exploré cette partie du jardin : c'était le chaos. La maigre végétation qui croissait dans l'intervalle des rochers affleurant le sol et le trouant par place, révélait l'absence d'humus. On avait renoncé à tirer parti de ce petit coin, où, livrée à elle-même, la nature n'avait guère pu faire prospérer que des ronces, de courtes bruyères et quelques arbrisseaux.

Son sécateur à la main, Claire, se frayant un chemin parmi les ronces, parvint jusqu'auprès de la palissade.

« Pas moyen d'utiliser une brèche, murmura-t-elle, désappointée, en mesurant de l'œil la ravine peu profonde, mais à déclivité rapide, au bord de laquelle était tracée la limite du jardin ; ces petits dégringoleraient neuf fois sur dix… Et, cependant, il y eut là une allée, c'est certain. Elle devait tourner autour du massif de rochers, soutenue par l'empierrement dont j'aperçois les vestiges. Par là, on avait un accès facile dans le parc… On l'aura supprimée en posant la palissade, lorsque le vieux baron de Kosen donna la maison à grand-père : chacun chez soi… c'est compréhensible. Ce qui l'est moins, c'est que, d'un côté, on s'enlève la possibilité de voisiner commodément, au grand jour, pour, de l'autre, s'en procurer le moyen, secrètement… à l'aide d'un escalier invraisemblable ! Qu'y a-t-il là-dessous ? … »

Bien que reprise plus fortement que jamais par l'insoluble problème, Clairette ne perdait pas de vue le motif de sa promenade.

Toujours taillant devant elle ce qui lui faisait obstacle, elle avait obliqué de façon à se rapprocher de la ligne des sapins, dont les derniers se mêlaient aux arbres des massifs.

La muraille basaltique était de beaucoup moins élevée qu'auprès de l'habitation ; néanmoins, mesurée d'en bas, elle semblait encore inaccessible.

Un seul endroit s'abaissait brusquement, offrant à peu près à l'œil l'aspect d'une coupe ébréchée vers son centre.

« Avec une échelle, je crois qu'on pourrait y atteindre, se dit Claire ; il faut que je m'en assure. »

Une échelle ! Justement, l'avant-veille, Modeste en avait apporté une petite sous un cerisier dont les fruits commençaient de mûrir.

Elle s'en fut la chercher, l'arc-bouta contre un sapin, l'encastra du haut, entre deux saillies du roc, et contempla son œuvre, ravie : c'était solide comme un escalier !

Il s'agissait maintenant de s'assurer si, du côté du parc, le terrain se prêtait à l'escalade. Elle franchit les échelons, prit pied sur le plateau légèrement creusé au centre, acquit la certitude qu'il offrait toute sécurité comme passage, et, parvenue à l'extrême bord du rocher, fit cette agréable découverte que le sol s'élevait un peu chez le voisin. Un banc de jardin subirait, à la rigueur, pour joindre les deux degrés naturels facilitant l'accès du sommet.

Au reste, elle serait là pour recevoir elle-même les enfants.

Il ne lui restait qu'à transporter le banc, et les communications seraient établies, ce qui lui permettrait de contenter son caprice, en introduisant chez grand'mère Lilou et Pompon, sans avoir à se servir de l'escalier secret.

Claire se promit de se glisser dans le parc le lendemain, avant l'heure où les jardiniers se mettaient à l'ouvrage. Elle ne demeurerait sur la propriété des de Kosen que le temps nécessaire à découvrir un banc et à le transporter sur les lieux : dix minutes. À cette heure matinale, et dans ce court espace de temps, une ren-

contre n'était point à redouter. Elle reprit le chemin de la maison. On avait mis la pâtisserie au four : Sidonie surveillait la cuisson.

« Elle va s'informer de la destination de mes petites tartes », se dit Claire, contrariée. Mais Pétiôto ne demanda rien, s'étant imaginé que sa jeune cousine avait pris fantaisie de goûter avec de la frangipane toute chaude. Quand on rapporta les tôles du four, elle glissa les deux gâteaux sur un plateau de porcelaine qu'elle tendit à la jeune fille, disant :

« Voici ta part, Clairette.

— Merci, Pétiôto, mais ce n'est pas pour moi.

— Pour qui donc ?

— Je vous dirai cela demain. »

Elle s'enfuit emportant ses tartes, qu'elle serra dans sa chambre.

Comme elle redescendait, peu après, Sidonie accourut du fond de la cuisine et l'arrêta au passage.

« Rogatienne a mal à la gorge, tu devrais bien lire le journal à ta grand'mère.

— Ah çà ! protesta Claire, allez-vous toutes vous donner le mot pour m'imposer des corvées ? Je serais désolée que grand'mère fût privée d'entendre son journal, puisqu'il l'intéresse ; je vais le lui lire ; mais je n'entends pas que cela passe à l'état d'habitude, ma cousine. C'est assommant de lire un journal ! Je ne comprends rien à la politique ; je m'endormirai en lisant, c'est certain.

— Rassure-toi, mignonne, repartit Sidonie avec une grande douceur, on ne mettra pas souvent ta bonne volonté à l'épreuve. C'est seulement pour aujourd'hui.

— Bon. J'y vais. »

Claire se rendit auprès de sa grand'mère. Elle était de méchante humeur et il y paraissait sur sa physionomie.

« Je remplace ta lectrice ordinaire, annonça-t-elle en venant s'asseoir sur une chaise basse, tout proche de l'aïeule, alors seule dans la grande pièce.

— Cela va t'ennuyer, chérie. »

Sans protester, ce qui l'eût obligée à dire un gros mensonge, Clairette déplia le Journal de la Haute-Loire, et aborda l'article de fond.

Mais, après avoir lu trois minutes, relevant soudain les yeux :

« Grand'mère, je voudrais te demander quelque chose. Cela ne te fait rien que je m'interrompe un petit moment ?

— Non, mon minet. Qu'est-ce que tu désires savoir ?

— Ces étrangers qui vont habiter à côté de nous, les de Kosen, sont-ils nombreux ? Y a-t-il de vieux parents ? des jeunes filles ?

— Depuis vingt-deux ans je n'en ai pas entendu parler, mon enfant. J'ai toujours vécu ici ; eux n'y sont plus revenus…

— À cette époque, qu'est-ce qui composait la famille ?

— Une mère veuve et trois petits enfants.

— Et cette dame, tu la voyais ? »

Grand'mère fit de la tête signe que non. Elle paraissait troublée. Elle ajouta avec effort :

« Après la mort de son mari elle ne sortait guère. »

Claire n'ajouta rien, n'osant point parler de ses petits voisins si vite.

Le journal restait sur ses genoux, froissé sous son coude ; grand'mère n'y paraissait plus songer. Elle s'était laissée aller contre le dossier de sa bergère, et, le visage tourné sers les montagnes dont le soleil ne dorait déjà plus que les cimes, prononçait tout bas des choses…

Était-ce une prière ?… Claire le crut d'abord ; mais, non. Toujours, pour prier, grand'mère prenait entre ses doigts le chapelet deux fois précieux, parce qu'il lui venait d'un de ses fils.

Que pouvait-elle bien se raconter ainsi à soi-même ? Cela devait se rapporter aux jours d'autrefois ; au temps où la veuve et ses enfants habitaient le petit castel.

Qu'elle eût désiré interroger encore ! Mais l'aïeule semblait si loin, si loin… Et puis elle avait pris l'air triste. Il est vrai que c'était un peu sa physionomie habituelle.

Bah ! elle allait se risquer. Elle appela :

« Grand'mère ! »

M Andelot eut un sursaut.

« Tu sais leurs noms, à ces petits enfants de la veuve ?

— Oui. »

Et, sans attendre une question qu'elle lisait dans les yeux de Clairette, la vieille dame ajouta :

« L'aînée des filles se nommait Tiphaine, la seconde Brigitte, et le petit garçon Hervé !

— C'est lui qui revient habiter ici, se dit la curieuse ; c'est le papa de ces deux diablotins. »

Et, à haute voix :

« Quel âge avait Hervé quand tu as cessé de voir sa famille ?

— Cinq ans, guère plus… »

M Andelot se leva, alla ouvrir un des tiroirs du bureau dont elle gardait toujours la clef, et, après avoir cherché un instant, découvrit ce qu'elle voulait : un objet roulé dans du papier de soie.

Revenue auprès de Claire, elle déroula le papier et en sortit un très petit soulier en peau rouge, doublé de soie blanche : un soulier tout neuf.

Pour le coup, la jeune fille ne put retenir une exclamation ; ce soulier, c'était le frère du sien.

« N'est-ce pas qu'il est mignon ? » fit l'aïeule en le caressant.

Et, les yeux attachés à la fine chaussure :

« La dernière fois qu'Hervé de Kosen est venu me voir, il portait cet unique soulier : l'autre, il l'avait perdu en chemin.

— Il venait seul te voir ?

— Oh ! non, se récria la grand'mère. Y songes-tu ? un enfant ! »

Ici, un long intervalle.

Puis elle laissa tomber d'une voix basse, un peu brisée :

« Son père le portait. »

Grand'mère reprit à Claire le petit soulier, dont celle-ci s'était emparée afin de mieux constater la ressemblance avec celui qu'elle avait recueilli sur l'escalier ; elle l'empaqueta dans le papier de soie, précieusement, et alla l'enfermer où elle l'avait pris.

Grand'mère resta très, très longtemps à coucher le petit soulier à sa place. Puis on entendit cliqueter ses clefs dans ses vieilles mains. Enfin la serrure se ferma ; M Andelot glissa ses clefs dans sa poche, et, à pas traînants, vint se rasseoir.

Elle avait l'air perplexe. Visiblement, elle débattait en elle-même si elle devait dire quelque chose ou ne le point dire.

Àla fin, elle se décida à prononcer :

« Ce sont de bien anciens souvenirs. Mieux vaudrait n'en point reparler. Cela fait songer aux morts et cela attriste.

— Mais cet Hervé, le propriétaire du petit soulier, n'est pas mort, puisqu'il va, dit-on, habiter Vielprat.

— Pas lui, non, d'autres… »

Puis, tout de suite :

« Laissons cela, ma Clairette ; je t'en prie, n'en parlons plus jamais.

— Oh ! grand'mère, je ne peux pas te le promettre. Par exemple, ce à quoi je m'engage, c'est à ne jamais te questionner

en présence des cousines : elles ont une si étonnante façon d'envisager les choses !

— Elles sont dans le vrai, repartit M Andelot amèrement ; tu t'en apercevras, ma fille. »

Du journal, il n'en fut plus question. Elles laissèrent venir le soir sans y prendre garde, isolées l'une de l'autre, et silencieuses.

Claire pensait :

« Voilà un pas de fait, un grand pas. Je sais à présent que c'étaient les de Kosen père et fils qui recouraient à cet escalier pour venir ici. Il n'est point question de la baronne ; elle n'accompagnait pas son mari, sans doute… Je me demande pourquoi les deux visiteurs se cachaient ! Peut-être le baron et grand'père conspiraient-ils ? En Vendée, du temps de la chouannerie, nobles et paysans ne s'alliaient-ils pas ?… À quelle époque avaient lieu ces visites ? Grand'mère est si vieille, cela doit dater de loin… Mais non ! suis-je étourdie ! Elle-même vient de me dire qu'elles ont cessé il y a vingt-deux ans… S'il s'agissait de conciliabules politiques, je me demande pourquoi un enfant de cinq ans en tiers dans ces entrevues ?… À moins que ce ne fût pour donner le change… Il faudra que je relise mon histoire contemporaine. Où en étions-nous, en fait de gouvernement, il y a vingt-deux ans ?… Je verrai cela ce soir. »

Mais son impatience jugea le délai trop long. Et elle demanda :

« Il s'occupait beaucoup de politique, grand-père Andelot ?

— Oh ! pas du tout.

— Tu en es sûre… fit Claire désappointée par cette affirmation. Mais alors, poursuivit-elle, oublieuse du silence commandé, si lui et le baron ne conspiraient pas, pourquoi donc se cachaient-ils pour se faire des visites ?

— Je ne t'ai pas dit qu'ils se cachaient », repartit M Andelot, considérant sa petite-fille d'un air surpris.

Claire se mordit les lèvres.

« Où as-tu pris qu'ils se cachaient ? qui te l'a dit ? insista grand'mère avec une vivacité inquiète.

— Personne ne m'a rien dit, puisque je n'ai parlé de tout cela qu'avec toi.

— Alors, chérie, que ce soit fini. Il faut respecter le silence des vieux, vois-tu, mon enfant. On peut quelquefois, sans le vouloir, leur causer beaucoup de peine. Ce dont tu sembles te préoccuper ne te regarde pas, et, je t'en avertis, soit entre nous, soit devant les cousines, je n'en ouvrirai plus la bouche. »

Claire se leva, jeta le journal sur la table avec colère et sortit. Toute résistance l'irritait ; on l'y avait si peu accoutumée !

Grand'mère suivit des yeux, en soupirant, la jeune mauvaise tête ; mais elle ne fit pas un geste, ne dit pas un mot pour la retenir.

Dès que Clairette eut regagné sa chambre, son premier soin fut de réunir en faisceau le maigre bagage qu'elle rapportait.

La raison du silence que sa grand'mère s'obstinait à garder lui échappait absolument. Mais elle croyait avoir deviné le pourquoi

de la vénération dont M Andelot entourait le petit soulier : gratitude d'un cœur humble : voilà !

En effet, les de Kosen étaient ses bienfaiteurs. Elle vivait d'une rente qu'elle tenait d'eux : récompense de services rendus par grand-père Andelot : soit, mais qui n'était pas due, somme toute ; non plus que cette maison, présent, elle aussi, du vieux baron à son régisseur.

Et, certaine d'avoir deviné juste sur ce point, Claire se félicitait de sa perspicacité. Sa mauvaise humeur se dissipait.

Ày bien regarder, ce serait amusant de poursuivre toute seule ses recherches, de quoi l'occuper des mois et mettre l'ennui en fuite !

Soudain, elle partit à rire :

« Savoir ce que dira grand'mère, quand je lui présenterai Lilou et Pompon. Car, cette fois, c'est résolu, demain, je les lui amène… »

V

« Comment ! c'est déjà vous ! si matin ! s'écria Claire. À quoi donc sont occupées votre Anglaise et votre Allemande ?

— Elles sontaient à l'oflice, alors je m'es sauvé avec Pompon, répondit Lilou.

— À l'office ! Elles mangeaient ! Encore ! Elles ne font que ça toute la journée, décidément. Hein ? c'est vrai, elles mangeaient ?

répéta-t-elle presque en colère.

— Oui, expliqua Pompon, elles dézeunaient.

— Vous avaient-elles au moins servi votre déjeuner auparavant ? » s'informa Claire.

Ils firent signe que non.

Et ils se mirent à rire tous les deux.

« J'ai bien couri, loin, loin, et Pompon aussi, pour pas qu'elles nous prendent. Fais-nous déjeuner, toi, dis ? Tu veux ?

— Eh bien, c'est entendu : vos bonnes vous chercheront : venez. »

C'est sur l'emplacement même où la jeune fille avait organisé un passage qu'avait lieu l'entretien. Depuis l'aube, elle travaillait à rendre le jardin de grand'mère accessible aux deux bambins.

Elle y avait pleinement réussi, grâce à un banc de jardin découvert dans le parc de Vielprat et traîné jusqu'au point d'escalade.

Àgenoux maintenant à l'extrême bord du rocher, face au parc, tout en causant avec les enfants, elle s'assurait que leur transbordement d'un enclos à l'autre n'offrait pas de danger.

Lilou et Pompon, plantés devant le banc qu'ils n'avaient pas tardé de découvrir guidés par la voix de Claire, attendaient que celle-ci commandât la manœuvre, un peu interdits devant cette muraille de rochers quatre fois haute comme eux.

Il pouvait être sept heures et demie, l'heure ou Pétiôto s'occupait du petit déjeuner. En se hâtant, on arriverait à point pour lui

faire doubler la dose de cacao.

Et, en attendant de se mettre à table, les petits croqueraient les tartes.

« Montez sur le banc, commanda la jeune fille, posez le pied sur le rocher, là ; toi d'abord, Lilou, puisque tu es le « garçon ». Bon : t'y voilà. Maintenant, tiens-toi aux branches d'une main et donne-moi l'autre. » Et, quand il fut sur le plateau :

« À ton tour, Pompon. »

Claire s'était placée de manière à saisir les deux bonshommes, — deux pauvres petites plumes ! ils étaient si menus ! — au cas où ils viendraient à perdre l'équilibre. Mais ils se montrèrent fort agiles.

« Je vois que vous avez appris à grimper, depuis notre première rencontre, observa la grande amie.

— Oui, répondit Pompon. C'est pour viendre vers toi. Mais moi, hier, z'es tombé, ze m'es tuyé ma mienne de zambe. »

Et, allongeant son petit mollet nu, il montra à Claire une longue estafilade.

« Eh bien ! s'exclama celle-ci, ce que tu as dû crier ! »

Le bambin secoua sa tête frisée et, candidement, avoua :

« Z'ai rien dit, y avait personne ; on pouvait pas me donner qué de çoze.

— Voilà qui est bien raisonné, fit Claire en éclatant de rire. Tu gardes tes larmes pour les occasions où elles ont chance de te profiter : pas bête, ça, Pompon. »

Elle les avait amenés devant l'échelle permettant l'accès du jardin Andelot.

« C'est pour vous que je l'ai apportée ; vous voyez que je vous attendais ; mais pas si matin. »

Ils en descendirent lestement les degrés. Grâce à la tranchée ouverte parmi les ronces, à coups de sécateur, la veille, ils avançaient sans peine.

Lorsqu'on fut parvenu à l'allée de grand'mère :

« Attendez-moi ici, commanda Claire ; je vais dire qu'on vous fasse à déjeuner, et je vous rapporterai quelque chose de bon : ne vous avisez pas de vous battre en mon absence ; je vous mettrais au pain sec ! »

Elle revint bientôt, une tarte dans chaque main.

« Ze t'aime comme si tu es un gâteau, déclara Pompon enthousiasmé.

— C'est là ta mesure ! Tu es un garçon pratique, toi.

— Moi aussi je te z'aime, dit Lilou. Mais faut pas dire que tu n'aimes pas les enfants.

— Ou bien tu ne voiras pas les desserts du bon Dieu, articula Pompon d'un ton de menace.

— Qu'est-ce que je ne « voirai » pas ?

— Les desserts du bon Dieu. Y sont dans le paradis ; nounou le save bien ! Quand on y va, on les voit, et on manze tout ce qu'on veut. Toi tu auras rien, si tu veux pas nous aimer.

— Faut bien que tu nous z'aimes, puisque nous sommes petits, conclut Lilou entre deux bouchées.

— Ça, c'est une raison… une bonne…, murmura Claire pensive… Si petits… et si délaissés ! C'est même la meilleure de toutes, ajouta-t-elle en leur donnant à chacun une petite tape amicale sur la joue ; ce n'est pas pour votre bon caractère qu'on peut vous aimer. »

Lilou, qui était un discoureur sans fin, entreprit de démontrer à sa grande amie qu'il méritait toute sorte de compliments.

La veille, il avait bien « li » ; il n'avait guère crié, malgré que Gretchen le faisait trop « z'écrire… »

Soudain un hurlement et une gifle interrompirent ce panégyrique.

Les deux émanaient de Pompon furieux.

« Qu'est-ce qui te prend ? demanda Claire abasourdie.

— Lilou cause tout le temps. Ze peux pas te raconter quand z'es veni dans la voiture zaune. »

Et ses cris redoublèrent, parce que Lilou avait lestement rendu la gifle reçue.

« Si vous continuez, déclara la jeune fille, je vous fais repasser le mur, et je ne vous parle plus jamais. Voyons, Lilou, as-tu fini de me faire ton propre éloge ? Oui ? Alors, silence. Et toi, Pompon, raconte ton voyage. »

Plus traces de larmes ! Des fossettes subitement creusées dans le petit visage rieur : un vrai changement à vue.

Il commença, l'air important :

« On m'avait mis dans la voiture zaune avec Kate ; lui, Lilou, il était dans la voiture noire… non pas noire… bleue, que z'ai vu. Et… et… Claire, z'ai plus de tarte.

— Que veux-tu que j'y fasse ?

— Donne-moi-z'en une autre.

— Je n'en ai plus.

— Ça ne fait rien, donne tout de même.

— Ils sont étonnants ! Jamais je n'aurais cru que des enfants, c'était cela ! Ceux que j'ai vus jusqu'ici ne leur ressemblaient pas ; non, non, ils n'étaient pas si drôles », pensait la jeune fille.

Et à Pompon :

« Tu vas voir une dame qui en a une grande, de tarte, tu lui en demanderas.

— Qui c'est, la dame ?

— C'est ma grand'mère.

— Une grand'mère, quoi c'est ?

— C'est une vieille dame très bonne qui gâte beaucoup les petits enfants.

— Elle leur donne qué de çoze ?

— Ah ! je crois bien ! Tout ce qu'ils désirent, »

Pompon regarda Lilou. Leurs jolis yeux brillaient d'envie.

« Tu veux nous la prêter, ta grand'mère, supplia Lilou.

— Tu veux, dis, Claire ? appuya Pompon.

— Quels petits mendiants ! Vous n'en avez donc point, vous, de grand'mère ?

— Non, répondit Lilou en soupirant très fort.

— Zamais, zamais ! nous en ave, gémit Pompon.

— Je veux bien vous prêter la mienne. Seulement, tachez de comprendre… Si elle vous demande qui vous êtes, vous direz : « Lilou et Pompon. » Vous ne prononcerez pas d'autre nom.

— D'aut' nom !…

— Oui, comment s'appelle votre papa ?

— Hervé et encore papa.

— Qui l'appelle Hervé ?

— Tante Brigitte, et puis Yucca, son ami, et puis… et puis encore des aut' mondes que je sais pas dire.

— Il n'est pas le baron de Kosen ?

— Ah ! si ! Mais c'est Kate et Gretchen, et Césaire, et les aut' domestiques qui lui disent :

« Monsieur le baron », pas nous.

— Je m'en doute ! Quels petits serins vous faites !

— Hi, hi, hi… geignit Pompon.

— Qu'est-ce qui te prend encore, toi ?

— Z'es pas un oiseau, z'es Pompon. Le serin, il est dans la caze de Césaire. Ze veux pas qu'on me met dans la caze !

— Monsieur est offensé ! Allons, tais-toi ou bien je ne te prêterai pas ma grand'mère. Tâchez d'être aimables, si vous voulez revenir. »

Elle les prit par la main et marcha droit à la salle à manger.

Madame Andelot y était déjà installée devant le couvert mis.

« Je te présente deux bonshommes qui n'ont pas déjeuné, annonça Clairette d'un petit air détaché, en embrassant l'aïeule ; tu les invites ?

— Où les as-tu trouvés ? s'informa la vieille dame, tout en examinant curieusement les petits, qui restaient aux côtés de leur grande amie, cramponnés à sa robe.

— Je les ai fait passer de l'enclos voisin dans le nôtre.

— Par où, Seigneur ? s'écria M Andelot effarée, en regardant Lilou et Pompon avec une attention soudaine, qui amena un sourire sur les lèvres de la jeune fille.

— Par là-bas, tout au fond, vers la palissade.

— De quoi se tuer !

— Non, non, j'ai posé une petite échelle qui facilite le transbordement : rien de plus simple.

— Comment s'appellent ces enfants ? Tu le sais ? »

Tout en interrogeant, son regard scrutait les deux visages, analysait chaque trait.

Eux contemplaient, ahuris, cette grand'mère si différente de ce qu'ils imaginaient.

Le mot « grand », ils l'avaient appliqué à la hauteur… et ils avaient devant eux une femme toute petite, ridée, presque plus vivante.

« Elle est pas grand et elle est vieux, murmura Lilou désappointé, en tirant Claire par sa robe.

— Ça ne l'empêche pas d'être très bonne et sa tarte aussi, fit la jeune fille en riant. Dites-lui bonjour.

— Bonjour, mère-vieux de Claire, prononça Lilou en venant mettre sa menotte dans la main que lui tendait l'aïeule.

— Bonzour, répéta Pompon. Où qu'elle est, la grosse tarte ?

— Dis-moi ton nom d'abord, articula M Andelot.

— Ze m'appelle Pompon, et mon…

— Je te les laisse, interrompit Claire. Je cours à la cuisine m'assurer que le déjeuner se prépare.

— Va, mon enfant. »

Ces mots, grand'mère les prononça d'une voix joyeuse. Son regard suivit, impatient, la course rapide de la jeune fille jusqu'au seuil, et un soupir d'allégement monta à ses lèvres, quand la porte se fut refermée sur elle.

VI

Vielprat se voyait enfin revivre : toutes les fenêtres ouvertes ; sans cesse du monde dans le parc ; les écuries peuplées de chevaux, partout du mouvement, ce bruit qui suit les longs sommeils, et fait vibrer étrangement les vieilles demeures longtemps inhabitées.

Le plus souvent, c'étaient une jeune femme et une petite bonne à la mine sauvage, portant un bébé de deux à trois mois, qui se promenaient dans les allées les plus ombragées du parc. Autour d'elles trottinait la Princesse, toujours tentée de rejoindre Lilou et Pompon, lesquels marchaient eux-mêmes sur les talons de René, aujourd'hui un grand garçon de dix ans, épris de tout ce qu'admirait Yucca, son oracle : un futur peintre par conséquent ; déjà presque un rapin.

Parfois Hervé et son ami venaient se joindre au petit groupe. Mais, la plupart du temps, une fois rentrés de leurs excursions matinales, ils restaient au château, absorbés dans le travail qu'ils s'étaient imposé d'un commun accord.

En attendant que le baron eût fait aménager un atelier dans les combles, ils se tenaient dans la galerie largement éclairée qui occupait tout le côté nord du château : l'ancienne salle d'armes du général de Kosen. Ils y avaient apporté quelques-uns des tableaux à restaurer, leurs chevalets, tout leur attirail de peinture.

Seul, le fond de la pièce avait échappé à l'encombrement.

Un tapis limitait ce coin respecté. C'est là que s'installait Thérèse avec les enfants. Des sièges de toute taille s'offraient à chacun ; on y voyait jusqu'à un « Moïse » pour les sommeils du bébé.

Une liseuse, une table à ouvrage, un piano complétaient l'ameublement. Pas tout à fait ; Thérèse aimait toujours les fleurs, les fleurs agrestes surtout. De Kosen, qui connaissait les goûts de la jeune femme, ayant été l'hôte de ses amis dans le Jura, avait réuni autour d'elle des jardinières de toute forme : chaque angle était un bosquet. Et il n'était aucun des hôtes du château qui ne tînt à honneur de les entretenir de fleurs fraîches.

La chasse aux plantes était maintenant la principale occupation des trois garçons.

Elle était d'autant plus laborieuse que le Velay, avec son sol volcanique, a une flore assez pauvre : des genêts, des campanules, des bruyères, de petits œillets de montagne, quelques rares orchidées… ; après une matinée passée à explorer le parc et ses entours, c'est à peu près tout ce que René, chargé de transporter la récolte, avait à déposer sur les genoux de « ma sœur Thérèse ».

Ne voyant plus reparaître Lilou et Pompon, Claire s'en crut oubliée… Déjà !… Elle en ressentit un vif dépit. Pour une fois qu'elle s'était mise en frais avec des bébés, elle en était bien récompensée ! Si on l'y reprenait !…

Tout le monde avait à souffrir de sa méchante humeur. Elle écrivait à ses parents des lettres maussades, suintant l'ennui à chaque ligne. Elle leur déclarait vouloir se rendre auprès d'eux, la vie étant par trop monotone à Arlempdes, entre grand'mère et les cousines ; elle se lamentait sur tout, ressentant un infini besoin de se faire plaindre.

Àla maison, personne n'osait rien lui dire.

Grand'mère avait vu rejeter avec dédain sa proposition d'aller en excursion au camp d'Antoune, peu éloigné, mais séparé d'Arlempdes par la Loire ; ce qui nécessitait l'emploi de la barque et une amusante escalade jusqu'au plateau.

Rogatienne n'obtenait pas dix minutes d'attention de son élève, et le piano restait fermé la plupart du temps.

Pour Sidonie, elle ne proposait, n'exigeait, ni même ne demandait rien, ayant tout de suite compris d'où provenait la mauvaise humeur de la jeune fille ; si bien compris qu'elle cherchait un moyen d'intervenir.

Il ne tarda pas de lui être offert. Se trouvant au jardin, un après-midi, elle entendit, de l'autre côté, rire et babiller les enfants. Aussitôt, elle courut à l'échelle, y grimpa et appela de sa voix claironnante :

« Lilou ! Pompon ! »

Subitement les rires cessèrent et le sable cria sous les petits pieds qui accouraient de toute leur vitesse.

« On a donc oublié Claire, et la tarte de mère-vieux, et mon bon chocolat ? » s'informa-t-elle.

Ne reconnaissant pas la voix de leur amie, les bambins, avant de répondre, regardaient à qui ils avaient affaire.

René en profita pour expliquer à leur place :

« Ils parlent tous les jours de Claire et me promettent de me conduire chez elle. Mais nous avons été très occupés à visiter le parc : il est si grand ! Nous irons bientôt la voir ainsi que mère-vieux et vous, madame.

— Ne dites pas à Claire que je vous ai appelés, mes enfants. Elle sera bien plus contente, si elle croit que ses petits amis sont revenus d'eux-mêmes.

— Et elle ne croira que la vérité, madame. Tout le temps, Lilou et Pompon parlent de Claire à ma sœur Thérèse.

— Alors, à demain, mes petits. Venez par la route : c'est plus long, mais c'est plus sûr. Je trouve ce passage dangereux. »

René s'assura de la chose en escaladant lui-même le rocher.

« Oh ! pas du tout, madame, protesta-t-il, après avoir jeté un coup d'œil sur l'ingénieux système de descente imaginé par Claire. Dans le Jura, que nous habitons d'ordinaire en été, il y a des pas autrement difficiles à franchir ; cela n'arrête aucun de nous.

— Mais ces mioches ?...

— Des garçons ! ça doit apprendre à passer n'importe où. »

Pétiôto s'éloigna heureuse de la surprise qu'elle venait de ménager à Claire ; ne soupçonnant point que la jeune fille, alors dans sa chambre, n'avait pas perdu un mot de son colloque avec René.

Son amour-propre étant sauf, Clairette se sentait toute joyeuse.

« Faut-il être désœuvrée, pour attacher tant de prix à la visite de deux bambins de cinq ans ! » murmurait-elle en haussant les épaules.

N'empêche qu'elle riait...

Au château, durant le diner, Pompon rapporta ce qui s'était dit entre René et Sidonie.

Il ajouta :

« C'est demain qu'on alle voir Claire. Tu veux viendre avec nous, papa ?

— Elle veut pas être une maman z'à nous, Claire, soupira Lilou d'un ton mélancolique, en hochant la tête.

— Vous le lui avez donc demandé ! s'écria Hervé ébahi.

— Oui. Elle a dit non, parce qu'elle aime pas les enfants. »

Pompon se hâta de protester :

« Mais elle nous aime, nous, pisqu'elle nous donne qué de çoze.

— Ce n'est pas une raison pour vouloir être votre maman, petits nigauds. On ne demande pas cela à n'importe qui… Le choix d'une maman ne regarde pas les enfants.

— Qui que ça regarde ?

— Moi.

— Alors, tu lui demanderas, dis, papa, qu'elle est une maman z'à nous deux Pompon.

— Que dites-vous du français de mes fils, madame ? » fit Hervé, au lieu de répondre à Lilou.

Thérèse Murcy regarda les deux petits avec une pitié tendre.

« Ils sont surtout ingénieux dans la fabrication de leurs verbes… ingénieux… et même logiques, regardez-y de près : c'est la grammaire qui ne l'est pas. Laissez-les dire, à leur âge, c'est gentil, et cela aura vite disparu quand vous leur aurez donné ce qu'ils réclament.

— Vous aussi !… » s'exclama Hervé.

Il poursuivit, secouant la tête :

« Pas facile à rencontrer, la jeune fille assez raisonnable pour épouser un veuf ayant deux enfants ! deux enfants comme ces petits démons-là surtout !

— Pas facile… peut-être, mais non impossible, repartit Thérèse.

— Laissez-moi ajouter, observa de Kosen, une jeune fille qui me plaise assez pour emporter l'appréhension que j'ai à tenter un nouvel essai de la vie à deux. »

Son regard s'était tourné, cette fois, vers Yucca, instruit des difficultés, des déboires qui avaient marqué les courtes années de son premier mariage.

Un sourire encourageant courut sur les lèvres du peintre. Il conseilla :

« Charge Thérèse de te choisir une femme.

— Comme elle !…

— Ah ça ! je ne saurais en répondre. Demande à René s'il croit qu'il puisse exister deux éditions de « ma sœur Thérèse ».

— C'est dommage que Mad soit fiancée à Marc Romieux, remarqua le gamin naïvement, regardant sa sœur. Elle devient presque pareille à toi.

— Nous en reparlerons », fit Thérèse, rougissant de ces éloges, mais si touchée du sentiment qui les dictait !

Elle n'avait pas changé, si ce n'est pour embellir, en ses quatre années de mariage.

Quant à Yucca, stimulé par les devoirs nouveaux que lui imposait sa double paternité, il avait fait du chemin. Il était maintenant de ceux avec qui l'on compte, presque un maître, malgré sa jeunesse.

La conversation était tombée. Un silence régnait autour de la table, coupé seulement de temps à autre par quelque réflexion de l'un des enfants.

Hervé était devenu soucieux, comme cela lui arrivait souvent ces temps-ci.

« Oui, reprit-il enfin, après avoir longuement médité, nous en reparlerons, « ma sœur Thérèse » ; — de René, l'appellation était passée à la famille entière et aux amis — nous en reparlerons, de mon second mariage, le jour où votre mari et moi aurons trouvé le mot de l'énigme. Or, les dernières paroles de Gisèle me sont plus obscures que jamais.

— Dans vos papiers, rien ne fait allusion…

— Des papiers ? interrompit de Kosen, demandez à Yucca ce que nous en avons découvert ici.

— Pas un, déclara le peintre.

— Vous avez fouillé partout ?

— Partout, oui, madame.

— C'est bizarre… Je comprends votre désir de tirer ceci au clair tout d'abord. Espérons que vous y parviendrez.

— Et moi je commence à craindre le contraire », repartit Hervé.

Thérèse rentrée chez elle pour le coucher de ses enfants, Lilou et Pompon montés avec leurs bonnes, la conversation revint au même éternel sujet, entre Hervé et Yucca. Ils finissaient par en être hantés autant l'un que l'autre et s'y acharnaient, inlassables, sans aucun résultat, du reste.

Le lendemain, un peu avant neuf heures, Lilou et Pompon se dirigeaient vers la maison Andelot.

« Il est trop tôt ! protesta René ; on ne fait pas de visites le matin. »

Mais ils ne voulurent rien entendre ; si bien que, désespérant de les convaincre, René Brion prit le parti de les suivre.

Claire traversait justement le vestibule quand ils débouchèrent tous les trois de l'allée des sapins.

La gentille frimousse de René, sous son béret bien campé, qu'il s'empressa de retirer à la vue de la jeune fille, sa physionomie éveillée, souriante, ne pouvaient que plaire à celle-ci.

De fait, elle le trouva charmant et lui tendit la main avant même de connaître son nom.

Puis elle embrassa les deux petits, qui eux aussi, non pas à l'exemple de leur camarade, — ils y demeuraient indifférents — mais sur un ordre de lui, avaient mis leurs bérets à la main.

« Ah ! ah ! vous avez trouvé votre maître, à ce que je vois », dit Claire en souriant.

Et à René :

« Vous leur avez appris à saluer : c'est un succès ! Réussirez-vous également à les empêcher de se battre ?

— Je n'essaye pas, repartit le jeune frère de Thérèse ; ils s'en lasseront d'eux-mêmes, de se faire des bleus. Ce qu'il y a d'amusant, n'est-ce pas, mademoiselle, c'est qu'ils sont inséparables et s'aiment beaucoup. À peine se sont-ils battus que la paix est faite.

— C'est vrai, je l'ai déjà constaté.

— Ils ont tenu à venir ce matin. Ce n'est guère l'heure ; mais quand ils se sont mis quelque chose en tête, à moins de les attacher… »

Il riait.

« Oui, ils sont pas mal volontaires, appuya la jeune fille. Pour l'heure de nous rendre visite, c'est sans importance ; grand'mère est toujours prête à recevoir. Je lui ai amené Lilou et Pompon l'autre jour, il n'était pas huit heures. Venez, je vais vous conduire auprès d'elle. »

La vieille dame occupait sa place accoutumée, près de la fenêtre.

La lumière entrait à flots, si bien qu'elle avait essayé de reprendre son carreau à dentelle ; l'oisiveté lui pesait tant !

Bien vite elle posa son ouvrage en voyant paraître les petits. Ceux-ci furent auprès d'elle en une seconde.

« Bonjour, mère-vieux de Claire », firent-ils d'une seule voix, en la prenant d'assaut.

Elle les aida à monter sur ses genoux, et entoura de ses bras les deux corps fluets, riant à sentir des mains impatientes fourrager dans les coques de son bonnet.

« Et celui-là, demanda-t-elle, en examinant le nouveau venu, qui est-il ?

— C'est René, repartit Pompon. Il a une sœur Thérèse, et une princesse, et un plus bon hami, et un tout petit bébé qui sait pas causer. Z'en ai point, moi ; zes pas t'oncle, soupira-t-il d'un air de regret.

— Que dit-il ? » s'informa l'aïeule, peu familiarisée encore avec ce langage pittoresque.

René partit à rire.

« Il vous raconte qu'il n'est pas oncle, madame. Il m'envie beaucoup parce que je le suis. Ma sœur Thérèse a une petite fille, Fernande, que nous appelons entre nous « la Princesse », et un tout petit garçon. Si cela vous fait plaisir, je vous les amènerai. »

Grand'mère répondit affirmativement. On causa quelques minutes.

Lilou et Pompon avaient quitté ses genoux. Ils gambadaient au travers de la pièce, échangeant par-ci, par-là une gifle, au hasard des rencontres.

Leurs petits nez fureteurs interrogeaient l'atmosphère dans l'espoir d'y découvrir quelqu'affriolant parfum de gâteau.

Claire et René s'étaient assis en demi-cercle autour de la fenêtre, l'air un peu désœuvré. Pour s'occuper, René se mit à détailler du regard ce que renfermait l'immense salle. Quand il en fut aux deux portraits, il se leva et alla se planter en face, à bonne distance.

L'œil mi-fermé, les mains derrière le dos, très sérieux, il les disséquait en connaisseur.

Après un long examen, il décréta :

« Yucca trouverait que c'est de la bonne peinture, je le crois. Ils ont un relief épatant ! ça vit ! c'est modelé !... les mains... »

Soudain, il s'interrompit. Ses yeux bleus avaient rencontré les nœuds de crêpe.

Il vint se rasseoir sans achever sa phrase, ayant le sentiment d'avoir commis « une gaffe », ainsi qu'il se le disait à lui-même.

Grand'mère, qui l'avait écouté parler des portraits, paraissait en effet plus triste que tout à l'heure.

Elle répondit aux réflexions du jeune rapin par ces mots :

« Ils sont surtout ressemblants. »

Une larme perlait au bord de sa paupière. René la vit. Avec sa spontanéité coutumière, il sauta au cou de la vieille dame, et, tout

en l'embrassant, lui murmura à l'oreille :

« Je suis un étourdi ; pardon, madame.

— Un bon petit cœur, voilà ce que vous êtes », répondit-elle en lui souriant d'un air affectueux.

Puis, pour renouer plus gaiement l'entretien :

« Clairette, il doit y avoir encore de vieux jouets dans l'armoire du grenier. Si tu allais les chercher. Qu'en dis-tu, chérie ? Ces enfants me font l'effet de s'ennuyer.

— Ils me font plutôt l'effet de se battre… Mais tu as raison, tandis qu'ils achèveront de démolir nos polichinelles d'antan, ils ne songeront pas à s'administrer des taloches. »

Avisant la boite de dominos, René l'ouvrit.

Durant que Claire montait au grenier, il appela les deux petits et leur apprit à construire des bastions.

« Ils ont en vous un bon camarade, observa grand'mère. Pauvres enfants ! ils en ont bien besoin ! fit René, c'est parce qu'ils n'ont point de maman qu'ils sont si terribles ; voilà ce que je crois. Leur nourrice les a beaucoup gâtés. Je l'ai vue faire, à Paris… Moi non plus, je n'ai point de mère. Mais j'ai « ma sœur Thérèse », c'est tout pareil. »

Grand'mère était tentée de poser des questions, non sur la famille de René, mais sur celle des deux jumeaux.

Elle ne l'osa point, et garda à ce sujet toutes ses incertitudes.

Claire redescendit, les bras chargés de fusils, de polichinelles, de poupées : tout un bazar ! les jouets de deux générations.

Les dominos furent abandonnés. Les enfants passèrent en revue les trésors qu'on leur livrait ; si heureux, qu'ils ne songeaient plus à se chamailler.

Lorsque vint l'heure de regagner le château, ils refusèrent de s'en aller ; Claire dut les emmener presque de force.

Ils annoncèrent :

« Nous reviendrons demain.

— Pas demain, je ne serai pas à la maison, fit-elle.

— Vous non plus, madame ? s'informa René, se tournant vers M Andelot.

— Oh ! moi, je ne sors plus.

— Et vous voulez bien de nous ?

— Si je veux de vous ! Ah ! certes ! » s'écria grand'mère avec élan.

Dès qu'elle se retrouva seule dans la grande pièce devenue soudain silencieuse, M Andelot ferma les yeux et appuya sa tête pensive contre le dossier de son fauteuil : elle s'interrogeait…

Yavait-il de sa faute ! Avait-elle, si peu que ce fût, manqué à sa promesse ? Ses lèvres ne restaient-elles pas muettes ?…

Si pourtant la Providence intervenait ?… Si Dieu jugeait que le sacrifice avait assez duré ?… Si… si…

Elle était résignée, soumise à sa volonté… Mais repousser la part de bonheur que lui-même semblait mettre à portée de sa main ?… Qui donc eût osé lui demander cela ?

« Je n'ai qu'à laisser aller les choses, se dit-elle. Clairette ne soupçonne guère la portée de ce qu'elle fait… Je me demande si elle a parlé à son père de ses nouveaux amis ? Il jetterait feu et flamme, lui ! Bah ! sait-on… sait-on… Et moi, maintenant, je ne peux pas m'empêcher d'espérer… »

Un sourire très doux courait sur les lèvres de la vieille dame. Ses yeux s'étaient rouverts. Elle se leva, et, ressentant un besoin inaccoutumé d'activité, prit sa canne pour se rendre au jardin.

De Kosen et Murcy avaient employé toute cette matinée à continuer d'inventorier le château.

Ils avaient rapporté de leur exploration au second et dans les combles plusieurs tableaux de moindre importance que ceux de la galerie et du salon, mais parmi lesquels se rencontraient quelques bonnes toiles, entre autres un portrait d'enfant, découvert sur le haut d'une armoire.

« C'est notre meilleur butin, déclara Yucca, en l'examinant à nouveau, après l'avoir posé sur un chevalet, bien dans son jour. C'est curieux… on dirait Lilou, dans sept à huit ans d'ici. Les yeux, la coupe du front, la bouche sont frappants de ressemblance. Pour les cheveux, c'est la frisure des tiens et de ceux de Pompon, dont ce portrait a aussi les fossettes…

— C'est vrai, approuva Hervé, ayant observé le tableau à son tour. Qui est-ce ?… Je n'en sais rien. Je le vois pour la première fois. »

Ils cherchèrent ensemble, retournèrent la toile : aucun nom derrière, nulle indication.

« Ce doit-être quelque parent.

— Tu as ici le portrait de ton père ? demanda Yucca.

— Non. Il est dans mon appartement de Paris.

— C'est juste. Mais tu as bien une photographie de lui ? »

Hervé ouvrit un porte-cartes dont il ne se séparait jamais et en sortit la photographie d'un homme d'une trentaine d'années.

Yucca compara les deux physionomies :

« C'est un portrait de ton père que nous avons là », dit-il, tout à fait affirmatif. De Kosen étudia les traits de l'homme et de l'adolescent :

« Cela ne fait aucun doute, murmura-t-il. Ce que je me demande, c'est pourquoi on a relégué cette toile sur le haut d'une armoire. Je lui rendrai la place d'honneur qui lui revient. »

Il tourna le portrait face au mur, afin de le préserver de tout accident, et plaça devant, par précaution, une toile représentant la butte de Chapteuil.

« Quel pays, tout de même ! s'écria Yucca, caressant de l'œil le tableau que son ami venait de mettre en lumière. J'étais amoureux du Jura ; je le suis toujours ; mais ici le paysage fait plus que vous charmer et vous retenir, il vous dit son passé ! On écoute autant qu'on regarde. Plus on contemple de châteaux en ruines, de volcans éteints… ou endormis… de lacs, de montagnes, plus on a le désir de pénétrer leurs lointains. Dans ton Velay, chaque pierre a une histoire ; on sent flotter autour de soi l'âme des choses. Certes, les sites sont merveilleux, les sujets de tableaux abondent ; mais, je ne sais comment te rendre ça, j'ai moins envie encore de les peindre que de les interroger.

— Qu'à cela ne tienne, mon ami. Justement, hier soir, pour combattre la hantise qui m'ôte parfois le sommeil, j'avais pris un livre d'archéologie, je te le prêterai.

— Volontiers.

— Il donne sur ce pays mille détails qui vont te passionner.

— Dis donc, interrompit Yucca, à propos de cette diable d'énigme, il me vient une idée : ton notaire du Puy sait peut-être quelque chose, lui.

— Au fait, ces papiers que nous cherchons en vain ici, ce doit être lui qui les a. Comment n'avons-nous pas réfléchi à cela tout de suite ! Parbleu oui ! il en est le dépositaire indiqué !

— Les idées les plus simples sont celles qui viennent les dernières à l'esprit. Si ton notaire n'éclaircit pas la question, par exemple, ajouta Yucca, je croirai que ce mystérieux problème n'a existé que dans le cerveau troublé d'une mourante.

— Erreur… Gisèle a gardé jusqu'à la fin toute sa connaissance, insista de Kosen. Pour moi, il s'agit de quelque chose qui a été accompli, et qui ne devait pas l'être… Mais quoi ?… J'ai remonté ma vie, jour après jour, aussi loin que s'étendaient mes souvenirs, sans apercevoir autour de moi quoi que ce fût qui ressemblât à un mystère. Avons-nous fait tort à quelqu'un ? Mais qui d'entre nous ?… Pas mon père ! » affirma Hervé avec énergie.

Il s'était assis, et, les coudes sur les genoux, le front dans ses mains, scrutait, en y appliquant toute sa volonté, ce passé obstinément muet.

Il reprit après un moment de silencieux effort :

« Vois-tu, Yucca, mon père, c'est pour moi l'arche sainte. Je l'ai perdu bien jeune, je n'avais pas six ans ! mais je me rappelle jusqu'au son de sa voix. Ah ! que je l'aimais ! À l'encontre de ce qui a lieu presque toujours, je le préférais à ma mère. Nous avions plus d'affinités. Nous nous plaisions aux mêmes occupations. Tiens… voici une chose qui me revient… Nous allions, en nous cachant comme des coupables, piocher dans une ravine, où nous avions entrepris de tracer un sentier, rien que nous deux. Je retrouverais maintenant la place où nous serrions nos outils. »

Il parlait avec lenteur, la tête un peu relevée, le menton appuyé dans une de ses mains, le regard fixé à terre…

« Nous avions fait encore autre chose, mon père et moi, poursuivit-il ; c'était un escalier… un très drôle d'escalier… Que c'est vague !… Mon rôle devait consister à regarder travailler mon père : j'avais quatre ans… avais-je même quatre ans ?… Cependant je me vois recueillant de petits débris et les lançant hors de notre chantier… Il y a déjà quelques jours que j'y pense, à cet escalier. Je m'en suis souvenu tout d'un coup, sans que rien eut provoqué ce réveil de la mémoire. Je ne t'en ai pas parlé sur-le-champ parce que j'espérais toujours le découvrir. J'ai fait déjà plusieurs fois le tour du parc, le cherchant, je n'en ai retrouvé aucune trace. Je ne peux pas non plus me rappeler où il aboutissait… Il y a trop longtemps ! Vingt-deux ans sans revenir ! Pourquoi ?… Ma mère n'était pas la femme des antipathies irraisonnées. Elle devait avoir un motif, un motif impérieux d'abandonner Vielprat… de s'en défaire surtout, ce qui était outrepasser ses droits de tutrice. Ce motif est, je le sens, le nœud de la question. Mais comment le pénétrer, sans une donnée ? Mes sœurs en savent-elles plus que moi ? je ne le crois pas.

— Tu ne les as interrogées ni l'une ni l'autre à ce propos ?

— Non. J'ai d'abord voulu voir par moi-même. »

Il s'interrompit pour dire à Yucca :

« J'ai été bien contrarié que M de Ludan n'ait pu être ici pour recevoir « ma sœur Thérèse ». Mais les parents de son mari doivent rentrer chez eux, en Anjou, cette semaine. Mon beau-frère accompagne son général en inspection, rien ne retiendra plus ma sœur ; j'espère qu'elle va se mettre en route. »

Lorsqu'une conversation dévie, elle revient rarement à son point de départ. Les deux amis avaient subitement perdu de vue les vieux souvenirs et les recherches imposées.

Au reste, la cloche du déjeuner les y eût arrachés quoi qu'ils en eussent ; elle sonnait à grande volée, ayant à se faire entendre à tous les points de l'horizon, avec l'habituel éparpillement des convives.

VII

Quand deux personnes placées à l'opposé poursuivent un même but, il survient qu'à un moment donné, ayant fait chacune la moitié du chemin, elles se rejoignent.

Claire continuait, avec son habituelle ténacité, ses observations et ses recherches. Hervé n'était pas moins ardent à découvrir ce qui avait été pour lui le principal motif de son retour à Arlempdes…

Et, cependant, ils ne s'étaient point rencontrés encore dans cette campagne d'investigations.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée de M. et M Murcy.

Pas un meuble, pas un tiroir secret qui n'eussent été inspectés à fond par Hervé et son ami.

Cette fois, il fallait y renoncer : on n'apprendrait rien sur place.

De Kosen se rendit au Puy.

Son notaire lui confirma que sa vieille voisine était bien M Andelot, la veuve de l'ancien régisseur. Il lui mit sous les yeux l'article du testament de son grand-père, assurant à M. et M Andelot une rente viagère de quatre mille francs, et leur léguant en toute propriété la maison qu'ils occupaient à la lisière du parc.

Mais là se bornèrent les informations que recueillit Hervé.

Rien, dans les minutes des actes déposés à l'étude, qui jetât la moindre lueur sur les ténèbres dont s'enveloppait le secret de famille.

La baronne douairière de Kosen avait pris ses précautions pour cela, il est vrai.

Durant son dernier séjour à son château de Vielprat, elle était venue en personne retirer de chez son notaire certains documents à lui confiés.

« Lesquels ? s'informa Hervé en recevant cette communication.

— Je l'ignore, repartit son interlocuteur. C'est mon père qui était alors titulaire de l'étude ; il est mort depuis quelques années, et lui seul eût été à même de vous renseigner.

— Vous n'avez pas la liste des minutes qui constituaient jadis notre dossier ? insista de Kosen.

— Cette liste a dû être modifiée à l'époque où madame votre mère retira quelques pièces, car, vous pouvez vous en assurer par vous-même, celle qui existe correspond exactement aux minutes que nous venons de parcourir ensemble.

« Les instructions laissées par M la baronne de Kosen se résumaient à ceci :

— Vendre la propriété de Vielprat, à n'importe quel prix. « Elle déclarait se porter fort vis-à-vis de ses enfants mineurs et s'engageait à rembourser ce qu'ils jugeraient avoir perdu du fait de cette vente… Se débarrasser de Vielprat était son idée fixe. J'ai là des monceaux de lettres où elle insiste, commande de faire de nouvelles affiches, exige une mise en adjudication… J'ai essayé à plusieurs reprises, mais en vain… C'est loin, à l'écart, et puis, il y avait cette question de mineurs, qui, plus tard, pouvaient se refuser à ratifier la vente… Bref, je n'ai pas réussi à cette époque, ni depuis : encore que la question de minorité ait cessé d'être un obstacle à la réalisation de cette affaire.

— Je m'en applaudis, déclara Hervé. J'adore ce pays : je compte y passer la moitié de l'année. »

Le lendemain, il regagnait Arlempdes.

Il était aussi peu avancé qu'en partant, et cela l'attristait. De quel côté se tourner ? À qui demander ?… et demander quoi ?…

La situation était vraiment bizarre.

Mais une bonne nouvelle l'attendait à Vielprat : René avait découvert le fameux escalier. Seulement, cet escalier montait vers la maison Andelot et y aboutissait par une ouverture prise dans le toit.

« Ceci ne me rappelle rien, murmura Hervé, lorsqu'à sa descente de voiture Yucca lui donna ce détail. Peut-être n'est-ce pas celui dont j'ai une vague souvenance ; enfin, je verrai bien. »

Dès après le déjeuner, tout le monde se rendit dans le parc.

Parvenu auprès de la roche où Claire avait rencontré pour la première fois Lilou et Pompon, de Kosen s'arrêta, essayant de s'orienter :

« Pas un mot, René, je t'en prie. »

Et à Yucca :

« Je veux voir si cette mémoire latente, qui a de si subits et si étranges réveils, me viendra encore en aide.

— Les souvenirs de la toute petite enfance, n'est-ce pas ? dit Thérèse. J'ai constaté chez René, venu très jeune dans le Jura — il avait tout au plus cinq ans — une fidélité de mémoire remarquable, mais à la condition qu'une impression extérieure provoquât ce réveil… Ainsi, lorsque mon jeune frère est retourné, après quatre ou cinq ans, chez la sœur de mon père, qui nous a élevés, en entrant dans la chambre qui avait été la sienne autrefois, il est allé droit à une porte dissimulée dans la tapisserie. Cette porte était celle d'un cabinet noir où ma tante le mettait en pénitence, il est vrai, et il avait fait dans ledit cabinet d'assez fréquents séjours

pour que le souvenir lui en fût resté… Cependant, pas une seule fois, en ces cinq années, il n'en avait parlé, et, en allant à Lyon, il me disait ne se rien rappeler de tante Fernande, ni de sa maison, si ce n'est son perroquet.

— Mais moi, songez donc ! ma sœur Thérèse, il y avait vingt-deux ans que je n'avais mis les pieds ici. J'avais désappris les noms d'Arlempdes et de Vielprat !… Et mes souvenirs tiennent en un espace d'au plus deux années ! Car, avant l'âge de trois ans, les faits s'impriment-ils dans le cerveau ? Or, mes parents ont quitté Arlempdes à l'automne de 1874. Nous sommes en 1896, et j'ai vingt-sept ans… J'en avais donc cinq… »

On continuait d'avancer ; les sapins, plantés en ligne contre la masse rocheuse, dressaient devant les promeneurs leurs hautes silhouettes.

« Ces arbres étaient alors tout petits, reprit de Kosen. Je me souviens d'avoir vu planter les arbustes qui forment ce triangle. Mon père surveillait les travaux, et je l'accompagnais sans cesse. Nous nous asseyions là, sous ce châtaignier : il y avait des sièges ; le mien, c'était un petit banc portatif, une sorte de tabouret ; je le vois encore… Il doit être creux, le châtaignier. Nous avions coutume d'y déposer des outils… Quels outils ?… je ne sais plus. »

Il fit le tour de l'arbre et reparut tenant une petite massue à casser la pierre.

« En voici un ! Mon père devait s'en servir pour tailler notre escalier… Mais, où est-il, cet escalier ? Ne me dis rien ! René ; il faut que je le trouve. »

Lilou et Pompon observaient leur père avec une extraordinaire attention, si absorbés qu'ils en oubliaient de causer et même de se battre.

René souriait, silencieux ; mais, si ses lèvres demeuraient muettes, ses yeux parlaient.

Hervé, qui s'en rendait compte, évitait son regard, voulant forcer sa mémoire à cet effort décisif.

Un peu avant que les promeneurs ne se dirigeassent de ce côté, Claire, qui n'avait pas vu les enfants la veille — on leur avait fait faire une longue promenade au dehors, mais elle n'en savait rien — et qui ne les avait point entendus encore ce jour-là, était venue jusqu'au premier degré de l'escalier, afin de s'assurer s'ils jouaient dans le parc.

La voix d'Hervé, ce qu'il disait surtout, la retint à son observatoire ; elle suivait, passionnément attentive, ses hésitations ; chaque pas fait en avant lui arrachait une sourde exclamation de joie : il travaillait pour elle, aussi bien que pour lui… elle en avait le sentiment.

Parviendrait-il, sans qu'on le guidât, à remettre le pied sur le mystérieux escalier ? Soudain, une idée folle lui traversa l'esprit. Courant à sa chambre, elle prit le petit soulier, descendit le poser sur la marche où elle l'avait trouvé, et remonta s'abriter derrière le volet, un œil à la fente.

Hervé cherchait toujours en vain. Thérèse retenait les enfants auprès d'elle, et, bien qu'un peu en avant du groupe, Yucca évitait de se placer sur la même ligne que son ami, afin que rien ne pût le distraire.

Tout à coup, d'un pas vif, de Kosen contourna le massif et se glissa derrière les sapins.

René applaudit.

« J'y suis ! cria Hervé. J'ai le pied sur la première marche : c'est bien cela ! »

Tout le monde se porta sur les lieux d'où partait l'appel.

« Laissez-moi monter seul, d'abord, supplia le baron ; voulez-vous ? Il me semble que j'entrevois un petit coin de la vérité.

— Je veux aller avec toi, papa, cria Lilou.

— Moi aussi », hurla immédiatement Pompon, une larme toute prête au coin de l'œil, en cas de refus.

Mais Yucca les enleva tous les deux, et, sans prendre garde à leurs protestations, les déposa près de Thérèse, au bas des degrés, où il se tint lui-même.

« Ze veux aller là-haut. C'est là que Claire s'a envolée l'aut' jour. »

Hervé s'arrêta et, détourné à demi :

« Tu es sur de ce que tu dis, Pompon ?

— Oui, oui, oui. Z'ai vu sa robe entre les arbres, et pis ze l'ai plus vue.

— Soyez gentils, supplia le jeune papa. Je vous ferai monter bientôt. »

Il gravit encore quelques marches, puis s'arrêta soudain, les yeux agrandis de surprise : il venait d'apercevoir le petit soulier…

Se baissant, il prit la fine chaussure et la considéra longuement. Une émotion violente le secouait. Les fibres de son cerveau tendues sous l'effort d'un vouloir décidé à remporter, il livrait un assaut furieux à l'infranchissable barrière fermée sur les années lointaines.

Tout à coup, il prononça d'une voix rauque, haletante, les yeux sur le petit soulier rouge qu'il était redescendu montrer à ses amis :

« Je me souviens !... voilà que les faits se précisent... Oui... oui... J'en suis à présent certain... Ce petit soulier, c'est moi qui l'ai perdu ici même, la dernière fois que nous y sommes venus, mon père et moi. Mon père me portait. Brigitte ni Tiphaine n'étaient avec nous... Non, je ne les vois pas...

— Cet escalier a été mis à jour récemment, observa Yucca ; il est aisé de s'en convaincre : la pierre garde encore un aspect humide jusqu'à la hauteur où il était comblé.

— N'empêche que c'est bien le nôtre...

— Et, observa Thérèse en riant, voici un petit soulier qui a dû gîter sous l'humus amassé sur les degrés peu à peu, qui a dû, s'il a été laissé sur place une fois dégagé, recevoir l'averse de cette nuit, et qui est sec comme si on le sortait du placard... Si vous pouvez m'expliquer cela... »

Là-haut, derrière son volet, Clairette riait de tout son cœur. Était-ce amusant ! Qu'allait-il sortir de cette étonnante aventure ?

Bon ! voilà Pétiôto qui l'appelait ! Quel ennui ! Friquet était attelé ! Eh bien, Friquet attendrait.

La curieuse ne se sentait plus la moindre envie d'aller à Costaros chercher les cartons qu'avait dû y déposer la diligence du Puy.

C'étaient pourtant un chapeau et une toilette d'été que contenaient lesdites caisses. Et, tout à l'heure, Claire était follement impatiente de les voir. Mais l'intérêt de la scène qui se passait au bas de l'escalier primait tout, en ce moment.

Cependant, Pétiôto se rapprochait… Elle allait apparaître, si on ne lui répondait pas. Il fallait prévenir l'invasion du bon grand dragon, sous peine de s'exposer à être surprise écoutant ce qui se disait chez leur voisin.

« Je vais lui déclarer que je ne sortirai pas », songea Claire.

Quittant son observatoire, elle se faufila dans le placard.

« Et si le baron de Kosen montait ! se dit-elle… La question du petit soulier élucidée, il va reprendre son ascension, sûrement… Qui sait jusqu'où les souvenirs qui semblent se réveiller chez lui vont lui souffler de poursuivre ? Le volet entr'ouvert, c'est bien… Mais cet entassement de robes le fera reculer ; c'est du nouveau… de l'inconnu… »

Prestement, elle repoussa l'un contre l'autre les portemanteaux espacés sur la tringle de fer, ouvrit toute grande la porte secrète, maintenant dégagée, laissa entrebâillée celle qui donnait sur le couloir intérieur, et, à pas de velours, gagna le vestibule. Malgré son inépuisable patience, Sidonie commençait à trouver le temps long.

« Enfin te voici, Clairette ! Que faisais-tu donc ?

— Une chose qui pressait. Décidément, je ne vais pas à Costaros, ma cousine.

— Allons, bien ! Moi qui m'étais promis de te montrer au retour les restes de l'ancien canal qui amenait l'eau de Montcoudiol au château d'Arlempdes.

— Que voit-on ?

— Des pierres alignées à la file, à fleur de terre. Il y a des gens qui se dérangent pour aller regarder ça.

— Ce ne doit pas être bien curieux.

— Ça dépend des goûts. Je croyais que tu t'intéressais à ces choses du vieux temps. Tu t'extasias si fort sur les ruines du château !

— Nous verrons votre canal un autre jour ; partez sans moi.

— Mais je n'allais à Costaros que pour t'accompagner.

— Eh bien, faites mettre Friquet à la charrette et envoyez-y Théofrède tout seul.

— À présent qu'on lui a fait atteler le cheval à la jardinière ! Tu ne connais pas Théofrède. Nous en aurions pour une semaine à l'entendre geindre. Tu aurais pris ton bloc et tu aurais dessiné, tiens ! Cette vieille pile de l'ancien pont, au milieu de la Loire, ce n'est pas vilain.

— Et grand'mère ? » objecta Clairette à bout d'arguments.

Pour le coup Pétiôto demeura bouche bée… Mettre grand'mère en avant, elle qui, d'ordinaire, ne s'en inquiétait pas plus

que si MM Andelot n'eût pas habité la maison !... Qu'avait cette petite dans l'esprit ? Elle répondit :

« Sophie fera comme chaque fois que nous sortons et que Rogatienne est malade, la pauvre ! Elle appellera Modeste, si elle s'ennuie trop. Peut-être aussi les bambins viendront-ils ; on ne les pas vus hier : elle fera la partie de dominos avec René. Un amour ! cet enfant-là.

— Quoi qu'il en soit, ma cousine, je ne sortirai... »

Claire n'acheva point : on marchait là-haut... M. de Kosen aurait-il si vite reconnu le chemin d'autrefois ?...

Elle se sentit interloquée à la pensée de se rencontrer avec lui : c'était trop soudain.

Que répondre, s'il demandait qui avait rétabli les choses en l'état où il les avait laissées jadis ?... Qui avait porté le petit soulier là où il l'avait perdu ?...

Et s'il s'informait, pourquoi tout cela ?... Curieuse jusqu'à l'indiscrétion, jusqu'à s'introduire dans la propriété du voisin : elle n'avait pas été moins coupable... Voilà ce qu'il faudrait qu'elle avouât !... C'était par trop gênant.

Se décidant brusquement :

« Au fait, j'y vais, tenez, à Costaros. Vous diriez encore que je ne sais pas ce que je veux. »

Et, entraînant Sidonie que ce revirement subit ahurissait, elle décrocha son chapeau de jardin, poussa la vieille fille dans la cour, l'aida à se hisser en voiture comme s'il se fût agi d'une fuite.

« Et ton bloc ? tu ne l'emportes pas ?

— Non ; je n'aurais pas le temps de dessiner.

— Va tout au moins embrasser ta grand'mère.

— Je lui dirai au revoir en passant sous sa fenêtre ; je la quitte il y a un quart d'heure. »

Prenant Friquet par la bride, Théofrède fit sortir l'équipage de la cour.

« Au revoir, grand'mère, nous partons, » cria Claire, se dressant dans la voiture pour envoyer un baiser.

Mais la jeune fille resta pétrifiée, les doigts à la hauteur des lèvres…

Debout, à deux pas de la vieille dame, se tenait Hervé de Kosen, le petit soulier à la main.

« Tu vas tomber ! » s'écria Sidonie, qui n'avait rien vu du tout, et ne s'expliquait pas l'attitude de la jeune fille, encore debout, malgré que Friquet se fût mis à trotter.

Claire s'assit.

Elle riait, contente d'avoir échappé à l'embarras de la rencontre.

« Ah ! ah ! pensait-elle, il l'a retrouvé, son chemin de jadis… Ce qu'il a dû être « épaté », comme dit René Brion. Si j'étais donc l'araignée que cette étourdie de Modeste a laissée au coin du portrait de l'oncle Philippe ! Je saurais ce qu'ils vont se dire… Bah ! grand'mère me le racontera. »

VIII

« Madame, prononçait Hervé, incliné devant Sophie Andelot, je me suis permis de reprendre une vieille habitude, celle de venir voisiner par un très étrange chemin. C'est bien par là que nous passions, mon père et moi, quand nous venions vous voir, souvent seuls tous les deux, parfois avec mes sœurs ?… J'ai trouvé l'escalier déblayé ; sur l'une des marches, j'ai recueilli le petit soulier que j'y avais semé, il y a vingt-deux ans ; le volet était ouvert, et aussi le placard… Alors… comment vous dire ?… J'ai obéi à ce qui me paraissait une invitation de suivre la route si longtemps abandonnée. Hélas ! je reviens seul… »

Il parlait lentement, de plus en plus troublé, sentant se soulever le voile qui couvrait le passé, incapable encore, cependant, de l'écarter tout à fait.

Dès le vestibule, les choses avaient repris leur place en son esprit. Il était venu droit à la salle à manger, et son regard n'avait éprouvé aucun étonnement à ce qu'il rencontrait : il connaissait tout cela.

Mais avant que ses yeux bruns eussent eu le temps d'inventorier les choses, la vieille dame assise là-bas, tout au fond, dans cette vaste bergère, — une ancienne connaissance, lui aussi, ce siège antique — la vieille dame les avait attirés, retenus, ces yeux chercheurs…

Il avait marché droit à elle, et, de son mieux, il avait expliqué sa présence.

Elle avait écouté sans un mouvement, clouée, eût-on dit, à son fauteuil, et rendue muette par l'intensité d'une insurmontable

émotion.

Maintenant qu'il ne parlait plus, elle le regardait avec une sorte de détresse ; sur son visage pâle, les larmes coulaient… coulaient…

Et c'était le seul signe de vie que donnât cette créature affaissée : des larmes.

« Qu'a-t-elle ? Qu'est-ce que ma présence lui rappelle donc pour qu'elle pleure ainsi ? » se demandait Hervé.

Il n'osait ni s'asseoir, ni parler davantage, ni s'en aller…

Et son cœur à lui aussi se serrait sans qu'il comprit pourquoi.

Ne trouvant pas en lui-même la raison de cette douleur, dont il ne pouvait douter qu'il ne fût la cause, il la chercha autour de lui, dans les objets témoins de cette scène ; les mêmes qui l'avaient vu tout petit enfant en présence de cette vieille femme.

Son regard rencontra le portrait d'adolescent à l'angle duquel pendait un nœud de crêpe.

Ah ! si Clairette eût été l'araignée !…

Un cri de surprise monta aux lèvres d'Hervé, en apercevant la copie exacte du portrait découvert chez lui sur le haut d'une armoire.

« Mon père !… c'est bien mon père dont vous avez le portrait ? » murmura-t-il, ramenant ses yeux interrogateurs vers M Andelot.

Elle inclina la tête.

« Oui, monsieur le baron », prononça-t-elle d'une voix défaillante.

Ne l'avait-il pas appelée madame ? N'était-ce point en étranger qu'il se présentait ? Et, dès lors, était-elle relevée de sa promesse ?... Mais, cette fois, le voile s'était déchiré, et un nom montait du cœur même du jeune homme :

« Grand'mère !... Je vous appelais grand mère, j'en suis sûr ! quand j'étais le petit enfant qui chaussait ce soulier. »

Il avait jeté sur la table son chapeau et le mignon soulier rouge.

Les mains tendues, presque jointes, il suppliait : « Dites-moi la vérité ! Et d'abord ce portrait...

— Est celui de Philippe Andelot, le fils que j'ai perdu... perdu deux fois... puisque, vivant... je l'avais donné !...

— Vous êtes mon aïeule, n'est-ce pas ! Je ne m'explique point comment ; mais je le sais... Je vous reconnais ! Tenez, je pourrais vous répéter des choses que vous me disiez autrefois. La lumière se fait... Ma pauvre vieille grand'mère, pourquoi donc pleurez-vous ainsi ? »

Il se mit à genoux devant elle, enveloppa ses épaules de ses bras, l'étreignit, et, baisant ses joues ridées :

« Parle, dis-moi tout.

— Oui, mon enfant chéri, je te dirai tout. C'est le bon Dieu lui-même qui t'a ramené vers moi. Comment pourrais-je me taire. Assieds-toi, mon petit, voici ta chaise ; la reconnais-tu ? C'est toujours celle-là que tu prenais. Tu l'apportais tout contre ma

bergère, si bien que l'angle du bois a fait un trou dans l'étoffe. Il y est encore… Oh ! je n'ai pas voulu qu'on le raccommodât ! C'est comme le carreau où tu cassais tes noisettes, parce qu'il était un peu creux ; le marteau qu'on te donnait pour cela l'a ébréché, fendillé de partout ; mais il est là ! On ne l'a pas changé, va ! Je ne l'aurais pas permis. »

Maintenant que ce silence de vingt-deux années était levé, il ne pouvait parler assez, il eût voulu tout dire à la fois, le pauvre vieux cœur où s'étaient accumulés tant de souvenirs, où les peines étaient tombées en monceau ; ce cœur, qui ayant pourtant d'autres joies, puisqu'il avait d'autres enfants à aimer, pas plus que les portraits du fils et du mari, n'avait quitté son nœud de crêpe !

Hervé s'était assis, mais non comme autrefois, plus en face, afin de mieux voir le cher vieux visage.

Les mains de la grand'mère fourrageaient dans la chevelure blonde du petit-fils.

« Tu n'as pas pris nos traits, mais tu as notre âme et notre cœur, si tu n'as pas changé ! »

Ils s'étaient remis à se tutoyer tous les deux sans même s'en apercevoir.

« Grand'mère, dis-moi d'abord notre histoire à tous. Il y a quelque chose qui m'échappe… que je n'ai jamais su.

— Ta mère ne t'a pas confié…

— Rien.

— Mais comment donc t'a-t-elle fait accepter cette absence d'Arlempdes, ton pays natal ?

— Ma mère n'expliquait jamais à ses enfants le pourquoi de ses résolutions. Elle commandait… Nous étions dressés à obéir aveuglément… Peut-être ai-je demandé un an, deux ans à revenir ici, après la mort de mon père ; puis, comme jamais je n'entendais parler d'Arlempdes, de Vielprat, ni de ceux que j'y avais connus, l'oubli est venu peu à peu.

— Mais dans vos papiers de famille ?…

— Ils ont été triés et expurgés de tout ce qu'on jugeait devoir nous laisser ignorer, nos papiers de famille, j'en ai acquis la preuve il y a peu de jours. Dans aucun, il n'est question de notre parenté avec les Andelot. Je n'en soupçonnais rien tout à l'heure encore. Je suis revenu l'année dernière sous l'impression des paroles de ma femme à son lit de mort…

— C'est vrai, interrompit grand'mère, tu l'as perdue. Une de mes filles que je ne connaîtrai point en ce monde. Pauvre enfant ! Rester seul avec tes deux petits ! Ah ! les chéris ! Quand je les ai vus !… »

Ils se perdaient maintenant dans la multitude des choses qui se pressaient en leur esprit, toutes très douces, toutes importantes, et qu'ils eussent voulu dire toutes à la fois.

Grand'mère conta par le menu sa première entrevue avec Lilou et Pompon.

« Comment se nomment-ils, au vrai ? Quand je le leur ai demandé, ils m'ont répondu que Claire leur avait défendu de me le

dire. C'est même bizarre… Ce doit-être elle qui a découvert et nettoyé l'escalier.

— Elle est venue dans le parc, au moins une fois, les petits me l'ont écrit.

— Ils savent déjà écrire une lettre ?

— Oh non ! Ils dictent à une de leurs bonnes ce qu'ils veulent me dire, elle l'écrit en demi-gros et ils le recopient. Voilà tout ce dont ils sont capables, et… c'est assez.

— Claire aura aperçu la porte secrète et aura voulu voir où elle conduisait. De là au volet, pas d'obstacle… Elle est joliment intriguée ! Je m'explique à présent ses questions. À quelle pensée elle a obéi en reportant ce petit soulier sur l'escalier, je me le demande, par exemple.

— L'intention importe peu. Sans s'en douter elle a singulièrement facilité ma tâche, la petite cousine. Mais nous nous égarons, grand'mère… Tu veux connaître le nom de mes fils : Lilou, c'est Louis ; Pompon, c'est Paul. Ils doivent ces appellations fantaisistes à leur bonne nounou. Maintenant, je t'en prie, raconte.

— Eh bien, voici, d'un bout à l'autre, comment tout s'est passé ! De son nom, le baron de Kosen, le vieux, celui qui a été général sous le premier Empire, s'appelait de Brheul. Il était de petite noblesse. Par sa mère, il avait même une origine tout à fait plébéienne. Toutefois, son père avait de belles alliances en Bretagne. Justin Andelot, qui devait être plus tard mon mari, et M. de Brheul se trouvèrent servir dans le même régiment. Velaysiens tous les deux, natifs du même village, — Saint-Pierre-du-Champ, — ils finirent, malgré la différence de grade et de posi-

tion sociale, — les Andelot sont des paysans, — par s'aimer comme deux frères. Ils firent toutes leurs campagnes ensemble. Au retour de cette malheureuse expédition de Russie, M. de Brheul était général et Justin Andelot capitaine. Ils avaient moins souffert de la retraite que l'arrière-garde, en sorte qu'ils étaient encore en état de se battre. À Kosen, la brigade du général de Brheul fit des prodiges. C'est elle qui s'empara de Giulay, le général en chef de l'armée autrichienne qui fut battue par une seule division française.

— Je connais cet épisode.

— Tu sais alors que Napoléon fit M. de Brheul général de division et baron de Kosen.

— Oui. Oh ! cela, ma mère nous en a parlé.

— Justin Andelot et lui aimaient tant leur empereur, qu'après Waterloo, tous les deux donnèrent leur démission. Ils revinrent ensemble vivre dans leur cher Velay. Seulement, le baron était riche et Andelot ne possédait pas un lopin de terre. En sorte que le baron de Kosen lui proposa d'être son régisseur. Il avait hérité d'un oncle des bois et des terres considérables autour d'Arlempdes, sans compter l'argent ! En tout, une grosse fortune. Il fit construire le château de Vielprat pour lui, et la maison où nous sommes pour son ami. Ils vivaient presque sur le pied d'égalité, chassaient ensemble, faisaient des armes tous les matins, et n'avaient la plupart du temps qu'une table. Cela dura jusqu'au mariage du baron de Kosen. En 1820, — il avait à cette date trente-huit ans et Andelot vingt-huit, tu vois, mon enfant, qu'ils s'étaient retirés jeunes de l'armée, — en 1820, il épousa une de ses parentes de Bretagne ; une personne très hautaine. En 1826

ils eurent un fils. Sitôt le général marié, la situation d'Andelot avait changé du tout au tout. Il était le régisseur, et rien autre, pour la baronne. Elle ne l'admettait à sa table qu'à contre-cœur, et les relations d'amitié entre le général et le capitaine se bornaient à chasser de compagnie et à faire des armes le matin. Andelot commençait à trouver sa maison triste. Quelquefois, quand il y avait du monde au château, — ils recevaient beaucoup du temps de la baronne, — le général s'échappait un moment le soir. Mais, à cette époque, les de Kosen partageaient leur temps entre Paris, la Bretagne, quelques voyages. Si bien qu'il n'en restait guère pour Arlempdes. À la longue, Justin Andelot, pris d'ennui, songea au mariage. Et c'est moi qu'il choisit. C'était en 1835 : il avait quarante-deux ans. Ce n'était plus guère l'âge d'entrer en ménage, mais il avait pensé rester garçon toute sa vie. Le baron et son fils à aimer, leur fortune à accroître avaient contenté jusque-là son cœur et son activité. Je crois que, si M la baronne avait été une femme simple, pas fière, qu'elle eût traité Justin en ami, jamais je n'aurais été sa femme. Enfin, Dieu voulut que la tristesse gagnât son cœur et l'amenât vers moi. J'étais orpheline et je n'avais que dix-neuf ans quand je l'épousai. Beaucoup me blâmèrent. Mais moi je l'aimais. Je le trouvais beau malgré que ses cheveux commençassent de grisonner. Il avait un visage si souriant, un regard si clair, et je le savais si bon ! »

Les yeux de Sophie Andelot se tournèrent vers le portrait du vieillard, et elle lui sourit avec une grande expression de tendresse.

« Je l'ai aimé jusqu'à sa mort, et maintenant, mon espérance, c'est que Dieu nous réunira vers lui un jour ou l'autre. Nous eûmes d'abord deux filles : elles sont mortes jeunes toutes les

deux ; puis, en 1860, un garçon, dont le baron de Kosen fut le parrain et qu'il nomma comme lui et comme son fils : Philippe. Sa femme était morte alors, et les bonnes relations d'autrefois avaient repris. Il venait souvent s'asseoir à notre table, et, tout aussi souvent, emmenait Justin déjeuner ou dîner avec lui. Nos enfants et le sien s'élevaient presque ensemble. Tout le temps de son deuil, le baron le passa à Vielprat. Et, plus tard, l'habitude étant prise, il n'en sortit guère davantage. Au printemps, seulement, il conduisait son fils faire une visite dans la famille de sa mère. Mais voilà que, à dix-huit ans, ce jeune homme mourut. Quel deuil ! Nous-mêmes étions dans tout le chagrin de la mort des deux petites, par conséquent peu capables de consoler notre ami. Il n'y avait pour nous sortir de nos larmes tous les trois que Philippe, le cher petit. À deux ans qu'il avait à cette époque, il était beau comme tu ne peux te le figurer. C'étaient tes cheveux frisés, les jolis traits de ton Lilou, avec toutes les fossettes de Pompon. Et si gai ! si câlin ! Toujours à gazouiller ! On aurait dit qu'il comprenait que le plus malheureux d'entre nous, c'était encore son parrain, lui qui n'avait plus personne. C'est à lui qu'il allait toujours. Et c'étaient des caresses, des baisers, des histoires ! … Il lui grimpait sur les genoux, se tenait blotti là tout le temps ; et, lorsque le baron se levait pour partir, c'étaient des pleurs qu'on ne pouvait pas apaiser. Et, avec les années, sans rien ôter de son cœur à son père ni à moi, le pauvre petit, il semblait que, de plus en plus, il aimât ce parrain. Si bien que M. de Kosen finit par s'y attacher à ne plus pouvoir passer un jour sans lui. En 1842, mon fils Eusèbe naquit ; puis, en 1846, Augustin. Le père de Claire, Victor, ne vint au monde que vers la fin de 1849. Le baron de Kosen avait alors soixante-sept ans. Pourquoi il ne s'était pas remarié à l'âge où il pouvait espérer avoir d'autres enfants ?…

Ah ! voilà… Il jugeait qu'un fils, c'était assez. Il le voyait si robuste ! N'empêche qu'un mois suffit à en faire un cadavre !… À côté du chagrin d'avoir perdu son unique enfant, M. de Kosen en portait un autre presqu'aussi lourd. Pour le bien comprendre, celui-là, mon petit, il aurait fallu que tu entendisses les deux vieux soldats parler de leur Napoléon, — un demi-dieu pour eux, — de ses victoires, de sa gloire, qu'à leurs yeux Waterloo n'avait point ternie. Cette baronnie de Kosen, c'était comme un second enfant qui allait mourir. À la pensée qu'elle s'éteindrait avec lui, et que, dans la suite des temps, rien ne perpétuerait le souvenir de son plus beau fait d'armes, le général se sentait agoniser. Oui, son nom tombant dans l'oubli lui était une mort journalière, à ce pauvre homme ! Que de fois je l'ai vu les larmes aux yeux, en parlant de cela avec Justin, tout aussi navré que son ancien chef ! Si bien qu'un jour, Philippe avait alors douze ans, il vint nous demander de le lui donner, de le lui donner tout à fait. Il l'adopterait, lui assurerait par là-même sa fortune, enfin le traiterait en tout comme s'il eût été son vrai fils, et la baronnie passerait sur sa tête ; il se faisait fort de l'obtenir. Il trouva des raisons pour nous décider… Cette gloire appartenait à mon mari autant qu'à lui. Si Andelot avait eu de l'instruction, il serait parvenu, lui aussi, aux grades élevés ; c'eût été peut-être lui que l'empereur eût fait baron de Kosen. Et puis nous avions d'autres enfants, nous. Enfin, il s'engageait à ne point séparer Philippe de ses frères et de nous. Ils s'élèveraient tous sous la direction du même professeur ; vers la fin de leurs études, ils seraient mis par ses soins au même lycée à Paris ; notre fils, bien que baron de Kosen, ne nous renierait point, en un mot. Philippe avait déjà assez de raison pour comprendre le sentiment de fierté qui poussait deux soldats à vouloir qu'un nom illustre survécût… Ça ne fait rien,

vois-tu, Hervé, on ne doit pas donner son enfant. Il m'est venu à cette époque des pensées de mauvais orgueil. Je me jugeais grandie, d'avoir un de mes fils baron de Kosen… Je devais bien l'expier… Et… nous n'avons peut-être pas fait son bonheur, » ajouta Sophie Andelot, après une courte hésitation ; car, avancer ceci, n'était-ce point accuser la mère d'Hervé ?

Celui-ci comprit le sentiment de délicatesse qui retenait son aïeule de poursuivre.

Et, mettant un baiser sur sa main qu'il avait prise et gardée dans les siennes :

« Non, il n'a pas dû être heureux. Malgré cela, grand'mère, nous n'avons le droit ni d'accuser, ni même de juger ma mère. Son éducation lui faisait envisager les gens et les choses sous un jour particulier. Ce que je me demande, c'est comment elle a pu se décider à épouser mon père, connaissant son origine.

— Voilà… C'est qu'elle l'a connue trop tard. Le tort a été de ne lui point dire la vérité en lui présentant Philippe. Mais ce tort-là, celle qui a fait le mariage en a seule la responsabilité.

— Qui est-ce ?

— M de Hautelec, la belle-sœur du baron de Kosen. Veuve et pauvre, elle tenait du mari de sa sœur la pension qui la faisait vivre. Elle donna pour femme à mon fils une nièce de son mari, orpheline et sans fortune, assurée ainsi que le secours bien nécessaire qui lui venait des de Kosen ne lui serait pas ôté. Du moins, l'ai-je accusée de ce calcul intéressé, faute de découvrir un autre mobile à sa conduite. La jeune fille qu'on destinait à Philippe, une Bretonne, aussi, ne connaissait pas du tout les de Ko-

sen. M de Hautelec s'arrangea pour que le mariage se fit dans un très court délai. Les jeunes gens furent mis en présence quatre ou cinq fois : c'est tout ! singulières fiançailles ! Celle qui menait ça nous écrivit pour nous prier de demeurer à l'écart en cette circonstance. Le motif ?… c'est que notre fils allait se trouver dans le milieu qui devenait le sien par son mariage, sa femme étant alliée aux plus grandes familles, et que, dans l'intérêt même de Philippe, il était indispensable que cette vieille noblesse bretonne le prit pour ce qu'on le donnait. Le jeune ménage viendrait nous rendre visite en terminant son voyage de noce, promettait-elle. Mais l'orage éclata bien avant. Le jour des épousailles, très triste de ne pas nous avoir auprès de lui, Philippe, qui ne soupçonnait rien des manigances de M de Hautelec, laissa éclater son chagrin devant sa femme. Songe qu'il n'avait que dix-neuf ans !…

— Et le vieux baron ?

— Lui… il était bien bas… non pas en enfance, mais éteint. Et c'est justement ce qui avait décidé M de Hautelec à mener si rapidement les choses, et à tout prendre en main. Qu'il disparût !… Elle devenait une étrangère pour Philippe. Et s'il cessait de lui servir sa pension, de quoi vivrait-elle ?

— Qu'a dit ma mère ? demanda Hervé, une anxiété dans les yeux.

— Ta mère avait autant de loyauté que d'orgueil, mon petit, prononça Sophie Andelot ; je dois lui rendre cette justice. Lorsque Philippe apprit d'elle qu'on lui avait tu sa situation de fils adoptif, il lui proposa tout net de demander en cour de Rome la nullité de leur mariage. Elle refusa, disant : « J'ai promis devant Dieu, il y a une heure, d'être pour vous une épouse fidèle ;

vous n'êtes pas complice du silence gardé sur votre vraie famille, je ne me considère pas comme relevée de mon serment. » S'il lui fut reconnaissant, tu peux le croire ! Il l'aima dix fois plus, après cette explication, et, quand je le revis, un mois plus tard, je pensai que tout était pour le mieux. Mais il fallut bientôt en rabattre. Ta mère n'avait nullement promis de nous adopter comme siens : de fait, elle ne nous devait rien ; elle nous le fit bien voir. Ses visites, toutes cérémonieuses, laissaient entre nous une telle distance que je ne m'enhardis jamais à la nommer ma fille. Quand même, je l'estimais ; elle avait de grandes qualités. J'aurais tout enduré, du reste, pour savoir mon Philippe heureux. Elle était son aînée de trois ans. Son âge, sa raison plus mûre, et surtout sa volonté, je pourrais dire plus justement sa ténacité, lui donnaient la prépondérance dans le ménage. Vraiment, je souffrais ! à voir mon fils si petit garçon devant sa femme. Elle rendait justice à l'intelligence de son mari… oui… j'en conviens… Mais elle entendait le façonner à sa guise :

« Oh ! Philippe ! dans notre monde, cela ne se fait pas… cela ne se dit pas… » Que de fois elle l'a cinglé de ce reproche en ma présence, à propos de vétilles. Lui se soumettait… Elle le remerciait d'un sourire, d'un mot tendre ; jamais cela n'amenait de scènes entre eux. Quand même, je la devinais humiliée d'avoir à dire ces choses ; humiliée surtout que son mari les ignorât. Pour lui, ce qu'il souffrait à se voir ainsi repris par sa femme, c'était l'altération de ses traits, cela seul, qui me le révélait : il ne s'est jamais plaint. »

Grand'mère soupira à ces souvenirs, restés amers. Puis elle reprit :

« Tes sœurs vinrent au monde à deux ans de distance. Le vieux baron luttait… On eût dit qu'il attendait ta naissance pour emporter au moins la certitude que le nom qui lui était si cher ne s'éteindrait pas encore à cette génération. Son intelligence assoupie se réveilla, lucide comme vingt ans auparavant, lorsqu'on lui apprit que, enfin ! l'enfant qui venait de naître était un fils. Il demanda son notaire et refit son testament. Puis il te fit apporter, te prit sur ses genoux, te contempla longuement — j'étais présente — et il s'écria, l'air heureux : « Dieu soit loué ! j'aurai vu un « baron de Kosen ! » Je crois que ce furent ses dernières paroles : il ne causait que rarement, depuis un an ou deux. Il mourut quinze jours plus tard… Je te dis qu'il t'attendait, mon enfant, pour aller rejoindre son empereur ! Eh bien ! malgré qu'il restât en dehors de la vie de famille, par suite de sa grande faiblesse, sa présence au château retenait ta mère de nous écarter tout à fait. Lui mort, ses visites s'espacèrent davantage. Et sois assuré qu'elles étaient pour elle une grosse pénitence et la meilleure preuve de son amour pour son mari ! Mais on se lasse ; le naturel, l'éducation première reprennent le dessus… Peu à peu, elle en vint à prétendre réglementer même les visites de ton père. Elle y perdit sa peine ! Ne voulant point la heurter de front, mon fils prit le parti de se cacher de sa femme pour venir. C'est alors que lui et mon mari taillèrent cet escalier, dont la disposition du rocher permit de dissimuler l'existence. Du château, ce coin du parc n'est pas visible. Ta mère s'occupait beaucoup chez elle, car c'était une femme raisonnable, ne perdant pas son temps à des futilités, malgré sa fortune ; les pauvres qu'elle habillait en savaient quelque chose. Alors, dès que Philippe la voyait se mettre au travail, entourée de ses femmes de chambre, qui cousaient sous sa direction, sachant qu'il y en avait pour quelques heures, il accou-

rait chez nous avec toi. Nous voyions moins souvent tes sœurs ; mais, ton père et toi, vous étiez inséparables. Ce dont ta mère souffrait par-dessus tout, c'était de la crainte que, des habitants d'Arlempdes, qu'elle en croyait instruits, le bruit de notre parenté ne se répandit dans son monde, par les bavardages des serviteurs. De vrai, peu de gens s'en souvenaient encore ; c'était déjà lointain. Puis, le fils du baron était mort à Paris ; c'est là qu'on l'avait enterré ; rien ne le rappelait donc au souvenir des gens du pays. Depuis longtemps les anciens domestiques avaient été changés. Et nous avions bien soin de ménager le terrible amour-propre de cette pauvre femme. Ainsi, nous n'entrions jamais à l'église que tard après les autres, et nous laissions sortir tout le monde devant nous, afin de ne point rencontrer Philippe et sa femme sur la place.

Mais ta mère était inquiète et mal à l'aise ici, malgré tout. Le plus qu'elle pouvait, elle emmenait ton père en Bretagne. Il paraît qu'elle n'était plus la même, ailleurs. Si ce n'avait été pour nous, qu'il aimait toujours en vrai fils, je crois bien que Philippe aurait renoncé à habiter Vielprat, tant sa femme se métamorphosait en perdant de vue les girouettes du château. »

Grand'mère Andelot se tut.

Ils baissaient tous les deux la tête, songeurs, occupés à juger en eux-mêmes celle dont il venait d'être parlé, lui avec son cœur de fils, elle avec son inépuisable indulgence de chrétienne, qui sait qu'elle doit tout excuser, tout pardonner…

L'aïeule finit par reprendre, sans qu'Hervé eût parlé :

« Je serais injuste et toi ingrat si nous blâmions ta mère. Elle avait sur la noblesse, sur la supériorité qu'elle confère, des prin-

cipes sucés avec le lait.

— Oui, oui, on ne dépouille pas cela… Moi je tiens surtout de mon père : ses idées, ses goûts, je les ai. Et cependant, grand'-mère, j'avais six ans quand je l'ai perdu. Mais je l'aimais tant ! »

Àprésent ils causaient de toute la famille, de Claire et de ses parents surtout.

« C'est pour toi une bonne petite compagne, dit Hervé.

— Sûrement… sûrement… Oh ! elle est bien gentille. Mais on l'a un peu trop gâtée, il n'y a pas à dire.

— Mes deux bonshommes en raffolent.

— Pauvres petits ! C'est vrai qu'ils ont l'air de l'aimer.

— Vont-ils être contents de la savoir leur tante ! »

Grand'mère eut un geste indécis.

« J'avais promis à Victor de ne point parler à sa fille de notre parenté avec vous, jamais. Tu comprends… eux vous croyaient, toi et tes sœurs, instruits de tout et d'accord avec votre mère pour nous renier.

— Tu ne l'as pas cru, toi, grand'mère ? s'écria Hervé vivement.

— Je ne sais plus, mon petit… Je pensais le croire… Et à présent que je t'ai revu, il me semble que jamais je ne t'ai accusé de cela, ni Tiphaine, ni Brigitte… Ce qui était excusable pour la femme de Philippe, que l'on avait trompée, ne l'eût point été pour vous qui avez de notre sang dans les veines… Non, non… répéta-t-elle, je n'ai pas dû le croire… »

M Andelot s'interrompit de parler, troublée par la question de son petit-fils, encore qu'elle y eût répondu avec sincérité.

Et, quittant ce sujet pénible, elle reprit :

« Ta mère a été très franche. Elle n'a employé aucun détour pour nous exposer sa pensée. Lorsqu'elle est revenue à son château de Vielprat, sans toi ni tes sœurs, après la mort de son mari, elle nous a fait une seule visite, et cela a été pour nous dire : « C'est un adieu. Si votre fils avait vécu, j'aurais respecté le sentiment filial qui le ramenait vers vous. Sa mort me laisse libre de ce côté ; je vois l'avenir de mes enfants d'une façon tout autre que Philippe ; j'en suis seule chargée désormais ; ne trouvez pas mauvais que j'oriente leur vie selon mes vues. Si mon monde à moi, ma famille, à qui je l'ai toujours soigneusement caché, mes alliés, mes amis, tous ceux enfin au milieu de qui ils doivent s'élever et vivre, voyaient en eux des petits-fils de paysans, ils les rejetteraient ou les traiteraient comme nous traitons les gens de noblesse douteuse, faciles aux mésalliances. Je ne puis supporter l'idée d'une telle humiliation : cela dépasse mes forces. Le lien que la mort vient de dénouer à demi, j'achève de le rompre. Soyez courageux. Vous avez d'autres petits-enfants, votre famille est nombreuse ; je n'emporte donc pas le remords de vous laisser tout à fait isolés. Faites-moi la promesse que, ni vous ni les vôtres ne chercherez jamais à vous rapprocher des enfants de Philippe. Je simplifierai votre tâche, au reste. Le château et la propriété ont été mis en vente hier. Quittons-nous sans haine. Je vous le dis en toute sincérité ; jamais la pensée ne me serait venue de vous imposer cette séparation si je n'y voyais pas le bonheur de mes enfants. » Que répondre à cela ?... Nous avons promis et fait notre sacrifice. Ton grand-père, n'a pas eu longtemps à en souf-

frir ; il est mort l'année suivante. Mais moi !… C'est long, mon petit, vingt-deux ans !… C'était un nouveau deuil que je portais ; et celui-là, — le votre, mes trois chéris qui m'étiez arrachés, — était plus cruel encore que les deux autres, je crois.

— Oui, mais il est fini. Personne ne peut ni me reprendre ma grand'mère, ni te reprendre à moi. »

D'un geste grave elle leva un doigt vers le ciel.

« Dieu… », murmura-t-il, embrassant du regard le corps frêle, la pâleur des traits, tous les signes de vieillesse chez son aïeule.

Mais bientôt, souriant :

« Dieu ne le voudra pas. Tu vas rajeunir ! c'est cette tristesse que tu gardais pour toi toute seule qui te pesait plus que les années. Ah ! grand'mère ! que nous allons donc être heureux ! »

Le visage de la vieille dame s'éclaira du reflet de tant de joies entrevues.

« Tes enfants qui suppliaient Claire de leur prêter « sa mère-vieux » ; quand ils sauront que je suis la leur !

— Ce sera du délire. Ils ont un tel besoin d'affection ! »

Et, se mettant à rire :

« Sais-tu ce qu'ils ont imaginé de faire ? Ils ont demandé ma cousine en mariage pour moi. Claire les a envoyés paître avec entrain. Et comme je la comprends ! C'est effrayant pour une jeune fille, deux bébés à élever dès l'entrée en ménage.

— Oui, murmura M Andelot pensive. Il faudra bien choisir ta seconde femme, Hervé, prononça-t-elle d'une voix réfléchie, et la

bien connaître avant de lui confier de si grands devoirs.

— J'ai en ce moment comme hôtes un peintre de mes amis, sa femme, ses bébés et son jeune beau-frère. M. et M Murcy sont un ménage idéal. M Murcv m'a promis de me chercher une bonne petite compagne de route : une vraie maman pour mes deux démons. Je me confie à son choix.

— Parlons de tes sœurs, à présent, veux-tu ?

— Il en est une que, pour la revoir, tu devras aller retrouver à son couvent de Brest : c'est loin… mais tu auras bientôt Brigitte, M de Ludan. Au lieu d'attendre qu'elle vienne, je vais aller la chercher. Elle est plus Liernay-Sauvetal que moi, mais c'est une âme droite ; elle ne reniera pas le sang d'où elle sort. Ce dont j'ai hâte aussi, ajouta Hervé, c'est de faire cesser entre mes oncles et moi un malentendu dont aucun de nous n'est responsable.

— Eusèbe habite Paris. Il est employé à la Ville, dans les bureaux.

— Très bien. En me rendant chez ma sœur, à Compiègne, où son mari est en garnison, — il est capitaine breveté : il sort de l'École de guerre, ton petit-fils par alliance, grand'mère : c'est un gentil garçon, tu l'aimeras ; — en me rendant chez eux, donc, j'irai faire une visite à l'oncle Eusèbe. Et les autres ?

— Augustin voyage au Chili, mais il est sur le chemin du retour ; chacune de ses lettres me parvient d'une station plus proche. Je l'attends au printemps prochain ; d'ici là je l'aurai prévenu.

— De mon côté je lui écrirai. Reste le père de Claire.

— Mon pauvre Victor est en Russie, où il essaye de refaire sa fortune. Je te donnerai son adresse.

— Qu'est-il ?

— Ingénieur-chimiste. Oh ! lui ! je tiens à ce qu'il ne soit pas un jour de plus dans l'ignorance de ton retour vers nous. Il est parti si préoccupé à propos de ton installation à Vielprat ! … Tiens… si je demandais à Clairette de me servir de secrétaire au lieu d'avoir recours à Rogatienne comme d'habitude.

— Bonne idée. Cela t'évitera d'avoir à faire deux fois le récit de notre entrevue. Son père ne verra plus aucun inconvénient à ce qu'elle soit instruite de notre parenté, je suppose.

— Oh ! plus le moindre. Ce qu'il redoutait, si elle l'eût appris dans les conditions primitives, c'est qu'elle se sentit humiliée, se sachant ta cousine, d'être considérée par toi comme une étrangère, et, surtout ! comme une inférieure. Il craint tant pour sa fille le plus petit froissement !

— Je reviendrai demain. Tu me présenteras à Claire.

— Écoute, fit grand'mère en souriant, cela dépendra d'elle. Jamais elle ne fait une chose qui l'ennuie.

— Ah bah ! s'écria Hervé abasourdi.

— Ses parents l'ont élevée comme cela… Je lui proposerai donc de me servir de secrétaire. Si elle dit oui, elle saura tout. Si elle se dérobe, ce qui ne me surprendrait qu'à moitié, nous la laisserons chercher quelques jours : ce sera pour elle une bonne petite leçon.

— Va pour la leçon, puisque tu la juges salutaire à cette enfant gâtée. Je ne m'insurgerais que si je devais être privé de te voir.

— Pour cela, non. Tu peux toujours venir avec tes amis me faire une visite, en voisin. Tu m'appelleras madame, et moi je te dirai monsieur le baron… comme aujourd'hui, lorsque tu es entré. »

Il secoua la tête :

« Tu pourrais, toi, grand'mère, à présent ?

— Tout de même, mon enfant chéri. Je t'ai retrouvé, qu'importe un mot !

— Soit ; mais j'en voudrai un peu à la petite cousine si son caprice m'oblige à cela.

— Ne fais aucune allusion à l'escalier, surtout. Je tiens à démontrer plus tard à Claire qu'elle-même s'est enlevé l'occasion d'apprendre ce qu'elle grille de savoir, en me refusant l'aide de sa plume.

— Oh !… je ne peux croire… » protesta de Kosen.

Grand'mère hocha la tête :

« Et moi je ne réponds de rien. Elle m'aime beaucoup, mais, ce qu'elle préfère à tout, c'est faire ce qui lui plaît et rien autre ! »

Et Clairette qui regrettait de ne pas être l'araignée !…

IX

Si Clairette avait été l'araignée, après avoir entendu porter sur elle ce jugement sévère, elle eût assisté à un spectacle fait pour la surprendre.

Dès qu'Hervé fut sorti, grand'mère demanda l'échelle double, y grimpa elle-même, enleva les deux nœuds de crêpe et s'en alla les brûler dans le fourneau de la cuisine.

Mais, comme elle avait de très mauvais yeux, elle n'aperçut ni l'araignée ni la toile d'icelle, qui continua de s'étendre en lignes géométriques.

Ce n'était point aux morts que s'adressaient les nœuds de deuil… C'étaient, au contraire, les morts chéris que grand'mère avait associés à son deuil des vivants… Aujourd'hui ceux-ci étaient rentrés au nid ; la branche se rattachait au vieux tronc, qui, miracle d'amour ! reconquérait sa force en portant tous ses rameaux.

Ah ! ces réunions de famille, qu'elle en était arrivée à redouter, parce que sans cesse, malgré qu'elle en eût, son regard comptait les vides, grand'mère sentait son âme en fête, rien qu'à y penser.

Qu'est-ce qui pourrait bien représenter le veau gras, au festin qu'elle méditait ?

Les pauvres vieux n'ont besoin ni de beaucoup de liqueur, ni d'une somme de bonheur trop grande : un rien les grise…

Grand'mère se tenait le front à deux mains en revenant de la cuisine, et elle disait, de sa voix qui chevrotait un tout petit peu :

« La tête me tourne… elle me tourne positivement ! »

Puis, avec cette foi enfantine — celle des cœurs simples — qu'elle avait toujours gardée, elle ajouta :

« Mon Dieu, bonne Vierge, tous les saints, réjouissez-vous donc avec moi. Je me crois déjà dans votre paradis. »

Une fois revenue à sa bergère, où son corps menu s'enfouit, elle se mit à songer à Clairette.

Quel changement ! Que de gaieté le voisinage d'Hervé et des petits mettait désormais dans son existence journalière.

Grand'mère était ravie que Lilou et Pompon eussent pris si fort en amitié la jeune fille. Leur despotique affection la sortirait d'elle-même, et la forcerait à s'occuper des autres :

« Bonne habitude à acquérir », songeait grand'mère avec un sourire.

Et Brigitte ! Elle allait revoir Brigitte ! Qu'était devenue la petite blondine de jadis ? Ce n'était point Hervé… Brigitte n'avait jamais eu pour l'aïeule ses élans de tendresse ; mais c'était son enfant tout de même ! la fille de son bien-aimé Philippe. Ah ! qu'elle se réjouissait de la tenir là, tout près d'elle, comme, l'instant d'avant, son petit-fils.

Et, ne doutant plus de rien, grand'mère se disait que, peut-être, elle pourrait aller embrasser, dans son couvent, sa chère Tiphaine, devenue la servante du bon Dieu.

Hier, elle eût haussé les épaules, comme à la plus déraisonnable des propositions, si on lui eut parlé de voyages… Aujourd'hui… mais !… elle venait de s'en apercevoir, elle s'était rendue à

la cuisine et en était revenue sans sa canne ! Et, en traversant le vestibule, elle avait presque couru.

Le bon médecin que la joie ! Mieux qu'un médecin ! un magicien ! puisque grand'mère croyait avoir rajeuni au moins de dix années en ces quelques heures.

Victor et Émilienne seraient contents ; les autres aussi. Nul d'entre eux ne soupçonnait comment tout s'était passé. Ils croyaient, comme peut-être… — son cœur lui en faisait en secret de gros reproches — elle aussi l'avait supposé, qu'Hervé de Kosen et ses sœurs étaient instruits de leur parenté avec les Andelot et consentants du schisme de famille…

La jardinière, roulant sur le chemin rocailleux, avertit de loin l'aïeule que Pétiôto et Clairette arrivaient.

Interrompant sa songerie, elle composa son visage, abaissa les coins de sa bouche, s'efforça de leur redonner le pli chagrin qu'ils étaient déjà en train d'oublier… Elle ferma les yeux à demi, pour qu'on n'y vît point transparaître quelque chose de son bonheur, et, ainsi préparée à l'abord de sa petite-fille, elle attendit.

Deux minutes plus tard, Claire entrait en coup de vent, toute rose de la course au grand air, dans ses yeux rieurs une curiosité qui les rendait immenses.

« Nous voici enfin ! s'écria-t-elle en appliquant deux baisers sonores sur les joues de l'aïeule, tu as dû trouver que nous mettions longtemps à faire notre course ?

— Je ne m'en suis pas aperçue, repartit naïvement grand'mère.

— Alors, tu ne t'es pas ennuyée ? observa la jeune fille avec un singulier regard.

— Oh ! pas du tout.

— Il t'est peut-être venu des visites ?… Ah !… »

Cette exclamation, c'était la disparition des nœuds de crêpe à l'angle des portraits qui l'avait arrachée à Claire.

En jetant un coup d'œil à la bestiole dont elle avait envié la position tout à l'heure, elle venait de s'apercevoir que les nœuds n'étaient plus à leur place.

« On les a enlevés, fit Clairette, n'en croyant pas ses yeux.

— Qu'a-t-on enlevé, petite fille ?

— Les nœuds…

— Ah ! ah ! »

Le ton était triomphant ; le rayonnement des prunelles grises, soudain rajeunies, en disait long ; mais, plus obéissantes, les lèvres gardaient leur secret.

Une impatience passa sur les traits de Clairette.

« Ne devinerai-je donc pas, à la fin, ce qu'on se refuse à me dire ? » pensait la curieuse.

Grand'mère avait recouvré toute sa placidité.

Après un court silence, elle prononça de sa voix habituelle, lente et un peu sourde :

« Quand tu auras ôté ton chapeau, mignonne, voudras-tu revenir ? j'ai à écrire une lettre, je te la dicterai.

— Il est trop tard : on va mettre le couvert. C'est bien pressé ?

— Oh !... si tu y tiens, nous pouvons remettre à demain matin.

— Bon, demain alors ; j'aime mieux ça. »

Claire remonta chez elle, plus intriguée que jamais.

La petite porte du placard, qu'elle avait laissée grande ouverte, était poussée tout contre ; le volet également, et un coup d'œil lui suffit pour constater que le mignon soulier rouge avait disparu.

Avec tout cela, grand'mère n'avait pas répondu à sa question. La disparition des nœuds de crêpe avait fait dévier l'entretien : elle ne saurait rien... À moins que... pendant le dîner... Oui, c'est cela. Cette fois, grand'mère ne pourrait pas se dérober ; il lui faudrait bien répondre. Claire nommerait au besoin la personne qu'elle avait entrevue.

Elle s'assit, se laissa tomber plutôt sur le premier siège venu.

C'était drôle de vivre ayant ce problème à l'horizon ; un problème en train de se résoudre. Voici que déjà les relations avec les de Kosen étaient rétablies...

Ce nom, lui traversant l'esprit, ramena la pensée de Claire à Hervé.

Aux yeux de la jeune fille, un veuf était un personnage à part, n'ayant plus d'âge. Quel que fût celui du baron, il se trouvait classé, de par sa qualité de veuf, dans la catégorie des vieux, de ceux qui ne comptent pas... En l'observant, l'autre jour, tandis qu'il lui

passait ses deux insupportables rejetons, ce qu'elle avait examiné en lui, ce n'était point la charmante physionomie du jeune père de famille… non, non… l'homme du présent, elle l'avait à peine vu.

Ce qu'elle cherchait sous ces traits virils, c'étaient ceux du « porte-secret » qu'avait été Hervé, vingt-deux ans auparavant, alors qu'il franchissait le mystérieux escalier sur les bras de son père. Il ne l'intéressait qu'à cet unique point de vue.

En ce moment, les yeux de Claire, qui s'étaient emplis tout l'après-midi de spectacles divers, mais également beaux, se fermaient recueillis.

Elle avait quitté son siège de hasard pour venir à sa place accoutumée, dans l'embrasure de sa fenêtre.

Son front reposait contre la boiserie, et, ainsi accotée, elle méditait sur ces événements divers : ceux du passé lointain et ceux tout proches, encore inexpliqués.

« Je suis certaine que c'était lui, le baron de Kosen ; je l'ai bien reconnu ! se disait-elle. Y a-t-il un rapport direct entre sa visite et l'enlèvement des nœuds de crêpe ?… Les deux incidents se sont suivis de près, en tout cas… » Pourquoi sa mère n'était-elle pas là ? ou son père ? Elle n'aurait pas eu à se creuser longtemps l'esprit. En disant : « Je veux savoir », elle aurait tout appris. Mais les autres !… ce n'était plus pareil. On ne tenait aucun compte de ses désirs, on éludait ses questions… bien mieux ! on lui résistait !… Et puis, quoi ?…

Elle aurait souhaité pouvoir ajouter d'autres griefs à ceux qu'elle venait d'énoncer ; le plus sévère examen ne lui en fit dé-

couvrir aucun.

Les premiers étaient suffisants, au reste, pour creuser sur son front volontaire le pli qui ne s'était point effacé encore, lorsque, après s'être fait appeler deux fois, elle se décida à descendre.

Àpeine le seuil franchi, résolue à livrer assaut à la résistance qu'on prétendait lui opposer, elle articula :

« Grand'mère, tu n'as pas répondu, tout à l'heure, quand je t'ai demandé s'il t'était venu des visites pendant notre absence.

— Eh bien, ma bonne petite, c'est une réponse, cela : tu dois t'en contenter. »

Claire considéra M Andelot avec stupéfaction. Quelle raison pouvait avoir celle-ci de taire la visite de son noble voisin ?... Car, à l'air étonné de Sidonie — Rogatienne n'assistait pas au dîner — la jeune fille comprit que la cousine non plus n'était point renseignée.

« Mais, grand'mère, insista-t-elle, quand nous sommes parties, en te disant au revoir par la fenêtre, j'ai aperçu le baron de Kosen debout devant toi !

— Pas possible ! Tu as mal vu... s'écria Pétiôto incrédule.

— Que grand'mère le dise, si j'ai mal vu. »

M Andelot fit en souriant un signe négatif.

« Vrai ! il est venu ! Un bon point à notre voisin. Il a agi en homme bien élevé, approuva Sidonie. Votre grand âge mérite ces égards, ma cousine ; et puis on reçoit ses enfants, on les gâte un peu ; il était tout naturel qu'il vous en remerciât. »

M Andelot approuva d'une inclinaison de tête. Et c'est tout ce que sut Claire ce soir-là.

« Ah, c'est ainsi qu'on me traite ! Qu'elle compte sur moi pour faire sa correspondance, grand'mère ! Je n'écrirai rien du tout, et je ne desserrerai plus les dents. »

En sortant de table, la jeune fille remonta chez elle sous prétexte de migraine, et, le lendemain, sous le même prétexte, se fit apporter son déjeuner dans sa chambre.

On ne la vit pas paraître de toute la matinée.

Elle s'occupa, en ces heures moroses, à écrire à ses parents, se plaignant de tout et demandant qu'on la vint chercher sans retard. Puis, sa colère évaporée au long de ces quatre pages, ayant conscience que ses récriminations étaient injustifiées, et ne voulant point s'exposer à quitter Arlempdes sans avoir tiré au clair ce qu'on prétendait lui cacher, la jeune mauvaise tête alluma sa bougie et fit flamber sa lettre.

Si, au lieu d'employer son temps de cette déplorable façon, Clairette avait eu l'heureuse idée de rejoindre sa grand'mère entre neuf et dix heures, elle aurait vu un grand diable de laquais, en livrée marron à passe-poil orange, présenter, avec toutes les apparences du plus profond respect, une lettre de M. le baron de Kosen à la maîtresse de céans, et attendre, dans une attitude non moins respectueuse, la réponse qu'il devait reporter à son maître.

Elle aurait entendu grand'mère prononcer, après avoir lu le billet de son petit-fils :

« Dites à M. le baron que je l'attends. »

Peu après, Hervé accourait, passant cette fois par le grand chemin.

M Andelot avait recommandé qu'on la laissât seule avec son visiteur. Rogatienne et Sidonie s'étaient donc retirées chez elles, et Modeste avait été consignée à sa cuisine.

Pour Claire, nul ne l'ayant encore aperçue et sa porte ayant résisté, lorsque cette bonne Pétiôto était montée prendre de ses nouvelles, on avait négligé de lui communiquer la consigne. Ce qui fait que, vingt minutes avant l'heure du repas, sa réclusion commençant de lui peser, elle prit le chemin de la salle dans l'intention de pianoter un peu.

Mais la surprise la cloua sur le seuil… Assis sur une chaise basse, tout auprès de grand'mère, le baron de Kosen disait, en couvrant de baisers les mains de la vieille dame :

« À bientôt. Nous viendrons tous. Mais j'avais besoin auparavant de passer une heure avec toi, rien que nous deux. »

Ayant conscience de son indiscrétion, Claire s'enfuit. Ses oreilles bourdonnaient…

« J'aurai mal entendu ! M. le baron de Kosen tutoyer ma grand'mère ! C'est invraisemblable. Au fait, elle a peut-être été sa nourrice… »

Claire établit le compte des années ; sa très vague expérience de ces choses la fit quand même éclater de rire. Vingt-sept ans auparavant, sa grand'mère avait cinquante-trois ans ! Jamais on n'avait ouï parler de nourrice d'un âge si avancé. Mais alors, comment expliquer ces baisers et ce tutoiement ?

Exaspérantes ! à la fin, ces cachotteries.

Soudain, il lui revint que M. de Kosen avait annoncé : « Nous viendrons tous. »

Il ne s'agissait pas, si cette visite avait lieu cet après-midi, que Claire parût un petit laideron à M Murcy. Sa double qualité de Parisienne et de femme d'artiste devait en faire un juge aussi sévère qu'impeccable en matière d'élégance.

La jeune fille mit à profit le quart d'heure qui lui restait pour échanger sa blouse de toile bleue et sa jupe en cheviotte grise, vieille de deux saisons, contre la robe qu'elle était allée chercher à Costaros, une robe en foulard écru, à broderies de couleurs vives, qui lui seyait à ravir.

Puis, se moquant un peu du « grain » qui l'avait embrumée ces dernières vingt-quatre heures, elle effaça sous un sourire le pli qui lui donnait l'air maussade.

« Ouvre les yeux et les oreilles, Clairette, se dit-elle, et, puisqu'on prétend ne rien te confier, regarde et écoute ; tu finiras peut-être bien par deviner. »

Telle fut sa conclusion après ce gros orage.

Quand même, cette opposition la laissait encore désorientée. Elle en ressentait davantage l'absence de l'appui qui avait été jusque-là sa force et sa sécurité : ses parents.

C'était tout un apprentissage qu'il lui faudrait refaire de la vie, elle en avait conscience. Il ne s'agissait plus d'exprimer une volonté, n'importe laquelle, et de laisser ensuite les événements

suivre leur cours, certaine qu'à son heure, cette volonté s'accomplirait.

Elle devrait tout conquérir de haute lutte, ou… céder… Et pourquoi céder ?

Est-on en ce monde pour s'occuper d'autre chose que de son propre bonheur ? chacun n'est-il pas chargé de soi ? Et le bonheur, qu'est-ce ? sinon la satisfaction de faire ce qui plaît ?

La grande science du bonheur, c'est de savoir accorder sa situation et ses désirs ; Claire s'était dit cela souvent.

Elle était trop intelligente pour ne se point rendre compte que souhaiter l'impossible eût été marcher à l'encontre du but. Elle s'appliquait, avec le bon sens naturel dont elle était douée, à borner son ambition. Mais alors qu'elle ne s'élevait point au-dessus de la sphère où Dieu l'avait fait naître, elle n'admettait pas que quelqu'un se mit en travers.

Cette philosophie n'était pas discutée, réfléchie, ni appliquée avec méthode. Claire n'analysait rien. Elle cédait à l'impulsion du moment. Et certes ! si son père et sa mère étaient ses esclaves soumis, elle était elle-même la première esclave de ses vouloirs irraisonnés.

Si le cœur n'eût élevé la voix de temps à autre, vite écouté, d'ailleurs, Clairette eût été un spécimen tristement réussi de « l'égoïsme cultivé » : celui de l'enfant unique.

Conscient de sa mission, ce brave petit cœur défendait Claire, lui soufflant une soif d'affection qui l'obligeait à donner pour recevoir…

Et, dans le soin qu'elle avait pris de s'attifer, il y avait le souci de ne point produire une mauvaise impression sur cette jeune femme que René appelait d'un ton de vénération tendre « ma sœur Thérèse ».

Ce serait si bon de s'en faire une amie ! Avoir quelqu'un de jeune, de gai, de raisonnable en même temps, avec qui causer ! un rêve !

Elle ne devait pas s'amuser beaucoup, à Vielprat, M Murcy. Pour une Parisienne, vivre à la campagne tout un été, privée de fêtes, de théâtre, entourée d'un tas de mioches : les deux siens, les deux du logis, plus son jeune frère… cela était pour la prédisposer à bien accueillir les avances d'une personne en rapport d'âge avec elle.

Claire se promit d'être très aimable. Elle s'entraîna à cet exercice en se montrant pleine de gaieté au déjeuner.

« Et ma lettre ? » demanda grand'mère, la voyant enfin paraître.

Il y avait un peu de reproche et pas mal d'ironie dans la voix de l'aïeule, tandis qu'elle posait cette question.

Cela n'échappa point à Claire. Elle repartit tout franchement en dépliant sa serviette :

« J'étais fâchée, mais je ne le suis plus. Nous écrirons après déjeuner, si tu veux. »

Puis, riant :

« Je crois qu'en retardant ta correspondance, je me suis joué un mauvais tour.

— Possible… possible…

— Alors, grand'mère, puisque je fais amende honorable, tu pourrais bien, toi, me consentir une petite avance… Rien que me dire par où a passé le baron hier.

— Il a passé par le chemin que toi-même avais pris soin de lui préparer. Ah ! curieuse !… curieuse !…

— On le serait à moins. Cette maison a un parfum de mystère !… »

Son petit nez spirituel humait l'air.

« Tiens, tiens, tiens ! Elle n'a pas seulement un parfum de mystère, la maison, elle sent l'héliotrope… Voilà qui en dit long sur l'emploi de ta matinée, grand'mère. »

Cette petite guerre de taquinerie ne cessa point de tout le déjeuner.

Aussitôt le repas achevé, M Andelot, se sentant la tête alourdie, se réinstalla dans sa bergère et sommeilla.

Durant cet assoupissement, qu'elle espérait devoir être court, Claire disposa la table, y apporta le papier, la plume et l'encre dont elle allait avoir besoin.

Puis, elle s'assit pour attendre le réveil de sa grand'mère, impatiente d'avoir à accomplir sa tâche, maintenant.

Il était alors près d'une heure.

Un long temps s'écoula sans que la dormeuse fit un mouvement. Claire donna plus de jour, espérant que la lumière la réveillerait. Elle tremblait que leurs voisins ne se présentassent

avant que la lettre ne fut écrite. Car, à force d'y réfléchir, elle en venait à tenir pour certain que cette lettre lui livrerait le mot de l'énigme ; et elle eût tant voulu le connaître avant la visite d'Hervé !

Enfin, grand'mère ouvrit les yeux, regarda sa petite-fille, et, remarquant sur la table les préparatifs faits à son intention, se mit à sourire :

« Cinq minutes pour reprendre mes esprits, et nous commençons », dit-elle.

Mais, bien avant les cinq minutes écoulées, un bruit de voix, de joyeux cris d'enfants leur parvenaient par la fenêtre ouverte.

« Ce sont eux. Range tout ceci, ma chérie ; nous écrirons cette lettre quand notre monde sera parti. Mon bonnet est mis droit ? »

Vivement, Claire réintégra papier et plume dans le tiroir, rajusta le bonnet de dentelle noire, ramena par devant les larges brides flottantes, donna un petit coup aux plis de la robe, et, considérant sa grand'mère :

« C'est étonnant comme tu es jolie, aujourd'hui !

— Je pourrais retourner le compliment à ta toilette… Tu savais donc ?… »

Elle n'acheva pas. Lilou et Pompon ouvraient la porte de la grande salle, avant que leur père eût eu le temps de frapper.

Contre leur habitude, les deux bambins marchaient à pas comptés, se tenant par la main. Au lieu de se précipiter en cou-

rant vers la vieille dame, Lilou continua d'avancer posément, imité en cela par son frère.

Et, une fois tout près d'elle, il s'écria :

« Mère-vieux de Claire, j'es beau, hein, et Pompon aussi ! »

De vrai, on leur avait fait endosser leurs costumes de cérémonie pour la circonstance : tout blancs, avec des dentelles au col, une écharpe nouée sur le côté et un chapeau à ailes immenses qui les auréolait : tels deux petits saints.

« Superbes, mes chéris ! s'exclama grand'mère, mais venez tout de même m'embrasser. »

Hervé suivait ses fils.

Il eut un instant d'hésitation ; puis, voyant M Andelot se lever et saluer silencieusement, il se borna à s'incliner devant les deux femmes. Toutefois, en dépit de lui-même, un demi-sourire souleva le coin de sa lèvre, lorsque son regard rencontra celui de Clairette.

Il fit encore quelques pas, et, sans dire ni madame, — le mot ne voulut pas sortir, — ni grand'mère, il prononça :

« Notre aimable voisine nous pardonnera d'envahir si tôt son domicile. Mon excuse, c'est qu'il me faut être au Puy pour le train du soir. Il eût été plus convenable, peut-être, de remettre cette visite à mon retour de voyage, mais l'impatience de mes fils et la mienne ne l'ont pas permis. J'étais aussi bien désireux de vous présenter, avant mon départ, M. et M Murcy qui, après avoir accepté de venir s'enterrer dans cette solitude, consentent à servir de parents à ces deux bonshommes durant mon absence.

— Eh bien, ce ne sera pas de trop ! s'écria Claire étourdiment.

— Ma petite-fille, Claire Andelot », articula grand'mère.

Et, les regardant l'un après l'autre :

« Donnez-vous la main, » commanda-t-elle.

Àcette injonction, Claire considéra Hervé, l'air d'attendre qu'il s'y conformât le premier. Quant à essayer de s'expliquer en ce moment cet ordre bizarre, le trouble de son esprit y mettait obstacle.

Devant ce regard tout plein de questions, de Kosen fut tenté de rompre le silence. Un geste de son aïeule et le sourire malicieux qui le souligna le retinrent d'en rien faire.

Il alla à Claire la main tendue ; elle y mit ses petits doigts, qu'il serra longuement.

Ce n'était la poignée de main ni d'un indifférent, ni d'un étranger.

Mais, alors ?...

Tout cela n'avait guère pris qu'une à deux minutes : le temps pour Thérèse et Yucca de paraître à leur tour.

Laissant sa jeune bonne, Cécilia, dans le vestibule, Thérèse avait pris son bébé sur ses bras, afin de le montrer à M Andelot, ainsi que René s'y était engagé.

La princesse marchait gravement entre son papa et son oncle.

Les présentations faites et la glace rompue, tout le monde s'assit.

Sans hésiter, Lilou et Pompon avaient choisi comme siège les genoux de leur grande amie.

« Ze t'ai pas vue demain ! s'écria tendrement Pompon, mal fixé encore sur l'ordre qui règle le temps.

— Pourquoi t'es plus viendue dans le parc ? » s'informa Lilou.

Claire rougit jusqu'à la racine des cheveux, à cette révélation d'une escapade dont elle se sentait un peu confuse.

Toutefois, se ressaisissant, elle repartit :

« Et toi, pourquoi m'as-tu abandonnée ces derniers jours ? — Papa disait que c'était… Comment que tu disais, papa ?

— Que c'était indiscret, fit de Kosen, mais je me rétracte.

— Quoi que tu fais ? interrogea Lilou, l'esprit en arrêt devant ce mot inconnu.

— Ta grande amie comprend, cela suffit. »

Puis, à Thérèse :

« J'aurai moins de remords à vous charger de mes enfants, madame, si M Andelot veut bien prendre sa part de ce gros embarras.

— Oh ! très volontiers, acquiesça Clairette : ils m'amusent, vos bébés, monsieur. Par exemple, je ne m'engage pas à les empêcher de se battre : c'est si naturel et si prompt chez eux, cet échange de coups, que l'on entend claquer les gifles avant de les avoir prévues. »

Hervé eut un geste résigné :

« Ils sont trop souvent seuls. Je suis atteint d'une passion absorbante entre toutes : la peinture. Mon ami, qui, lui, est un maître, sait à quel point cet art captive ceux qui s'y consacrent. J'ai installé mes enfants près de moi avant de me mettre au travail. Quand je m'aperçois qu'ils se sont éclipsés, il s'est écoulé une heure… quelquefois davantage… Bien mal gardés, les pauvres petits !

— Mais nous voici en nombre », dit Thérèse, rapprochant son siège de celui de Claire.

L'entrée de Sidonie et de M Lortet obligea grand'mère à de nouvelles présentations.

Puis l'entretien reprit, un peu contraint.

Claire et Thérèse causaient en aparté.

Son bébé sur les genoux, sa fille assise à ses pieds sur un tabouret bas, la jeune femme gardait dans son rôle de mère de famille sa gaieté d'autrefois.

Clairette, qui avait tant redouté le jugement de M Murcy, n'en revenait pas de cette simplicité de manières et de mise.

Une robe de piqué blanc, un chapeau de mousseline orné de velours cerise composaient sa toilette.

Elles parlèrent du Velay d'abord, puis du Jura, où résidaient habituellement les Murcy en été, puis des bébés.

Yucca jetait de temps en temps à travers leur conversation un mot qui laissait deviner que celle-ci l'intéressait plus que l'autre.

Lilou et Pompon jouaient avec les cheveux de Claire, les lui ramenant sur le front, les tirant en arrière, au gré de leur caprice, sans aucun souci de ménager l'harmonie de sa coiffure. Ils exigèrent ensuite qu'elle les fit sauter, et enfin prétendirent l'envoyer chercher les vieux jouets qu'on leur avait prêtés déjà une fois.

« Résistez, lui conseilla tout bas Thérèse, ne vous laissez pas tyranniser ainsi.

— Ce n'est pas mon habitude, répondit Claire avec un sourire énigmatique, seulement… »

Elle n'acheva pas, par la raison que sa pensée était malaisée à traduire.

Ce qu'elle voulait expérimenter, c'était si le baron de Kosen tolérerait, sans intervenir, la conduite des petits.

Intervenir… il n'y paraissait guère songer. Et pourtant, quelle que fut l'attention qu'il prêtait aux moindres paroles de sa grand'mère, rien ne lui échappait de ce qui se passait là-bas, dans ce coin bruyant.

Lorsque Pompon prit le parti de supplier, l'air pleurard :

« Te me donnes pas qué de çoze ?… »

Hervé ne domina qu'à grand'peine son envie de rire.

« C'est trop fort ! pensa Claire. Je m'explique à présent que ces bonshommes soient ce qu'ils sont : leur père leur passe tout ! Eh bien, je suivrai le conseil de M Murcy ; je ne leur céderai pas, moi. »

Faisant glisser les deux enfants de ses genoux, elle prit le poupon de Thérèse et parut s'absorber dans sa contemplation.

« Je n'avais jamais vu de bébé si petit, avoua-t-elle.

— Est-ce possible ! fit la jeune maman. Vous avez cependant du en rencontrer souvent à Paris, dans vos promenades.

— Je ne les regarde pas, d'ordinaire ; je n'aime pas beaucoup les enfants.

— Je veux que tu me z'aimes », protesta Lilou, qui, dans un accès de jalousie, se mit à crier de toutes ses forces.

Claire parut ne pas l'entendre. Elle poursuivit :

« Votre petit garçon est si sage, madame, qu'on a du plaisir à l'embrasser. Tiens ! le voilà qui me sourit ! Comment, les bébés de cet âge savent rire ? Je croyais que ça criait tout le temps, ces petits êtres. »

Àprésent, les deux enfants hurlaient de compagnie.

« Ze veux les vieux zouets, clamait Pompon.

— Je veux que tu me z'aimes et Pompon aussi, et que tu viendes ce soir avec nous », gémissait Lilou.

Et, comme les cris de l'un faisaient tort aux réclamations de l'autre, ils s'administraient réciproquement des gifles.

Hervé pensait en lui-même :

« Voyons ce qu'elle va faire… »

Se penchant vers M Andelot, il lui murmura tout bas :

« Pardon pour mes fils. Dois-je m'en mêler ?

— Non, non, fit-elle d'un signe de tête autant que des lèvres ; qu'elle s'arrange avec eux ; cela lui est très bon.

— Je ne veux pas t'aimer, Lilou, et je ne veux pas te donner de jouets, Pompon, déclarait au même instant Clairette, parce que vous êtes insupportables.

— Si je les emmenais au jardin ? » proposa René.

Mais les rusés gamins, voyant leur colère inutile, avaient déjà cessé leurs cris. Câlinement, ils étaient revenus à Claire, l'avaient entourée de leurs bras, roulaient leurs têtes mutines contre son corsage et suppliaient :

« Tu veux, dis, ma Claire… tu veux ?

— Allons, oui, je veux, fit-elle soudain. Nous les descendrons définitivement, les vieux jouets, aujourd'hui. »

Hervé se tourna vers la jeune fille, et, d'une voix où passait une indéfinissable émotion, supplia :

« Laissez-moi vous aider.

— Oh ! monsieur !… permettez-moi de décliner cette offre. Je ne voudrais pas vous voir remuer ces flots de poussière. René va venir. »

Hervé semblait tout agité. Il était visible que l'expédition du grenier le tentait.

Néanmoins il n'insista pas.

Claire finit par emmener René et les deux petits.

Ceux-ci reparurent au bout de quelques minutes, les bras chargés de mille choses qu'ils lâchèrent en tas, sur le parquet.

« Petits bourreaux ! s'écria le jeune papa, vous allez briser ces reliques ! »

Déjà il se levait dans l'intention de soustraire les jouets au sort qu'il prévoyait pour eux, lorsque grand'mère dit, en agitant son trousseau de clefs :

« Elles sont à l'abri, les reliques.

— Donne, » fit Hervé, oubliant leurs conventions.

Sans hésiter, il choisit une clef dans le trousseau, alla s'agenouiller devant l'un des panneaux de chêne qui servaient de soubassement, ouvrit un placard dont Claire ne soupçonnait même pas l'existence, et amena à lui toute une armée de petits soldats de plomb, un gros tambour, un fusil, des quilles, jusqu'à un jeu de loto !

« Mon vieux loto ! tu l'as gardé !... Nous y jouerons encore, grand'mère, fit-il de sa place. Ah ! si mon pauvre grand-père et mon père étaient là ! C'est grand-père qui m'apprenait à compter, te souviens-tu ? »

Il s'était retourné en parlant ; sur son visage, les larmes ruisselaient...

Claire laissa tomber le polichinelle dont elle s'occupait à consolider les attaches.

Grand'mère s'était dressée et marchait à son petit-fils. Inutile de feindre, désormais. Elle était trop émue pour y songer, au reste.

La voyant venir, Hervé, qui devinait son intention, se releva. Elle le prit par la main, l'amena devant Claire et dit à celle-ci :

« Vous êtes cousins, cousins germains, lui et toi. Qu'il te dise comment. Je n'en aurais pas la force… »

Elle s'appuyait maintenant sur lui, ses deux mains si faibles nouées au bras d'Hervé.

« Mon cousin !… vous êtes mon cousin !… murmurait Claire ahurie de surprise.

— Si tu avais consenti plus tôt à écrire la lettre dans laquelle je me propose d'annoncer à ton père que le bonheur est rentré sous mon toit avec ce cher garçon, tu le saurais déjà, mignonne. »

Sidonie et Rogatienne écoutaient bouche bée. Pour Yucca et Thérèse, mis dès la veille au courant de cette histoire de famille, ils partageaient l'émotion de leur ami.

« Alors, s'écria Claire, lorsqu'elle eut recouvré quelque sang-froid, je suis la tante de ces deux diables à quatre ! Lilou ! Pompon ! vous entendez ! Je suis votre tante. Êtes-vous contents ? Et ma mère-vieux est aussi la vôtre ; j'espère que vous allez perdre vos allures de mendiants. Vous ne pourrez plus dire que vous n'avez point eu de grand'mère, « zamais, zamais ! »

Et, revenant à de Kosen, qui riait à l'entendre :

« M'avez-vous fait chercher !

— Vous ne soupçonnez pas, ma cousine, la part que vous avez à cette réunion. Je suis rentré à Vielprat l'automne dernier, averti que mon devoir était de découvrir quelque chose, sans une donnée, sans rien qui me guidât dans mes recherches, rattachât mes

souvenirs l'un à l'autre. Moi aussi, allez, il m'a fallu chercher. Le premier chaînon a été l'escalier que vous m'avez rouvert ; puis le petit soulier perdu jadis. Partant de là, j'ai pu enfin remonter le passé, me rappeler certains détails… et revenir au vieux nid…

« Mon père, c'est votre oncle Philippe, dont voici le portrait : vous verrez le pareil chez moi. Évidemment les deux datent de la même époque, celle où Philippe Andelot est devenu baron de Kosen par adoption ; adoption régulière, légale, ratifiée par jugement. »

Et, devant la physionomie ébahie de Clairette :

« Vous allez comprendre, affirma Hervé avec un sourire. Philippe Andelot a été adopté par le général baron de Brheul de Kosen, quand ce dernier eut perdu son seul fils, afin qu'un nom et un titre chers également à notre grand-père Andelot et à lui, parce qu'il avait été conquis sur les champs de bataille arrosés de leur sang à tous les deux, ne pût pas disparaître. Rien de plus simple, vous le voyez, ma cousine.

— Rien de plus simple, en effet. Aussi, je ne m'explique pas cette lacune dans les relations de famille.

— Grand'mère connaît à présent tous les dessous de ce long malentendu ; elle vous renseignera, répondit Hervé, à qui il en coûtait d'avouer que sa mère seule en était responsable.

— En me servant de secrétaire, forcément elle apprendra tout, dit grand'mère, que, depuis un instant, Hervé avait ramenée à son siège habituel.

— Hervé, observa à ce moment Yucca, tu vas manquer ton train : il nous reste bien juste le temps d'être au Puy pour l'heure

du départ, avec vos chemins de traverse pas commodes. »

Tandis que le voyageur prenait congé de grand'mère et des vieilles cousines, Thérèse disait à Claire :

« Venez donc me tenir compagnie demain ; je serai seule. M. de Kosen emmène mon mari, afin de lui faire visiter une fois encore, à loisir, le Puy, cette ville unique au monde comme situation ; vous la connaissez en détail ?

— Oh, oui ! on m'a montré, il y a trois ans, tous ses vieux monuments ; je suis montée sur le rocher Corneille et même sur le rocher de Saint-Michel ! J'ai été partout. Vous allez passer une agréable journée, monsieur Murcy, ajouta la jeune fille ; je vous envie un peu.

— Si vous venez voir ma sœur Thérèse, je ferai votre portrait, annonça René d'un ton engageant.

— Et moi aussi, répétèrent Lilou et Pompon, qui prétendaient imiter en tout leur camarade.

— Alors, à demain », promit Claire.

Et, se tournant vers son cousin :

« Je le prendrai pour aller chez vous, ce fameux escalier… Vous savez déjà que ce ne sera pas la première fois. »

Elle rougit encore un peu, en confessant son indiscrète promenade ; mais Hervé riait d'un air si bon enfant qu'elle se sentit absoute.

X

Là-bas, dans l'intérieur sans confort, sans gaieté, jamais peuplé d'amis, où ils vivaient, la seule consolation de M. et M Andelot c'étaient les lettres de Claire.

La jeune fille n'était point avare de détails la concernant ; elle se plaisait même à s'étendre sur les menus incidents de son existence journalière. Mais on eût en vain cherché la trace d'une sollicitude égale vis-à-vis de ses parents.

« J'espère que vous vous portez bien tous les deux », constituait la formule à peu près immuable en laquelle se résumaient ses préoccupations à leur égard.

Elle ne songeait pas plus à s'informer de leur genre de vie qu'elle ne pensait à donner de son aïeule et des vieilles cousines d'autres nouvelles que celles-ci : « Grand'mère va bien, Petiôto également. Rogatienne se plaint toujours. Toutes trois vous embrassent. »

Une impression bizarre se dégageait à la longue de cette correspondance où le « moi » envahissait tout.

Victor Andelot commençait de la ressentir, cette impression pénible, en dépit de sa folle tendresse pour sa fille. À tel point que le jour où Claire se décida à parler de Lilou et de Pompon, l'ingénieur s'écria :

« Voilà du nouveau ! Clairette s'intéressant à deux moucherons de cinq ans ! Qui ça peut-il bien être ? Probablement les fils du régisseur de Vielprat.

— Elle nous le dira sans doute la prochaine fois », repartit Émilienne.

Si les lettres de sa fille lui étaient précieuses, si elle les attendait avec une impatience fébrile, la pauvre femme n'eût cependant pas osé dire qu'elles satisfaisaient pleinement son cœur.

Elle n'y découvrait pas les regrets de la séparation, l'impatient désir de les revoir qui lui eussent paru si naturels de la part d'une enfant tant aimée.

Toutefois, M Andelot enfermait en son âme ces pensées attristantes. Se plaindre n'eût fait qu'ajouter au fardeau de son cher mari, et il avait assez des tracas inhérents à sa situation.

Certes, on l'avait courtoisement accueilli, ses avis faisaient autorité, les modifications apportées par lui à la métallurgie des pyrites assez pauvres que fournissait la mine donnaient des résultats déjà appréciables, et dont l'administration se montrait reconnaissante.

De ce côté tout allait bien.

C'est avec les ouvriers de l'usine qu'il ne s'entendait pas.

Il se sentait séparé de la France, de sa fille, par conséquent, et de sa vieille mère, par des distances trop grandes. Tant de chemin fait pour venir ! Et ces steppes immenses où, l'hiver, les loups barrent la route aux voyageurs ! Et, de la première neige au printemps, rien que le télégraphe et une poste irrégulièrement desservie…

Qu'il lui survînt un accident, que sa femme demeurât seule, elle qui ne savait pas quatre mots de russe, que deviendrait-elle ?

Il avait pensé arriver dans une usine en pleine prospérité, confiée déjà à des ingénieurs de savoir, qui, comme tous les Russes des classes instruites, parlaient le français couramment : point.

La mine seule fonctionnait à peu près, sous la direction de vieux routiniers qui habitaient ce pays depuis leur jeunesse, vivaient sans grand commerce avec le reste de l'empire, et avaient oublié le peu de français appris au cours de leurs études.

Victor Andelot se montrait donc d'une prudence excessive dans les manipulations auxquelles il lui fallait se livrer. Il avait le souci de sa vie, lui qui était très brave et qui l'avait prouvé.

Mais, en ce moment, il ne se reconnaissait pas le droit de s'exposer avec sa belle insouciance de jadis…

Les ouvriers avaient fort bien saisi cette nuance. Ils ressentaient une sorte de dépit, à être commandés par un tel chef. Car c'était à leurs yeux, pour un Français, une déchéance qu'il se montrât, non pas craintif, non pas lâche, mais seulement d'une prudence exagérée.

Leur déférence vis-à-vis d'Andelot se ressentait de cette désillusion sur son compte. La sympathie est réciproque ou elle n'est pas. Peu aimé, à peine estimé, Victor Andelot ne se sentait point attiré, lui non plus ; il s'ensuivait des relations un peu tendues avec son personnel, et il en souffrait.

Tristesse sur tristesse… C'était là le bilan le jour où parvint aux exilés la lettre de grand'mère, que Claire avait enfin pris le temps d'écrire.

Elle était accompagnée d'un véritable journal relatant tout ce que, jusqu'ici, la jeune fille avait gardé pour soi : la découverte de l'escalier, le travail d'appropriation, les détails de sa première rencontre avec Pompon et Lilou.

Àce propos, retrouvant, à en faire le récit, la pitié qui l'avait saisie quand les deux petits s'étaient dits sans mère, elle avait eu un élan :

« C'est peut-être bien la première fois que j'ai compris ce que sont, pour un enfant, un père et une mère, mes parents aimés, écrivait-elle. Je crois que, jusque-là, j'avais été pas mal ingrate… Non, c'est aveugle que je devrais dire ! Vous me manquez cent fois plus depuis ce jour. À l'heure où je vous disais bonsoir, votre baiser me manque surtout, il me manque à pleurer ! »

C'étaient trop de bonnes nouvelles et d'étonnants revirements !

Le courrier avait été distribué à l'heure du déjeuner. Les deux époux s'étaient mis à table et lisaient tout en mangeant. Ils se servaient eux-mêmes, ayant fait l'économie d'une domestique. Et personne n'étant là pour leur rappeler que les plats refroidissaient devant eux, ils reprenaient une lettre après l'autre, la recommençaient sous prétexte d'un mot mal compris ; en réalité, ils ne voulaient que se donner la joie d'entendre à nouveau les confidences de Claire.

Pour la première fois, ils osèrent échanger leurs pensées, les vraies, celles qu'ils ne s'étaient jamais confiées au sujet de leur fille.

« Quelle heureuse transformation ! s'écria le père.

— Oh oui ! heureuse. Je ne t'en disais rien, mais je commençais à m'inquiéter. »

Et avec une naïveté bien maternelle :

« J'avais peur qu'à la fin notre Clairette ne devînt un peu égoïste.

— Et moi, repartit l'ingénieur, je tremblais qu'elle ne le fût déjà beaucoup et que nous n'en fussions cause par la façon dont nous l'avons élevée. Osons être francs, ma bonne Émilienne », ajouta-t-il avec gaieté.

Elle se mit à rire aussi.

Parler de leurs préoccupations, songer aux tristesses qu'en eux-mêmes ils qualifiaient de passées, parce que, là-bas, où vivait leur chérie, l'horizon s'ensoleillait, leur était déjà presque une douceur.

De retour à l'usine, Victor montra un entrain inaccoutumé. En traversant la cour qui accédait à son laboratoire, il se surprit à fredonner un air de bourrée auvergnate !...

Les ouvriers qui le croisaient et recevaient de lui, en échange de leur salut silencieux, un bonjour souriant, le contemplaient avec un étonnement extrême : jamais on ne l'avait entendu rire ; encore moins chanter !

C'était justement jour de paye.

Il assista à cette opération, eut, pour chacun, de ces mots qui vont au cœur des braves gens, et il n'en manquait pas parmi les ouvriers de l'usine.

L'impression générale fut un peu modifiée à dater de ce moment.

« Il s'accoutume à nous, le Français », se disaient entre eux les ouvriers.

Eux aussi s'accoutumaient à l'ingénieur, et ils cessèrent de lui imputer à crime les précautions extrêmes dont il s'entourait quand il devait se livrer à des manipulations dangereuses…

À Arlempdes, les changements à vue se succédaient.

En place des après-midi mornes, égayés à grand'peine par un domino à trois, c'étaient de continuelles visites, du château à la vieille maison.

Pour faciliter le passage, on avait appuyé le placard de Claire contre le galandage, en longueur. Deux rampes fixées dans le rocher, de chaque côté de l'escalier extérieur, permettaient aux petits et même à Fernande de prendre ce chemin, qui raccourcissait beaucoup.

Il y avait toujours des bébés chez grand'mère, à présent, à l'heure du chocolat.

Hervé était encore absent.

Claire et Thérèse se voyaient chaque jour. Cette dernière s'intéressait beaucoup à sa jeune voisine et profitait de tous les écarts de la conversation pour essayer de pénétrer le fond de sa nature.

Mais, après une quinzaine, elle n'était pas moins perplexe. Les théories de Claire, sa façon d'envisager le bonheur, surtout, la déconcertaient.

Elles n'étaient pas d'accord sur ce terrain-là, tant s'en faut.

Malgré ces divergences, une sympathie spontanée les poussait l'une vers l'autre.

Thérèse se sentait attirée à peu près uniquement, il est vrai, par l'extrême franchise de la jeune fille.

Quant à celle-ci, elle subissait le charme de ce caractère fort, toujours égal, toujours gai.

Avec son regard spirituel et facilement railleur, Yucca intimidait Clairette, par exemple. Il l'eût bien davantage intimidée, si elle avait soupçonné avec quelle attention il suivait l'entretien, lorsque, par hasard, il se trouvait travailler proche des deux amies.

Car Yucca n'était pas venu à Arlempdes avec l'intention de flâner. Quelques œuvres de valeur méritaient qu'on les sauvât par une restauration habile, en dehors des fresques de la chapelle, dont il s'était chargé.

Un jour, enfin, en plus de tout cela, il avait exprimé le désir de faire le portrait de Claire.

René avait exécuté une bonne petite ébauche, presque ressemblante : Pompon et Lilou, deux caricatures délicieuses d'intention ; à présent, c'était sérieux, Clairette posait tous les matins une heure.

Se rappelant l'époque où son mari, qui n'était pas même alors son fiancé, avait fait son portrait sous la forme de l'ange gardien de René, Thérèse raconta certaine fois à Claire, durant la pose, leur arrivée à Morez, la première visite de Yucca, devenu déjà, à

l'insu du reste de la famille, « le plus bon hami de René », qui avait juste cinq ans ; tous ses déboires de maîtresse de maison, ses essais malheureux en cuisine, l'histoire du pauvre Éloi, et, par suite, celle de Cécilia, sa petite protégée, et toute cette existence laborieuse, souvent difficile, où le plaisir avait si peu de part.

Claire écoutait, attentive ; son visage trahissait l'admiration étonnée où la plongeait ce récit.

« Nous étions quand même bien heureux, conclut Thérèse.

— Pas moi, lorsque tu m'accusais de me livrer à la contrebande, protesta Yucca. Mademoiselle Claire, faites-vous conter cet épisode, et ensuite… tremblez d'encourir le blâme de votre intolérante amie… J'y ai passé ! c'est dur… Je lui en veux encore, je crois. »

Un regard où se lisait la plus profonde, la plus ardente tendresse, jeté à Thérèse en même temps que cette affirmation taquine, disait ce qu'il en fallait croire.

La jeune femme riait :

« C'est vrai… je l'avais exilé, Clairette ; je m'étais condamnée à ne plus le revoir. Ah ! voilà pour moi les vilains jours ! Si je n'avais pas été surchargée d'occupations, accaparée par mon père et mon petit monde tour à tour, et, aussi, aidée par le bon Dieu, mon seul confident, que serais-je devenue ?… Je me suis un peu corrigée de mon intolérance et de ma promptitude à porter un jugement, depuis. En ce monde, voyez-vous, ma mie Clairette, aucune leçon n'est perdue. Ainsi, ne vous avisez pas de prendre peur de moi, comme Yucca vous y invite… »

Yucca… Il avait mis à profit la délicieuse expression qui passait sur la physionomie de Claire : elle était fixée sur la toile et donnait au visage de la jeune fille un charme de candeur et d'émerveillement qui la rendait mieux que jolie : attachante.

Un autre jour, Thérèse expliqua à la jeune fille comment s'était arrangé leur séjour à Vielprat.

Ils devaient venir beaucoup plus tôt. Elle avait promis à leur ami que, durant sa période de service militaire, elle serait là pour veiller sur les petits, de moitié avec M de Ludan, laquelle n'eût pas consenti à faire un tel voyage et à assumer une charge si lourde sans la compagnie et le concours de Thérèse.

Mais, un peu avant la date fixée pour le départ, René avait pris la scarlatine. Il fallut attendre sa convalescence. Car… de le quitter !… Il était pour Yucca, aussi bien que pour elle, un être à part, aimé deux fois, comme un tout jeune frère, oui, mais aussi presque comme un enfant.

« Et M de Ludan, cette chère cousine Brigitte, fit Claire avec une pointe d'ironie, aurait-elle eu des malades dans sa maison, elle aussi ?

— Non, mais des visites imprévues, paraît-il.

— Hem !… C'est donc pour cela, poursuivit Claire, laissant de côté la sœur d'Hervé ; aussi je ne m'expliquais pas que René ne fût point au collège à cette époque de l'année.

— Vous savez à présent pourquoi ces longues vacances.

— Et c'est vous qui l'avez soigné ?

— Mon mari et moi, oui. Nous avions installé notre petite Fernande avec sa bonne, Mad et Jean à l'autre extrémité de la maison, sous la surveillance de mon père, ne gardant auprès de nous que bébé, impossible à éloigner, puisque je suis sa nourrice.

— Et la contagion ?... Vous ne la redoutiez pas ? vous êtes si jeune !

— Oh ! » fit Thérèse, tellement surprise de la question qu'elle ne sut comment y répondre. À la fin elle dit :

« On ne pense pas à cela, je vous l'assure, auprès des êtres chers. Vous le saurez plus tard.

— Croyez-vous ?

— Je l'espère et je vous le souhaite de tout mon cœur, répondit la jeune femme d'un ton grave.

— Vous me souhaitez d'avoir à exposer ma propre vie pour sauver celle de...

— De vos enfants, oui, ma petite amie, puisque vous avez le malheur de n'avoir ni frères ni sœurs à qui vous dévouer.

— Êtes-vous étonnante ! Je ne juge pas cela un malheur, moi. J'aime beaucoup mieux avoir mes parents pour moi toute seule. »

Thérèse secoua la tête en manière de protestation ; mais elle ne poussa pas la discussion plus loin.

Il est des vérités qui s'enseignent ; il en est d'autres qui doivent s'imposer d'elles-mêmes, sous l'irrésistible puissance des événements, pour être comprises.

Toute à sa nouvelle amie, Claire délaissait absolument grand'-mère. Celle-ci ne manquait, il est vrai, ni de partenaires pour le jeu l'après-midi, ni de compagnie pour la distraire le reste du temps.

L'un des plus assidus était René. Lilou et Pompon se partageaient, ramenés à chaque instant vers Claire par leur inconcevable préférence.

Autant qu'elle le pouvait, celle-ci les renvoyait à grand'mère, ou bien si Thérèse, la devançant, venait passer l'après-midi chez M Andelot, vite elle leur livrait les vieux jouets, afin de se débarrasser de leur envahissante affection.

Sentant bien que le retour d'Hervé, et la présence de M de Ludan surtout, mettraient fin aux causeries intimes avec Thérèse, elle s'arrangeait pour ne rien perdre des bonnes heures qui lui restaient.

Ce qui retardait le retour de de Kosen, c'est qu'avant d'aller prendre à Compiègne sa sœur Brigitte, il avait poussé jusqu'à Brest, afin de voir Tiphaine.

Claire ne s'en plaignait pas. Elle, qui n'était guère timide, éprouvait en face de son cousin une impression qu'elle ne définissait point, mais qui ressemblait beaucoup à de la timidité, et cela lui était désagréable.

Certes, il s'était montré bien simple ; il avait laissé voir son émotion, lui, un homme, devant ce qu'il appelait « les reliques », tout comme eût pu le faire un enfant.

Quand même, le regard pénétrant d'Hervé embarrassait la jeune fille.

Il l'étudiait… et elle avait conscience qu'il la jugeait avec un peu et peut-être même beaucoup de sévérité.

Un secret instinct lui disait que la sympathie ne viendrait pas entre eux ; ils ne se ressemblaient aucunement, au moral, et ne parviendraient jamais à s'entendre, elle en eût juré !

XI

« Tante Claire, papa il est ici avec tante Brigitte. Il va viendre chez mère-vieux.

— Quand ?

— Tout de suite. »

C'était Lilou qui apportait cette nouvelle. Où était Pompon ? Par la plus extraordinaire des exceptions, il ne trottinait point dans l'ombre de son frère.

Car ces deux êtres-là pouvaient aussi peu se quitter que s'accorder.

« Où donc est Pompon ? s'informa Claire.

— Sais pas… L'ai pas vu.

— Et René ?

— Il a couri loin, loin, sans nous, à cause qu'y veut pas que nous nous tuyons les jambes. C'est trop z'élevé, il a dit ; c'est au vieux Château, tiens. Il est avec Yucca.

— Tu pourrais parler plus respectueusement de M. Murcy.

— Papa dit « Yucca », et ma sœur Thérèse aussi !

— Tu embrouilles tout ! Thérèse n'est pas ta sœur.

— Eh bien, René l'appelle comme ça, fit Lilou on frappant du pied.

— Ce n'est pas une raison pour que tu l'imites, toi, nigaud.

— Si tu me grondes, je m'en allerai.

— Va, va, je n'ai pas besoin de toi.

— Mais moi j'en ai besoin, fit-il, redevenu subitement câlin. Tante Claire, ma fée ! tu sais, quand tu te z'as envolée dans les sapins ? Moi je m'en « appelle ». Faut me z'aimer, dis ?

— Oui, oui, » répondit Claire distraite, tout en donnant un dernier coup d'œil à l'ensemble de sa toilette.

Car cet entretien avait lieu dans sa chambre, où Lilou était venu la relancer.

Elle le prit par la main et descendit avec lui.

Mais, au moment de pénétrer au rez-de-chaussée, le gamin hésita, l'air inquiet :

« J'es en peine de Pompon, dit-il. Attends-moi, je vas reviendre avec lui. »

Et, regrimpant l'escalier, il franchit le volet pour retourner dans le parc.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que des cris assourdissants retentissaient, entrecoupés d'appels.

Alors en train de cueillir des fleurs au jardin, afin d'en orner la salle en l'honneur de la visite annoncée, Claire reconnut son nom, à travers les cris et les mots inarticulés.

Elle se mit à courir vers la maison, jeta en passant ses fleurs sur une banquette du vestibule, et, gravissant les degrés quatre à quatre, elle atteint le haut de l'escalier extérieur en moins de vingt secondes. Elle demanda :

« Qui m'appelle ? Qu'y a-t-il ?

— Faut viendre vite, vite, tante Claire ! Pompon à la « serlatine » ! Il va moure ! »

Elle descendit rapidement.

Lilou sanglotait. Sur son visage bouleversé par l'effroi, inondé par les larmes, son nez très peu mouché envoyait des traînées luisantes, que sa petite main inhabile étendait sur tout le visage en voulant les essuyer.

Claire n'y prit pas garde. Emprisonnant la menotte gluante dans la sienne, elle se mit à courir vers le château avec l'enfant. Et, tout en courant, elle interrogeait :

« Ton papa, où est-il ?

— Sais pas.

— Et tes bonnes ?

— Sais pas.

— Mais Pompon ? qui t'a dit qu'il avait la scarlatine ? Un médecin est donc venu ?

— Sais pas.

— Alors que sais-tu ?

— Quand on est malade, c'est la « serlatine », René me l'a dit. Pompon, il est malade.

— Où a-t-il mal ?

— Là-bas, dans le grand trou.

— Je te demande si c'est sa tête, son estomac, ou ses jambes qui lui font mal.

— Sais pas… C'est la « serlatine »… hi… hi… Je veux pas que mon frère y moure.

— On l'a mis au lit ?

— Dans le grand trou y a pas de lit ! »

Claire comprit que l'enfant devait être ailleurs qu'au château. Redoutant un accident, elle reprit :

« Il ne peut pas marcher ?

— Sais pas…

— Qu'appelles-tu le grand trou ?

— Tu sais bien… t'y es viendue. C'est là-bas, où on descend. »

Il indiquait le ravin surplombé par l'énorme bloc de rochers que Claire, à son retour à Arlempdes, pensait devoir s'être déta-

ché sous l'effort des orages.

Elle pressa encore le pas, saisie d'une crainte plus grande.

Son émotion, elle ne s'en rendait pas compte ; son cœur était oppressé comme jamais elle ne l'avait senti oppressé ; mais avait-elle le temps de se demander quel sentiment l'étreignait si fort.

Elle courait, portant presque Lilou toujours sanglotant, et qui répétait sans trêve que son frère allait « moure ».

On atteignit enfin le sentier qui descendait, par des lacets faciles, au fond du « grand trou ». Et on découvrit Pompon, pantelant, affalé, les genoux ramassés contre son estomac, les veux fermés, le teint verdâtre… Il tenait un sac en papier entre ses bras… un sac vide…

« Pompon ! mon chéri ! » fit Claire. Elle le souleva. Il se laissa prendre et mettre debout sans opposer de résistance. Il avait un gros mal de cœur qui eut les suites ordinaires à ce genre de malaise, et, le changement de position aidant, rejeta le contenu du sac : des chocolats à la crème apportés par tante Brigitte, accaparés par le bonhomme et dévorés par lui en l'espace d'un quart d'heure… moins la part réservée à Lilou : quatre petits bonbons sur le demi-kilo !

Avant d'entamer sa provision, Pompon les avait alignés sur une pierre en saillie qu'ils appelaient « la table » dans leurs jeux.

Lilou continuait de pleurer, mais moins fort ; il venait d'apercevoir les chocolats.

Cependant ses cris de tout à l'heure avaient été entendus. Hervé accourait, suivi de sa sœur, de Thérèse et des bonnes.

Guidés par les derniers sanglots de Lilou, ils rejoignirent Claire au moment où, sans se soucier des nouveaux accidents menaçant sa toilette, la jeune fille remontait chargée de Pompon toujours vert.

Lilou lui emboîtait le pas, armé de la pièce de conviction : le sac vide.

Tout en marchant, il finissait de croquer ses quatre chocolats. Ses larmes s'étaient enfin arrêtées de couler.

Il dit, hochant la tête :

« Il est gentil, mon frère, il m'en a gardé. Tu es sûre qu'il va pas moure ?

— Sûre, sûre, ainsi cesse de pleurer.

— Je pleure pas, je mange.

— Oh ! Clairette, s'écria Hervé, tendant les bras pour prendre son fils.

— Inutile de nous salir deux, mon cousin, il n'est pas bien lourd, laissez-moi le porter jusqu'à son lit.

— Que pensez-vous qu'il ait, le pauvre petit ?

— Rassurez-vous, ce n'est qu'une indigestion. »

Elle conta comment elle se trouvait là, l'émoi de Lilou, ses appels, sa peur que son frère n'eût la scarlatine.

« C'est bizarre… prononça Hervé sans expliquer davantage sa pensée.

— Eh bien, Claire, observa Thérèse, et vos théories, qu'en avez-vous fait ?… »

Les yeux de la jeune femme avaient un éclat humide. Elle était émue, mais surtout contente, cela se devinait.

Elle poursuivit :

« C'est curieux ; nous sommes tous au château, et c'est vous que Lilou appelle ! »

De Kosen regarda M Murcy : elle venait de l'exprimer, la pensée qu'il n'avait pas dite.

Mais Claire repartit :

« C'est bien simple : il me quittait. C'est pour cela que j'ai été la première dont le nom lui soit venu à l'esprit.

— Peut-être, en effet », murmura Thérèse.

L'une des bonnes s'offrit à son tour à porter Pompon. Mais alors ce fut celui-ci qui, un peu remis du terrible mal de cœur, se cramponna au cou de sa jeune tante.

« Me laisse pas. Ze veux que tu me tiendes tout le temps. C'est toi qui m'as ôté mon mal… »

Cependant, une fois le petit malade sur son lit, tandis que Kate lui préparait du thé et que Gretchen le déshabillait, Claire s'éclipsa, emmenée par Thérèse dans sa chambre.

La jeune femme riait.

« Quel joli démenti vous venez de vous donner, Clairette !

— Un démenti, parce que j'ai eu peur un instant ! Il est certain que je me suis laissé impressionner par les cris de Lilou : c'est irraisonné, ça.

— Oh ! ma chérie, en pareil cas le cœur ne prend jamais le temps de raisonner.

— Pouah ! » fit Claire, quittant sa robe avec dégoût.

Cécilia vint poser sur les bras de sa mère le bébé qu'elle promenait par l'appartement, ramassa la robe salie et l'emporta.

Un quart d'heure plus tard elle en présentait une autre à M Andelot ; s'étant rendu compte que, pour être parfait, le nettoyage prendrait beaucoup de temps, elle était allée en demander une à Sidonie.

Claire l'endossa, toute maussade, et voulut retourner chez elle aussitôt.

« Ne prendrez-vous pas des nouvelles de Pompon ? demanda Thérèse.

— Si, naturellement. Ce que je veux éviter, par exemple, c'est de rentrer dans sa chambre. Il aurait peut-être la fantaisie de vouloir me garder : merci bien ! Ma chère amie, quelle corvée d'élever des enfants ! Je souhaite n'en jamais avoir. »

Thérèse lui rit au nez.

Elles venaient de quitter ensemble l'appartement et se disposaient à passer dans la partie opposée du château, occupée par Hervé et les petits, lorsque le baron émergea de l'escalier.

« Je montais la garde, dit-il. Pompon vient de s'endormir. Ma cousine, je suis confus de l'ennui que vous a causé ce gamin. Je vous offre nos excuses à tous les deux. Demeurez encore quelques minutes au château : le temps de faire connaissance avec ma sœur ; je n'ai pas pu vous présenter l'une à l'autre, au milieu de cet émoi.

— Je vais m'assurer que le petit malade n'a pas de fièvre, annonça Thérèse ; au revoir, Clairette. »

Elle s'engagea dans les corridors du premier étage, tandis qu'Hervé, offrant cérémonieusement le bras à sa cousine, la conduisait au salon, où M de Ludan attendait.

De caractère, sinon de physionomie, elle était beaucoup plus Liernay-Sauvetal que son frère, M de Ludan. Elle eût accueilli avec froideur, même peut-être avec ennui, la communication d'Hervé touchant leur origine, si son mari, esprit très droit, et qui avait sur elle une grande influence, n'eût manifesté sa sympathie et sa pitié pour les vieux parents dépossédés de leurs droits et de leurs joies d'aïeuls.

Toutefois, bien que ramenée de ce fait à de meilleurs sentiments de famille, Brigitte restait sans enthousiasme.

Elle accueillit Claire avec une bienveillance un peu hautaine.

Froissée par cette attitude, la jeune fille se retira presque aussitôt.

En la reconduisant jusqu'à mi-chemin, Hervé la remercia encore. Ils échangèrent une cordiale poignée de main.

« À tout à l'heure, ma cousine, j'ai une telle impatience de revoir grand'mère !

— Pensez-vous que M de Ludan partage votre hâte ? fit Claire ironiquement.

— Elle ne l'a pas connue autant que moi. C'était tous les jours que nous nous faufilions avec mon père dans la vieille maison, et à n'importe quel moment. Ne soyez pas inquiète de la froideur de Brigitte ; cela fondra comme neige d'avril, en revoyant notre aïeule. »

Claire eut un geste vague, signifiant :

« Tant mieux !… » sans trop y croire.

Et elle poursuivit son chemin.

Peu après, de Kosen et sa sœur se rendaient chez M Andelot.

Une légère émotion rosa le visage aristocratiquement pâle de M de Ludan, lorsqu'elle revit la salle, puis la vieille dame, très peu changée, et occupant comme autrefois sa bergère à coussins de plume.

« Je me rappelle… je reconnais cette pièce… le piano était déjà à cette place… » murmura-t-elle à son frère, tout en franchissant l'espace qui la séparait de l'aïeule.

Et à celle-ci :

« Vous n'avez pas vieilli, madame. Je revois votre visage presque tel au fond de mes souvenirs.

— Bonjour, grand'mère chérie. Tu t'es bien portée en mon absence ? » demanda Hervé.

Il baisa le cher vieux visage et apporta sa chaise à sa place accoutumée.

« Tu es ici comme chez toi, observa M de Ludan. Moi aussi… grand'mère… prononça-t-elle après avoir hésité deux secondes devant le nom familial, je voudrais vous embrasser. »

Son visage aux lignes altières, au profil chevalin, s'éclaira d'un joli sourire.

Hervé glissa un regard satisfait du côté de sa cousine, qui inclina la tête en signe qu'elle avait compris : la neige fondait peu à peu, en effet…

« C'est une orgueilleuse, mais elle prend mieux son parti de la situation que je ne l'aurais pensé », se dit-elle, tout en continuant d'observer le moindres changements de physionomie de Brigitte.

Faisant à mauvais jeu bon visage, M de Ludan finit par se montrer aimable avec tout le monde ; même avec les vieilles cousines, encore qu'en son for intérieur elle se divertît follement des prétentions de Rogatienne, de la taille de Pétiôto, unie à cet ironique surnom.

La visite s'acheva au milieu de projets d'excursion, la sœur d'Hervé étant d'une nature remuante qui s'arrangeait mal de la vie sédentaire.

Elle n'avait pas d'enfants ; là était peut-être le secret du vague ennui qui la poussait à déserter le logis.

Son frère dut s'engager à lui faire explorer chaque jour quelque coin du pays. Grand'mère n'y perdit rien. Le matin, avant le départ, sitôt de retour, le soir, Hervé accourait.

Un après-midi que la pluie avait retenu au château les promeneurs, Brigitte vint demander à M Andelot :

« Confiez-moi Clairette demain. Nous allons au Mézenc, M. Murcy, Hervé, René et moi. M Murcy se dévoue à garder tous les enfants, puisque, étant nourrice, elle ne saurait quitter son plus jeune bébé une journée entière.

« Les jardinières… »

Mde Ludan s'interrompit de détailler les étapes de la promenade pour s'écrier :

« Oh ! grand'mère ! les drôles de voitures, si étroites et si cahotantes ! Je n'avais gardé aucun souvenir de ces véhicules bizarres ; les jardinières, donc, puisqu'elles sont seules possibles, nous conduiront à Ussel et nous y attendront pour le retour, en sorte que nous serons ici d'assez bonne heure ; seulement, il faut partir à l'aube.

— Et d'Ussel, quel est l'itinéraire ? s'informa Clairette, certaine que grand'mère ne lui refuserait pas le plaisir proposé !

— Hervé m'a dit qu'on traversait Goudet, Saint-Martin-de-Fugères, les Estables. Il paraît que le pays est superbe par là !

— Et justement je ne le connais pas ! Tu veux, grand'mère, hein ? c'est entendu. »

M Andelot eut un sourire indulgent, bien qu'un peu malin.

Tandis que sa tête s'inclinait en signe d'acquiescement, ses yeux semblaient dire à sa petite-fille :

« Si je ne voulais pas, tu serais capable d'y aller tout de même ; mieux vaut t'éviter l'occasion de t'insurger… »

Puis elle s'informa :

« Et, à partir d'Ussel ?

— Un break commandé au Puy nous attendra. Nous emportons des provisions ; tout est prévu. N'ayez aucune crainte pour ma cousine, je veillerai à ce qu'elle ne commette pas d'imprudences. »

Ce fut une journée d'enchantements pour la jeune fille. De bons postiers accoutumés à passer partout, des chevaux de montagne au pied sûr, les emportaient d'une allure égale, pas trop rapide, à travers des gorges sauvages, sur des hauteurs vertigineuses, par des chemins hardis jusqu'à l'audace, mais qu'on n'avait pas même la pensée d'explorer du regard, d'abord parce que les yeux étaient rivés au paysage, et aussi parce que le cocher, aguerri, connaissant bien sa montagne, tenait ses bêtes en main avec une habileté rassurante.

Et, tout en roulant vers la plus haute des Cévennes, on causait.

« Ce qui m'a frappé en venant ici et depuis que je parcours le Velay, observa Brigitte, c'est la quantité de châteaux plus ou moins en ruines que l'on rencontre.

— J'en ai été frappé aussi, repartit Yucca. Je crois que, si on se promenait en ballon, on aurait l'impression d'un immense échiquier : chaque case étant représentée par l'un de ces castels féodaux dont le nombre vous surprend, madame. Vous avez dû remarquer aussi que tous sont perchés de façon à dominer une vaste étendue de pays.

« Je me figure que les seigneurs de ce temps-là consacraient leur vie à guerroyer entre eux.

— Quand ils ne détroussaient pas les voyageurs, tels de simples brigands », interrompit Hervé.

Yucca reprit :

« Le Jura donne l'impression d'un pays neuf, un pays qui s'éveillerait seulement à la vie. Il en va autrement ici : le Velay, c'est l'ancêtre. Il fait partie du massif central, celui qui forma la Gaule primitive : la première terre habitable, enfin. Que de générations ont dû s'y succéder !... »

Et, avec un sourire qui semblait se railler lui-même :

« Ne vous étonnez pas de mon érudition ; nous avons tous dû savoir ces choses, mais cela s'oublie... Ma science date d'hier soir. J'ai lu ces détails dans le livre d'archéologie qu'Hervé m'a prêté. J'y ai vu qu'avant les châteaux et autres demeures construites de main d'homme, ce qui servait d'habitation aux habitants de la contrée, c'étaient les grottes dont le pays est sillonné. Un fait curieux, et constaté récemment encore, les Vellaves et les Cévenols des temps féodaux y enterrèrent leurs morts. Ces grottes sont la résultante des convulsions terribles d'où est sortie la configuration actuelle de la contrée, évidemment. Quels hommes ont été les témoins de ces phénomènes géologiques ? Ah ! mes amis ! s'écria l'enthousiaste garçon, c'est à ce moment qu'il aurait fallu vivre ! s'endormir un soir sur le bord d'un lac ombragé par des palmiers, des sophoras, des lauriers, des magnolias, des mimosas..., se sentir soulevé dans le rêve, aux grondements furieux de cent cinquante volcans prêts à vomir la flamme, à laisser couler la lave, et, au matin, dominer du haut du mont Anis ou du

dike d'Aiguilhe le pays transfiguré ! … Pas banal, ce spectacle-là. »

De Kosen riait aux larmes, à écouter son ami. Il demanda :

« As-tu calculé ce qu'aurait dû dormir cet heureux mortel, pour, ayant fermé les yeux à l'époque des magnolias et des palmiers, les rouvrir sur le mont Anis ? Peut-être dix siècles… peut-être davantage…

— Vraiment, interrompit Claire, les vallées étaient des lacs, et il croissait des mimosas sur leurs bords, mon cousin ?

— On a retrouvé des empreintes de toutes les plantes qu'a citées Murcy dans les couches des terrains les plus anciens, oui, Clairette : dans les arkoses de Brives, dans les marnes et les gypses d'Espaly, dans les calcaires de Ronzon. Puisque cela vous intéresse, sachez qu'en ces temps primitifs les crocodiles habitaient nos cours d'eau, ainsi que les tortues et que les flamants, — les œufs et les plumes recueillis en font foi, — cachaient leurs nids dans les roseaux des bords. Oui… mais plus tard, tout change, le climat se modifie jusqu'à permettre au renne de s'acclimater : nous voici loin des mimosas… »

Ce fut en causeries de ce genre que s'écoula le trajet ; causeries interrompues à tout instant par quelque exclamation arrachée aux voyageurs émerveillés.

Il était midi lorsqu'on atteignit la cime du Mézenc.

Claire n'avait nulle idée du spectacle unique qu'elle allait avoir sous les yeux.

À l'est, occupant tout le fond, les Alpes : une blancheur qui s'enlevait sur le ciel très bleu en arêtes brillantes et se développait sur trois cents kilomètres. À l'ouest, les vieux volcans endormis de l'Auvergne et du Velay ; des cônes rouges barrés de longues traînées noires, racontant où cheminait la lave. Presque à ses pieds, des lacs limpides, et loin, loin, à l'autre bout de la France, — vers le midi rien ne borne la vue, — un coin de mer, celui-là même où, jadis, saint Louis s'embarquait.

« C'est beau ! c'est beau ! mon Dieu que c'est beau ! » répétait Clairette, incapable de définir autrement ses impressions.

Elle ajouta, après un silence, avec un regard reconnaissant qui se trompa de route, puisqu'il s'adressa à Hervé, alors qu'en bonne justice il aurait dû aller à M de Ludan :

« Combien je vous remercie de m'avoir amenée ! je n'imaginais rien de pareil à ce que l'on voit d'ici. »

On descendit jusqu'à un repli de terrain abrité du vent et l'on s'assit devant les provisions qu'un domestique avait déballées.

Que cela ressemblait peu aux excursions faites en la compagnie de Pêtiôto, sous la conduite de Théofrède.

Tous les dix pas cette bonne Sidonie s'informait : « Tu es bien, Clairette, tu ne sens pas trop d'air ? Mets donc ton manteau, tu vas t'enrhumer… C'est pas vilain, tiens, ces pierres qu'on voit là-bas… dommage que le chemin soit si mauvais. Ah ! parlez-moi de la plaine ! »

Ainsi se traduisaient les préoccupations et les admirations de la vieille fille.

Certain jour, Claire avait eu envie de la battre. Ne s'était-elle pas avisée d'émettre cette énormité : « Nous sommes bien là, c'est sûr. Mais je me trouverais tout aussi contente en face de ma corbeille de raccommodages, mon aiguille à la main ! »

Il était presque nuit lorsque la caravane regagna le logis. Grand'mère commençait d'être en peine. Elle écouta avec une joie recueillie le récit de sa petite-fille. Elle y était allée, elle aussi, visiter le Mézenc, jadis, au temps de sa jeunesse. Dans les impressions enthousiastes de Claire, elle retrouvait les siennes ; des yeux lumineux de la jeune fille, les paysages entrevus semblaient se refléter dans ses pauvres yeux voilés, tant ils étaient redevenus vivants…

… Pompon avait été quelques jours à se remettre de son indigestion, sur laquelle s'était greffée une petite irritation d'estomac ; mais il n'y paraissait plus ; il avait repris toute sa vivacité d'antan.

Chose singulière, Brigitte de Ludan ne parvenait pas à gagner son amitié ; pas plus que celle de Lilou, du reste.

Les reprenait-elle sur leur langue incorrecte avec trop d'insistance, sa physionomie quelque peu sévère et hautaine, au repos, leur en imposait-elle, ou bien la crainte qu'elle leur avait toujours inspirée s'était-elle accrue en proportion de leur sympathie pour Claire ?… Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils la fuyaient obstinément ; tandis que la jeune fille pouvait les rabrouer, les renvoyer… une heure après ils revenaient, câlins ou colères, suivant leur disposition du moment, mais ils revenaient.

Un matin, ils grattèrent à sa porte, il n'était pas sept heures.

On avait projeté ce jour-là de se rendre aux grottes de Beth. L'excursion ne demandant qu'un après midi, Thérèse avait consenti à en être, et de Kosen avait promis à Lilou et à Pompon de les emmener.

Claire ne fut donc pas trop surprise de leur visite matinale ; la crainte qu'on ne les oubliât avait dû les faire sortir du lit plus tôt qu'à l'ordinaire.

Ce n'était pas tout à fait cela. Sous l'empire d'une idée qui les tracassait, ils s'étaient échappés à demi vêtus des mains de leurs bonnes.

Lilou était encore en pantoufles. Ayant enfilé sa blouse lui-même, tout en marchant, Pompon l'avait mise à l'envers.

Ils donnaient des coups de poing dans la porte et criaient tous les deux :

« Claire ! Claire tante ! ouvre vite ! »

« Claire tante » passa un peignoir et ouvrit.

Àpeine entré, Lilou déclara d'un ton violent :

« Faut que tu es une maman z'à nous tout de suite. Tante Brigitte a dit hier qu'elle nous en achèterait une à Paris, une belle ! Moi, j'aime pas les mamans de Paris. Je veux toi. »

Il souligna cette déclaration d'un coup de talon énergique sur le parquet.

« Moi aussi, ze veux toi, appuya Pompon tout en faisant d'inutiles efforts pour boutonner sa blouse.

— Je vous ai dit cent fois que je ne voulais pas être une maman ; ni la vôtre, ni celle d'aucun bébé. Je déteste les enfants.

— Tu nous détestes pas, nous, fit Lilou. L'aut' jour, tu as dit que tu nous aimais. Oui, oui, je l'ai bien entendu ! Tu l'as dit à ma sœur Thérèse. »

La jeune fille ne répondit pas tout de suite. C'était vrai qu'elle avait dit cela à Thérèse, et c'était vrai aussi qu'elle le pensait.

Comment se faisait-il qu'elle se fût ainsi attachée à ses neveux ? Elle ne se le demandait même pas : elle le constatait, voilà tout. Mais d'en convenir avec eux, elle n'avait garde.

« Pourquoi me parler d'être votre maman ? Je suis votre tante : cela suffit. Une tante, c'est presque une maman, insinua-t-elle.

— Non, non, non ! Tante Brigitte, c'est pas une maman du tout.

— Et puis, moi, poursuivit Claire, croyant avoir découvert un argument sans réplique, pour que je devienne une maman « z'à vous », il faudrait que mon père me le permît.

— Où il est, ton père ? s'informa Pompon.

— En Russie, mes petits ; autant dire à l'autre bout de l'Europe.

— Vas-y, tu lui demanderas la permission, firent-ils, s'accrochant à elle, câlins.

— Je ne peux pas ; c'est trop loin ; cela me fatiguerait. Et puis j'aurais peur à voyager seule. »

Lilou regarda son frère et déclara bravement :

« Nous y ailerons, nous deux, nous avons pas peur.

— Allez d'abord dire bonjour à mère-vieux, c'est plus pressé que de vous rendre en Russie. Il se trouve que Modeste a fait hier des galettes à votre intention. Vous retournerez ensuite achever votre toilette : vous n'êtes pas même peignés. Avez-vous pris votre tub, au moins ?

— Oui, oui. Peigne-nous, toi, nous crierons pas.

— Moi le premier, fit Pompon.

— Non, moi… »

Ping ! paf ! deux gifles, et bientôt quatre, suivies de hurlements…

Claire prononça sans s'émouvoir :

« Quand vous aurez fini… Je vous préviens que je peignerai d'abord celui qui cessera le premier de crier. »

Aussitôt ils se battirent pour s'empêcher mutuellement de fermer la bouche ; et, ne parvenant pas à leurs fins, présentèrent en même temps leurs deux têtes au peigne et à la brosse que brandissait Clairette.

« Et vous voudriez !… murmura-t-elle. Ah ! Dieu m'en préserve ! »

Elle rougit en formulant ce souhait. Son front se barra soudain d'un pli dur, et ses yeux devinrent tristes.

Elle passait alternativement le peigne dans les cheveux noirs de Lilou, puis dans la perruque frisée de Pompon, afin d'éviter une troisième bataille.

Et, peu à peu, ses traits se détendaient, mais le sourire qui lui vint aux lèvres était plutôt ironique. Elle songeait :

« Brigitte prétend se charger de choisir une maman à ces petits… Choisie par elle, la seconde baronne de Kosen sera une nouvelle édition de la première… Et encore… Si elle ne s'entendait pas avec son mari, Gisèle aimait bien ses enfants, mon cousin l'a dit à grand'mère… Tandis que… Pauvres gamins… et… pauvre Hervé !… »

La voyant demeurer silencieuse, perdue en des réflexions qui la tenaient à part d'eux, Lilou et Pompon la crurent fâchée. Cela les rendit sages. Ils se laissèrent peigner sans une protestation, sans un cri. Et, avec leur mobilité d'humeur accoutumée, une fois bien pomponnés, parfumés tous les deux, ils s'embrassèrent.

« À présent, la prière », dit Lilou, se mettant à genoux où il se trouvait.

Claire le fit se relever, et les conduisit devant son crucifix.

« Dites comme vous en avez l'habitude. Pompon commença :

« Mon petit Zèzus, ze vous donne mon cœur, prendez-le, et… et… Ze sais plus, tante Claire. »

Embarrassée, celle-ci leur fit réciter le Pater l'un après l'autre.

« Et que le bon Dieu bénisse papa et le rende bien heureux ! tu nous le fais pas dire ? s'écria Lilou scandalisé.

— Si… Si… »

Elle songeait :

« Moi aussi, quand j'avais leur âge, on me faisait demander cela au bon Dieu… pourquoi est-ce que je l'oublie si souvent aujourd'hui ! … »

Sa prière d'enfant lui revenait. Elle la leur apprit toute. Ils répétaient docilement les mots, attentifs à ne rien omettre.

Quand ce fut fini, Lilou conclut, se relevant :

« Nous reviendrons la faire, tous les jours, vers toi, notre prière.

— Pourquoi pas vous faire aussi laver, peigner, habiller tous les jours par moi !… Vous avez des bonnes… » fit-elle, de nouveau assombrie.

Après avoir conduit ses neveux à sa grand'mère, en leur recommandant de ne point s'attarder, la jeune fille remonta chez elle et s'habilla en vue de la promenade projetée.

Vers une heure, Hervé vint chercher sa cousine ; ce serait l'occasion de passer quelques minutes avec M Andelot.

« Déjà prête ! », s'exclama-t-il surpris, en voyant entrer Claire en chapeau, gantée, son capulet sur le bras.

Elle se mit à rire.

« Vous ne comptiez pas sur une telle exactitude de ma part, avouez-le. Mais cela ne nous oblige point à partir tout de suite. Je suis certaine que Thérèse n'en a pas fini avec ses bébés ; je m'étonne même qu'elle les quitte.

— Moi aussi. C'est une bien charmante femme, ajouta Hervé, s'adressant à sa grand'mère autant qu'à sa cousine. Je n'ai jamais vu personne faire aussi simplement abnégation de soi. Elle vient aujourd'hui parce que Yucca lui a dit, à propos de cette excursion, que, si elle préférait rester, il s'en abstiendrait, ne voulant pas la laisser si souvent seule. Et, poursuivit Hervé, baisant les mains ridées de grand'mère, moi, qui ai un si gros arriéré à combler, non seulement je t'abandonne pour tout un après-midi, mais encore je te prive de ta petite compagne ; j'en ai des remords.

— Oh ! protesta Claire d'un ton indépendant, calmez vos scrupules de conscience. Je ne suis pas une Thérèse, moi. Je ne saurais rester longtemps en place. S'il me fallait m'asseoir une à deux heures en face de dominos à remuer j'y gagnerais la migraine. Demandez à grand'mère si elle me voit beaucoup l'après-midi. »

Il lui jeta un regard de reproche. Sa voix avait des inflexions presque sèches, lorsqu'il lui dit en se levant :

« Je suis à vos ordres, ma cousine ; nous partirons quand vous voudrez. À demain, grand'mère. Qu'est-ce que je dis ! à ce soir. Mais demain je te promets ma matinée tout entière. Nous ferons avec les enfants une bonne partie de loto, en souvenir d'autrefois. On ne vous contraindra point d'y prendre part, Clairette, soyez sans inquiétude, ajouta-t-il ironiquement.

— On y perdrait sa peine », répliqua-t-elle sur le même ton.

Ils firent la première partie du chemin en silence. Hervé était soucieux.

« Vous n'avez pas vu mes fils ce matin ? J'en serais étonné, se décida-t-il enfin à prononcer.

— À sept heures ils étaient à ma porte, à demi vêtus. Ils ont exigé que j'achève leur toilette et d'abord que je les peigne.

— Et… vous avez obéi ?

— J'ai obéi… Si je sais pourquoi, par exemple ! »

Elle réfléchit quelques secondes.

« Voilà !… Je suis entêtée, je le suis beaucoup, mais je crois qu'ils le sont encore plus que moi. Ce doit être là le secret de leur pouvoir. Avez-vous lu cette page de l'Évangile où Notre-Seigneur explique par une parabole toute simple la puissance de l'obstination… Un ami frappe à la porte de son ami et le prie de lui donner des pains : il lui est survenu un hôte en pleine nuit et il n'a pas pour apaiser sa faim. L'ami refuse : il est couché, ses enfants dorment, le bruit qu'il ferait en se levant pourrait les réveiller… Mais le quémandeur heurte plus fort, insiste, supplie… Si bien que l'autre cède afin d'avoir la paix.

— Qu'enseigne le Christ par cette figure ? demanda Hervé, souriant en lui-même du tour imprévu de l'entretien.

— Ce que Lilou et Pompon pratiquent à un degré incomparable : la persévérance dans la prière… Car Notre-Seigneur ajoute :

« Pensez-vous que si un homme cède à la fin aux instances de son ami, non parce qu'il est son ami, mais parce qu'il veut se débarrasser de ses importunités, Dieu pourra résister à la prière du juste ? »

— Mes compliments ! vous êtes ferrée, dit Hervé.

— Je n'y ai pas de mérite, grand'mère se fait lire l'Évangile par Rogatienne chaque soir après souper ; il arrive que je suis là… »

On eût dit qu'elle prenait plaisir à se dépouiller de tout ce qui l'eut pu rehausser aux yeux de son cousin.

Elle avait répondu d'un petit air détaché, moqueur, semblant dire :

« Ah ! vous vous imaginez que je suis capable de faire moi-même des lectures aussi graves : je vais vous fixer là-dessus… »

Quand ils parvinrent au terre-plein où les jardinières attendaient, attelées, ils virent tout le monde réuni, hors Pompon et Lilou.

« Les enfants, où sont-ils donc ? » s'informa Hervé.

On parut surpris.

« Nous les croyions avec toi, répondit M de Ludan.

— Je ne les ai pas vus depuis le déjeuner.

— Et vous, Claire ? demanda Thérèse.

— Ils ont quitté la maison vers huit heures, et n'y ont plus reparu de la matinée.

— Allons ! bien ! Les voilà qui vont nous mettre en retard, ces mômes-là ! s'écria René en partant à leur recherche.

— Je suis certain qu'à la voix de M Claire ils accourront », dit Yucca.

La jeune fille observa :

« Si les bonnes étaient plus attentives à les garder, cela n'arriverait pas.

— Il faut bien que le personnel déjeune, repartit Brigitte.

— Déjeuner ! vous n'êtes pas dans le train, ma cousine, fit Claire en riant. Demandez à Lilou, il vous répondra qu'à cette heure-ci les domestiques boulottent. »

Mde Ludan eut un geste consterné. Claire avait bien prévu ce résultat ; elle n'en rit que de plus belle.

« Mauvaise, lui murmura Hervé en aparté, cela vous plaît de faire ressortir devant un juge tel que ma sœur la déplorable éducation de mes fils. »

Elle eut un mouvement d'épaules insouciant. Puis, après avoir tourné l'habitation, elle appela les petits, ajoutant à leurs noms les épithètes les plus caressantes.

Au bout de cinq minutes, ils n'avaient point reparu. Il fallut bien s'avouer qu'ils devaient être ailleurs que dans le parc… mais, où ?…

Il n'était guère supposable que quelque chose leur eût fait oublier la visite aux grottes de Beth, cette promenade tant désirée. Peut-être la crainte qu'on ne revînt sur la résolution de les emmener leur avait-elle fait prendre les devants. Ils avaient pu se dire que, si on les rencontrait loin déjà du château, on serait bien forcé de les faire monter en voiture.

« Mais par où auront-ils passé ? Ils ne connaissent pas le chemin que nous allons suivre, observa le jeune papa.

— À cinq ans, on n'en pense pas si long, dit Thérèse. Le plus pressé, à mon avis, c'est d'explorer routes et sentiers sans perdre de temps. »

On se partagea les recherches. Hervé et Yucca battraient le parc en tous sens, René irait explorer le chemin reliant le château à celui qui se dirige vers Arlempdes en longeant le plateau ; le premier cocher, Césaire, descendrait vers celui qui suit la vallée.

« Et s'ils se sont dirigés du côté des bois d'Arlempdes par le pont du Camaret ? » prononça Claire.

Un effroi se peignit sur les visages, à ces mots.

Le pont du Camaret !... un vieil édifice dont les parapets s'en sont allés pierre à pierre au fond de l'eau ; un de ces ponts à dos d'âne, incommodes et dangereux, avec leur double pente, et dominant de haut la Méjeanne : en tout un passage redoutable pour des bambins de cinq ans.

« J'y vais moi-même, s'écria Hervé. Césaire, sellez-moi un cheval. »

Deux minutes plus tard, de Kosen descendait au grand trot les lacets du chemin coupant les pâturages, les champs d'orge et de seigle étagés sur la pente de la colline.

Il était fou d'angoisse. Comme il allait s'engager dans le mauvais sentier qui s'embranche de celui du château au chemin vicinal reliant les deux rives de la Méjeanne par le pont du Camaret, un jeune homme parut au bas de la pente.

En apercevant Hervé, il lui fit de la main signe qu'il était là pour lui, et, sitôt à portée d'être entendu, annonça : « Les enfants

sont chez moi, monsieur de Kosen. »

Celui-ci, qui avait retenu son cheval pour écouter, se porta d'un temps de trot jusqu'auprès du nouveau venu, et mit pied à terre.

« Monsieur l'instituteur d'Arlempdes, si j'ai bonne mémoire », dit-il en lui tendant la main.

Le jeune homme inclina la tête affirmativement et reprit :

« J'ai trouvé vos bébés assis sous l'ancien pont-levis, le porche, ainsi qu'on l'appelle. Ils se croyaient en Russie.

— En Russie ! répéta Hervé abasourdi.

— Comme je les détrompai, ils se levèrent dans l'intention de poursuivre leur voyage. Vous pensez bien que je ne les laissai pas aller plus loin. Je me représentai votre inquiétude, monsieur le baron, en constatant leur disparition. J'imaginai de leur dire que j'allais leur montrer, sur une grande carte, le pays où ils se rendaient. C'est ainsi que je les décidai à me suivre. Ils sont en ce moment sous la garde de deux gentils garçons à qui je donne, le jeudi, des leçons supplémentaires ; on a dû les faire goûter pour les occuper tandis que j'accourais à Vielprat vous avertir. J'aurais perdu mon temps à vouloir les ramener ; ils semblent férus à un point extraordinaire de leur idée de voyage. Je vous conseille, monsieur le baron, de filer au trot ! qui sait si vos enfants auront consenti à rester à l'école ; elle n'a rien de plaisant.

— Oui, j'ai vu cela. On vous a ouvert une façade dans la première enceinte du château : des murs épais de un mètre cinquante ; cela doit donner un jour triste.

— Si triste, que les deux petits ont fait la grimace en entrant dans la salle de classe.

— Je suivrai le plateau pour revenir ; il se peut donc que nous ne nous rencontrions pas, monsieur. Permettez-moi d'aller vous remercier chez vous. »

Ils échangèrent encore une poignée de main, et de Kosen repartit au grand trot.

L'instituteur n'avait pas tort de craindre. Ils n'y étaient pas restés longtemps, à l'école, les petits voyageurs.

Ayant considéré avec attention, sur la carte, cette Russie qui, vue ainsi, ne leur paraissait pas loin du tout, ils avaient réclamé leur liberté avec de tels cris, que les deux jeunes garçons, chargés de les amuser un moment, n'avaient pas osé les retenir de force. L'un d'eux s'était borné à les suivre à distance.

Et maintenant ils trottinaient sur le chemin qui va rejoindre Ussel par Martiaux.

« Faut marcher vite, vite, pour être arrivés avant le « noir », répétait Lilou de temps à autre.

Le galop d'un cheval les fit soudain se retourner. Reconnaissant leur père dans le cavalier qui venait à eux, ils battirent des mains, enchantés.

Ils étaient un peu las… papa les prendrait sur son cheval… on y serait tout de suite, en Russie !

Hervé se vit accueilli par ces mots : « Tu vas viendre avec nous. »

Feignant d'ignorer le but de ce voyage, dont le motif lui échappait absolument, au lieu de répondre à la requête des petits, il s'informa :

« Où donc alliez-vous ainsi, polissons ?

— En Russie, chez le papa de tante Claire.

— Comment savez-vous qu'il habite la Russie, le papa de tante Claire ?

— C'est elle qui nous l'a dit.

— Est-ce elle, aussi, qui vous a conseillé ce voyage ? fit Hervé.

— Oh non ! Elle a dit qu'elle peut pas être une maman z'à nous sans la permission de son papa.

— Et, interrompit Pompon, en donnant une bourrade à Lilou pour l'obliger de se taire, ze lui ai dit qu'elle alle en Russie, elle a dit qu'elle y allerait pas, à cause c'est trop loin.

— Alors nous sont partis, conclut Lilou. Fais-nous monter sur ton cheval, tu veux, papa. »

Hervé les assit tant bien que mal sur le devant de la selle, ce qui les combla d'aise. Où les choses se gâtèrent, c'est quand ils le virent tourner la tête de sa monture du côté d'Arlempdes.

« Pourquoi que tu veux pas y viendre, en Russie ? gémissaient-ils de concert.

— Mes pauvres chéris, c'est une idée fixe, décidément », murmura-t-il, plutôt pour lui-même que pour eux.

Il réfléchit quelques minutes, puis, jugeant nécessaire de couper court à cette fantaisie :

« Écoutez avec attention ce que je vais vous expliquer, prononça-t-il, parlant lentement et pesant ses mots ; et surtout ne le répétez à personne.

— Rien qu'à tante Claire, nous le raconterons, déclara Lilou.

— À elle moins qu'à tout autre, insista le papa sévèrement.

— Pourquoi ?

— Parce que vous finiriez par si bien l'ennuyer qu'elle quitterait Arlempdes ; vous ne la verriez plus. »

Les deux bonshommes se mirent à crier comme si on les assassinait.

« Si vous ne vous taisez pas, je vous donne à votre tante Brigitte pour qu'elle vous emporte à Paris. »

Silence immédiat.

« À la bonne heure. Maintenant, écoutez-moi. Vous ne direz pas à Claire où vous alliez, et vous ne lui demanderez plus d'être votre maman. Vous voyez bien qu'elle ne veut pas de vous pour ses enfants ; et moi non plus, je ne veux pas d'elle pour vous, déclara-t-il d'un ton dur.

— Pourquoi ? fit Lilou, fixant sur son père ses yeux irrités.

— Parce qu'elle ne serait pas pour vous une bonne mère. Elle ne s'occuperait de vous qu'autant que vous l'amuseriez. Elle ne fait jamais ce qui l'ennuie. La trouvez-vous quelquefois auprès de mère-vieux, quand vous y allez, l'après-midi ?

— Non.

— Vous voyez bien !… Quand on ne sait pas faire le sacrifice de ses préférences à une grand'mère, on n'est pas davantage capable d'élever des enfants. Ainsi, que plus jamais vous ne me parliez d'elle à ce propos, et que plus jamais vous ne la tourmentiez ; ou bien tante Brigitte vous emmène.

— Quand qu'elle s'en alle ? interrogea Lilou méditatif.

— Pas avant nous, c'est probable. Mais, si vous me désobéissez, elle partira dès demain et vous serez du voyage. »

La menace devait être terrible, car ils ne dirent plus mot.

Afin de couper court aux questions qu'il prévoyait, jugeant au reste que cette escapade ne méritait pas moins, Hervé mit ses fils aux arrêts dans leur chambre pour tout l'après-midi.

« Où allaient-ils ainsi ? » demanda Brigitte à son frère lorsqu'elle le vit redescendre après avoir enfermé lui-même les coupables.

De Kosen et M de Ludan étaient seuls sur le palier, où cette dernière était venue attendre.

« À Claire, je dirai qu'ils avaient pris les devants, sans plus ; mais la vérité, ajouta-t-il, regardant sa sœur dans les yeux, comme s'il eût voulu l'avertir d'être attentive, c'est qu'ils se rendaient en Russie, avec l'intention de demander pour moi la main de la petite cousine à son père.

— Il est temps que je te cherche une femme, mon ami ! c'est, je crois, le seul moyen de couper court à cette toquade.

— Toquade en effet, d'autant plus inexplicable de la part des enfants qu'elle n'est nullement encouragée ; cela, j'en suis absolument certain, insista-t-il, pour répondre au geste de doute esquissé par Brigitte.

— Je veux bien l'admettre, repartit la jeune femme avec un sourire ambigu ; mais je n'en persiste que davantage à te remarier, mon cher. Et… si je ne m'abuse, j'ai découvert… retrouvé, plutôt, la veille de mon départ, la perle que j'ambitionne pour belle-sœur. N'attends pas que je te la nomme : je veux que tu la voies sans savoir que c'est elle… Nous en reparlerons à Paris.

— Soit… » fit Hervé songeur.

XII

L'automne accourcissait les jours, emportait les feuilles, embrumait l'horizon…

Après un séjour de quelques semaines chez M. de Kosen, le père de M Murcy, M. Brion, sa seconde fille Madeleine et son fils Jean étaient repartis, emmenant Thérèse et ses bébés.

Yucca, demeuré pour achever une fresque, avait suivi avec René à courte distance ; et, quelques jours plus tard, Hervé, ses enfants, sa sœur, et son beau-frère venu en septembre, étaient rentrés à leur tour à Paris.

Et le château fut fermé, et la vieille maison retomba dans son isolement, combien triste aux yeux de Claire ! après la gaieté des derniers mois !

Madeleine Brion et elle avaient sympathisé tout de suite, malgré que Mad, pas plus que Thérèse, ne comprît la vie à la façon de Clairette.

En effet, déjà sérieuse, accoutumée de tout subordonner au bien-être d'un père que son extrême surdité rendait malaisé à distraire, Mad avait appris à donner à l'oubli de soi le rang qui lui revient dans la vie de famille.

Son avenir était fixé. Elle s'était fiancée à son ami d'enfance, Marc Romieux, un futur architecte, encore à l'école des Beaux-Arts.

L'avenir modeste que lui promettait ce mariage suffisait à contenter ses rêves. Elle s'y préparait en se confirmant dans la science du ménage ; d'autant qu'elle ne se sentait pas portée naturellement à ce genre d'occupation ; elle-même l'avait avoué à Claire, certain jour où elles discutaient ensemble des bases du bonheur.

Et elle avait ajouté :

« Les commencements surtout ont été durs… durs pour ma sœur Thérèse, mon professeur. Mais on s'y fait, et je me rends déjà compte qu'une maîtresse de maison qui sait s'y prendre s'épargne mille ennuis. »

Claire était restée incrédule à l'endroit des tracas que l'on s'évite par cet apprentissage « insipide », et les conseils de Mad ne l'avaient pu décider à en essayer.

Chez grand'mère, on s'était habitué à la servir : personne ne regimbait plus.

« Elle acquitte sa dette en égayant notre intérieur morose », se disaient entre elles Sidonie et l'aïeule…

Le portrait de la jeune fille n'avait pas encore été envoyé en Russie ; il n'était pas verni, Yucca ayant jugé cette opération prématurée.

Les excursions avaient fait tort aux travaux en cours ; on avait dû laisser bien des choses inachevées.

Or comme, en dehors du service demandé à son amitié, Hervé avait stipulé un prix important pour la reconstitution des fresques de la petite chapelle, Yucca tenait à remplir les conditions du traité.

Il reviendrait dès le printemps avec sa femme et ses bébés, ramenant sans doute Lilou et Pompon.

Ce serait à ce moment qu'il vernirait le portrait de Clairette.

Quant à Hervé, sur les instances de M de Ludan, qui avait ses vues, il s'était engagé à courir, avec elle et ses amis, la France en automobile, d'avril en juin.

Toutefois on le reverrait à Arlempdes auparavant. Dans l'adieu, il avait annoncé à grand'mère qu'il entendait manger l'oie de Noël avec elle.

Bien que ce ne fût guère la saison des voyages, M Andelot espérait un peu que son fils Eusèbe accompagnerait son petit-fils. Peut-être Augustin serait-il de retour ?

Il manquerait toujours Victor et sa femme, il est vrai ; et on les attendrait, c'était résolu, pour célébrer, par le repas pantagrué-

lique dont l'aïeule rêvait à ses moments perdus, la fin du schisme de famille.

Mais quand Victor Andelot reverrait-il la France ?… C'est à peine s'il y faisait allusion dans ses lettres. En tout cas, la date d'un voyage, effectué pour le compte de la Compagnie de l'Uvaldi, et qui était sa meilleure espérance, restait indéterminée.

La seule joie certaine que promît cet hiver à M Andelot était donc la visite d'Hervé.

Quelques semaines avant l'époque où elle devait avoir lieu, vers la mi-novembre, un événement imprévu autant que triste jeta la perturbation dans la vieille demeure : Sidonie fut emportée en trois jours par une congestion pulmonaire, « suite de refroidissement », diagnostiqua le médecin.

Où Pétiôto avait-elle bien pu prendre froid ?… c'était l'inexplicable.

Rien ne saurait rendre l'ahurissement où cette mort plongea Claire.

Pour Rogatienne, son parti fut vite arrêté : elle fit ses paquets et regagna Yssengeaux dans la huitaine, épouvantée par la crainte du mal, l'éloignement du médecin ; ayant aussi conscience, il faut le dire, que, Pétiôto disparue, elle deviendrait un embarras à tous.

Claire et grand'mère se virent donc un beau matin seules en face l'une de l'autre à table, seules toute la journée, seules aussi pour prévoir, commander, surveiller, aider au ménage…

Grand'mère, dont la vue baissait par une progression lente, mais continue, ne comptait plus. Claire compterait-elle davantage ? Irrespectueusement, Modeste se permettait d'en douter…

Voici comment, dans les premiers jours de décembre, en écrivant à Thérèse, Clairette traduisait ses impressions et celles de son aïeule :

« Ma sœur Thérèse, nous sommes les êtres les plus désorientés du monde, grand'mère et moi. Tout semble nous manquer.

« Je vous ai dit, dans ma lettre de mardi, mon chagrin, qui, peu à peu, augmente, car, les premiers jours, j'ai été stupide d'étonnement devant une disparition si prompte.

« Avant de poursuivre, je veux vous raconter ce qui a provoqué la catastrophe ; nous l'avons appris tout dernièrement, par hasard.

« Dimanche, en sortant de la messe, j'étais allée près de sa tombe, chère Pétiôto. Aidée de la sœur de M. le curé, son amie d'enfance, j'écartais la neige et je disposais les chrysanthèmes blancs que j'avais apportés, quand je vois un homme se diriger vers nous.

« Après s'être signé devant la tombe, il nous dit : « Celle qui est là m'a assisté dans un moment où j'étais si malheureux que, sans elle, je me cassais la tête, oui ! »

« Je regardai cet homme ; il pouvait avoir vingt-cinq ans. M Marie, ma compagne, l'interrogea. Il nous raconta qu'il avait perdu sa femme et son petit enfant à vingt-quatre heures d'intervalle.

« Prévenue de leur maladie, Pétiôto passa trois nuits à les veiller. La troisième nuit, il pleuvait très fort, elle arriva chez ces gens mouillée jusqu'aux os. La jeune femme venait d'expirer. Au lieu de se sécher, Pétiôto s'occupa d'assister le mari dans les soins à rendre à la morte, elle voulut ensuite rester jusqu'au matin ; elle prit mal… « Je ne suis pas le seul que la bonne demoiselle ait secouru », ajouta le pauvre homme.

« Voilà donc pourquoi tant de gens pleuraient derrière le cercueil !

« Nous ignorions qu'elle se dévouait ainsi… tous à la maison l'ignoraient ! Modeste et Théofrède l'avaient vue quelquefois rentrer le matin, vers sept heures, mais, la sachant fort pieuse, ils avaient pensé qu'elle revenait d'entendre la messe.

« J'ai été toute saisie à cette révélation. Elle est au rang des martyrs, la chère créature, n'est-ce pas, ma sœur Thérèse, puisqu'elle a donné sa vie pour ses frères !

« Au récit de cet affligé, j'ai senti se raviver ma peine, et, à genoux à côté de celui qu'elle a sauvé du suicide, je l'ai pleurée de tout mon cœur.

« Mais la pleurer ne la remplace pas. À présent que j'ai pu me reconnaître, me ressaisir, je reste stupéfaite à constater la place qu'elle tenait dans la maison.

« Son rôle était des moins brillants. Ni musicienne, ni lectrice agréable, esprit terre à terre, incapable de s'élever au-dessus des occupations où s'absorbait son temps, et indispensable pourtant à un degré dont on n'a pas idée !

« Il nous vient des attendrissements subits à grand'mère et à moi, devant tout ce qui va de travers, et qui marchait si bien sous la main énergique de ce bon grand dragon.

« De son vivant, personne ne lui rendait justice ; non, pas même grand'mère, malgré qu'elle en fit beaucoup de cas ; pas même moi, qui cependant l'aimais bien.

« Elle s'arrangeait de telle sorte qu'on ne songeait point à mesurer la tâche qu'elle avait assumée, je m'en aperçois aujourd'hui.

« Venez à mon secours, ma chère amie. Envoyez-moi la recette pour préparer le chocolat mousseux auquel Pétiôto nous a accoutumées. Il ressemblait si peu au liquide blanchâtre que nous sert Modeste ! Grand'mère en laisse la moitié, et, si moi j'absorbe toute ma tasse, ce n'est pas à sa qualité qu'il en faut faire honneur, c'est à mon appétit.

« Quand je saurai comment m'y prendre, je préparerai moi-même notre déjeuner du matin.

« Ce n'est pas tout… Je voudrais que vous me disiez ce qu'on peut lire pour amuser une personne de quatre-vingts ans, et s'amuser, soi, par la même occasion. Je ne dois plus songer à vagabonder des heures entières par le jardin ou le parc, ni à travailler dans ma chambre. J'ai conscience qu'il y aurait un réel manque de cœur de ma part à en agir ainsi.

« Toute mauvaise que je sois, tout incapable que l'on me juge de m'attacher aux autres ; — M. de Kosen se fait de grandes illusions s'il croit à la discrétion de ses fils ; ils m'ont répété dès le lendemain ce que leur père leur avait défendu de me dire ; — en

dépit de l'égoïsme féroce dont on me gratifie, la pensée ne peut plus me venir de laisser grand'mère seule.

« Elle a un air de détresse qui fait pitié. Et puis… à vous à qui je dis tout, j'avouerai qu'une autre idée me trouble.

« Le bon Dieu doit nous prêter nos morts chéris comme d'autres anges gardiens : voilà ce que je me figure. Et, à présent que je sais tout ce que valait Sidonie, j'ai honte à penser qu'elle peut me voir débattre avec moi-même pour la plus petite concession à faire.

« Car… j'en suis là ! tout me coûte ; me coûte énormément ! Mais il me semble aussi que la chère âme m'encourage et m'aide.

« C'est égal… J'ai eu mes dix-huit ans ce matin. Si jamais j'avais cru consacrer ce jour solennel à jouer au piquet, à manquer une crème au caramel, — je l'ai manquée, pas d'illusion à me faire ! — à raccommoder un jupon dont grand'mère a déchiré hier la garniture ! …

« J'en pleure, ma mie Thérèse ! Vous n'auriez pas pleuré, vous, ma vaillante !

« Et puis, vous ne savez pas ? Nous sommes blottis sous la neige. Le toit en porte une telle charge que je me demande si, un de ces matins, il ne va pas s'effondrer. Je me figure être perdue au fond d'un désert où rien ne vit que moi et ceux qui m'entourent. Je suis obligée de fermer les yeux, parfois ; cette blancheur éclaire jusqu'à l'étincellement. C'est beau, c'est toujours beau ! C'est plus beau que jamais, ces montagnes qui se confondent avec le ciel presque blanc, lui aussi, mais d'une beauté trop austère, trop terrible pour moi.

« Et chaque jour la neige tombe et nous ensevelit un peu plus. Elle monte presque jusqu'à la fenêtre auprès de laquelle se tient grand'mère. Au fait, que vais-je vous raconter là, à vous, une Jurassienne !

« Sans compter que je ne vous entretiens que de moi. Ne montrez pas ma lettre au cher cousin que vous savez. Les autres, les fils de l'oncle Eusèbe, peu m'importe. Mais Hervé ! Ah ! non, il a déjà de moi une assez piètre opinion !

« Seulement, parlez de moi à Pompon et à Lilou. J'aurais du chagrin s'ils venaient à m'oublier. Est-ce bête ! Est-ce assez bête ! Je leur sais gré de m'avoir tant amusée avec leur bavardage… voilà… et aussi de m'aimer un peu.

« Allez-vous dans le monde ? Je réponds pour vous : « Non. » Je crois entrevoir l'atelier de M. Murcy quand vous y êtes tous réunis, le soir, à l'heure du repos. Car c'est là que vous vous tenez, m'avez-vous dit.

« Les beaux paysages du maître vous transportent dans votre Jura, en Italie, en Auvergne, au bord de la mer, un peu partout.

« Jean manipule ses petites mécaniques ; j'admirais ici l'adresse de votre futur électricien. Mad brode son trousseau. Votre mari, assis tout à côté de votre père, la Princesse sur les genoux, lit à haute voix… Vous bercez votre fils qui s'endort dans vos bras ; et René ?… que fait René ?… Grimpé quelque part ou à plat ventre sur le tapis, il joue avec son chat, Chéri, ce merveilleux animal à trois pattes qu'il regrettait tant de n'avoir point apporté à Vielprat.

« La pièce est riante, elle est chaude, on y est bien. Tout à l'heure vous prendrez le thé, quand les enfants seront couchés. Vous ferez de la musique… ou bien des visites vous viendront… vous causerez de mille choses intéressantes…

« Hélas, moi, je n'ai d'autre compensation que de me représenter ce joli tableau de famille et… de vous écrire.

« Il est dix heures. Voici une heure et demie que j'y suis occupée, grand'mère se couchant à huit heures tous les jours. Jamais je ne me suis sentie en un état d'esprit si désolé. Je suis tout à fait malheureuse. Une seule pensée me soutient : que ferait ma pauvre vieille grand'mère si je n'étais pas là ?

« J'échange à présent deux lettres par semaine avec mes parents. Cela devient pour moi un besoin de plus en plus impérieux, de leur écrire. Mais les courriers sont très irréguliers, en cette saison. Je suis parfois huit ou dix jours sans nouvelles. J'écris quand même, il me semble que cela me rapproche d'eux et que je suis moins seule.

« Mille tendresses pour vous, vos bébés, mon amie Mad, Lilou et Pompon, si vous les voyez. Bien affectueux souvenir à tous.

« Clairette. »

« P.-S. — Que votre mari détourne Hervé de venir à la fin de ce mois. On parle d'accidents de montagne : des voyageurs se sont perdus.

« Qu'il attende la fonte des neiges. Je me charge de faire prendre patience à grand'mère. Je crois que, s'il arrivait malheur à son petit-fils bien-aimé, elle n'y survivrait pas. »

Thérèse et Yucca restèrent un moment perplexes après avoir lu. Devait-on faire part du seul post-scriptum à Hervé ? Mieux valait-il lui mettre sous les yeux ce long journal, malgré les pointes à son adresse ?

« Malgré, et même… à cause… fit Yucca, après avoir pesé le pour et le contre. Il faut que de Kosen soit édifié sur la discrétion de ses fils.

— Et puis Claire se montre sous un jour si imprévu et si favorable, somme toute… »

Ils se regardèrent en riant, s'étant compris. Convoqué pour communication urgente, Hervé accourut. Il amenait Lilou et Pompon, invités à jouer avec Fernande.

« Ton petit bleu m'a inquiété, mon cher », fit-il en regardant Yucca. Mais la physionomie amusée de ce dernier ne laissait place à aucune supposition alarmante.

« Qu'y a-t-il donc ? demanda Hervé déjà rasséréné.

— Thérèse te le dira.

— J'ai à vous communiquer des nouvelles d'Arlempdes », annonça la jeune femme, quand on fut installé dans l'atelier où l'on recevait toujours de Kosen, sachant que cette pièce avait ses préférences.

Et, lui présentant la lettre de Claire :

« Vous pouvez tout lire. En dehors du post-criptum, plusieurs passages vous concernent. »

Dès les premières lignes, Hervé manifesta sa surprise. Était-ce vraiment la petite cousine qui parlait ainsi ? Il ne pouvait le croire. Soudain il laissa échapper une exclamation de dépit.

Thérèse et Yucca, qui suivaient sur les traits de leur ami ses impressions successives, retinrent mal un sourire, à l'entendre s'écrier :

« Oh ! les bavards ! Oh ! les enfants terribles ! Je vais les punir sur l'heure. Avoir raconté à leur tante… Malgré ma défense… C'est trop fort ! »

Thérèse plaida les circonstances atténuantes. Mais Yucca intervint en riant :

« Laisse-le faire ; je connais sa sévérité, rien de bien redoutable ! »

On fit comparaître les délinquants. Et, aussitôt, se composant un visage de juge, Hervé leur demanda :

« Vous avez donc dit à votre tante Claire ce que je vous avais interdit de lui répéter ?

— Quoi nous lui avons dit ? s'informa Lilou.

— Que je ne voulais pas qu'elle fut votre maman.

— C'est pas moi, papa, c'est Pompon.

— Pas vrai, c'est toi. »

Hervé, qui connaissait les suites accoutumées de pareilles discussions, avait emprisonné les quatre petites mains dans les siennes.

« Allons, insinua-t-il, conciliant, avouez-le, c'est tous les deux. »

Ils firent de la tête un signe affirmatif.

« Pourquoi m'avez-vous désobéi ? »

Point de réponse.

« Eh bien, mes amis, vous aurez amené ce résultat que votre tante est fâchée contre moi et qu'elle me défend d'aller à Arlempdes ; par conséquent, vous n'y retournerez pas non plus.

— Hi… hi… hi… commença Lilou.

— Heu… heu… heu… » continua Pompon.

Et soudain, comme si leurs gosiers se fussent accordés dans ce prélude, ils se mirent à crier avec ensemble de toute la force de leurs poumons.

De Kosen laissa s'écouler une minute ; il guettait l'instant où la nécessité de reprendre haleine interromprait le duo.

Saisissant au vol la pause attendue :

« Voyons, prononça-t-il, dites-moi la vérité. Comment lui avez-vous servi cela ? J'ai besoin de le savoir pour faire notre paix avec elle. »

Ils se consultèrent du regard.

« Eh bien, se décida à avouer Lilou, moi j'ai dit que j'alle en Russie chez son papa lui demander la permission qu'elle est une maman z'à nous, et que t'as pas voulu.

— Et moi, ajouta Pompon, pressé comme toujours de prendre la parole, z'ai dit que t'as dit que Claire est méçante, qu'elle peut pas être une maman parce qu'elle donne pas qué de çoze aux enfants : elle manze tout.

— Oh ! ce n'est pas possible ! tu n'as pas dis ça ! s'écria Hervé.

— Si ! papa, assura Lilou, bien vrai, bien vrai, c'est comme ça qu'il a dit.

— Le petit monstre ! me voilà dans de beaux draps ! »

Il était navré.

Yucca et Thérèse riaient aux larmes. Lorsqu'on eut reconduit les deux petits auprès de la Princesse :

« Tu tiendras ta langue, une autre fois, mon ami, s'écria le peintre.

— Ah peste ! je crois bien ! Je suis payé pour cela !... Pauvre petite Clairette ! s'exclama-t-il, après avoir relu le post-scriptum ; et elle a la bonté de se préoccuper de moi, de redouter les accidents du voyage !

— C'est à cause de sa grand'mère ; elle le dit tout net, observa Yucca.

— Naturellement. Il serait invraisemblable qu'elle pût s'intéresser à un cousin contre qui elle a de tels griefs. Ma sœur Thérèse, ajouta le baron, que feriez-vous à ma place ?

— Étant donnée la nature franche de Claire, car, à travers ses défauts, elle possède cette qualité maîtresse, — la droiture, — je saisirais la première occasion pour m'expliquer de l'incident avec

elle. Je lui dirais que j'ai voulu la débarrasser de l'importunité de mes fils.

— C'est la vérité, interrompit de Kosen :

— C'en est une partie, tout au moins, rectifia Thérèse un peu railleuse. J'ajouterais que, d'après leurs aveux, je suis fondé à croire qu'ils ont traduit mes paroles de la façon la plus désobligeante, et que je la prie de tenir la traduction pour ce qu'elle vaut. Si vous persistez à vous rendre ces temps-ci à Arlempdes, c'est ce qu'il y a de plus simple, je crois.

— Je persiste ; d'autant que le voyage en automobile est décidé pour les premiers beaux jours et que cela remettrait jusqu'à… je ne sais quand… ma visite à grand'mère.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ? interrogea Yucca.

— Un projet de mariage pour moi, vous vous en doutez. Brigitte n'en dort plus. Elle m'a découvert un ange… non, ce n'est pas assez… un archange ! Je vais passer trois mois à voyager avec ledit archange et sa famille, voir cette merveille tous les jours, étudier à loisir son caractère, sa passion pour les enfants : elle les adore ! elle les adore tous, paraît-il, et j'assisterai à des scènes ravissantes, chaque fois qu'il se rencontrera de petits paysans sur les routes, me prédit Brigitte. Elle est belle, elle est riche, elle est titrée, fort titrée. Elle a vingt-huit ans, à peu près mon âge, et un caractère idéal : voilà, mes chers amis. »

Hervé avait une singulière physionomie en débitant ce panégyrique. On eût dit qu'au travers de toutes les perfections énoncées, quelque chose manquait, dont l'absence lui causait un réel étonnement, presque une déception.

Toutefois, l'ironie de son sourire disparut lorsqu'il ajouta :

« Mon devoir est de m'assurer que M de Taugdal est telle que la dépeint ma sœur. Elles sont amies de pension ; Brigitte assure la bien connaître. Par-dessus tout, je veux une mère pour mes fils. Est-elle femme à les aimer tels quels ? ou seulement à les supporter patiemment ?… Ce serait déjà quelque chose, ils sont si terribles !

— Vous les calomniez, ces amours, Monsieur de Kosen, s'écria Thérèse. Terribles ! ils ne le sont pas tant que cela. Une chose m'inquiète, ajouta-t-elle. Cet archange est donc sans défauts ?

— Sans défauts, oui, madame, sans le plus petit défaut. »

Thérèse et son mari échangèrent un regard perplexe.

« J'aimerais mieux M de Taugdal moins parfaite, avoua Yucca.

— Moi aussi ! » s'écria Hervé vivement.

Il poursuivit, un peu moqueur :

« Brigitte, qui sait que vous êtes, somme toute, mes meilleurs amis, éprouve le besoin de vous gagner à sa cause. Vous la verrez paraître, un de ces matins, flanquée de la jeune personne dont elle désire que tu fasses le portrait, mon très cher : cela, dans le secret espoir que tu l'exposeras au prochain Salon.

— Ce me sera une occasion d'étudier M de Taugdal, je ne la laisserai pas échapper, tu peux le croire ! À propos de portraits, rapporte donc celui de M Claire. Je le vernirai, et il est si bien venu que je l'exposerai peut-être aussi.

— Je le rapporterai », promit Hervé.

Ils discutèrent ensuite avec Thérèse du choix des livres destinés aux deux recluses. La liste arrêtée par la jeune femme, de Kosen dit quels présents il avait achetés pour sa grand'mère.

« Je pensais emporter également un souvenir à Claire, mais… je n'ose plus.

— Offrez-le-lui de la part de Lilou et de Pompon ; c'est le sûr moyen de le voir bien accueilli : tenez, leurs photographies, dans un cadre artistique ; je suis certaine que cela lui fera grand plaisir.

— Tu devrais te munir aussi, à l'intention de ta cousine, d'une boîte à dessin. Elle a un coup de crayon passable ; tu lui donnerais quelques leçons ; ce serait pour elle une distraction précieuse en l'isolement où elle vit. »

Àson tour, Thérèse conseilla :

« Organisez-lui donc un atelier quelque part, dans le haut, à proximité de sa chambre ; la maison est si vaste ! Elle irait y travailler durant les siestes de M Andelot. Il faut encourager le bon vouloir dont elle fait preuve. Elle a plus de mérite que d'autres jeunes filles accoutumées de longue date à se plier aux circonstances.

— J'organiserai l'atelier sitôt là-bas. Je m'arrangerai pour qu'il soit chaud, j'y installerai grand'mère et je ferai son portrait ; il y a longtemps que j'y pense ; il n'existe d'elle aucune photographie : rien ! »

Lorsque de Kosen fut parti, revenu auprès de sa femme, Yucca murmura, l'air désappointé :

« Qu'en dis-tu ?

— Que Claire compte à peine dans ses projets, c'est sa grand'-mère qui l'occupe à peu près uniquement. Si M de Taugdal possède le quart des qualités que lui prête M de Ludan…

— Oui… Hervé s'en contentera ; au reste, ce serait déjà joli ! Tant pis ! soupira-t-il. S'il doit enfin rencontrer le bonheur dans ce mariage, nous ne pouvons qu'en souhaiter la réussite.

— C'est certain », répondit Thérèse.

XIII

Les volets sont clos. D'énormes bûches flambent dans la cheminée, tout auprès de laquelle grand'mère Andelot et sa petite-fille sont assises.

L'horloge vient de sonner six coups ; il est nuit depuis longtemps.

L'angélus a tinté tout à l'heure à Arlempdes, mais, comme le vent s'enfile à travers la gorge, âpre et violent, les cloches continuent de jacasser seules dans leur campanile ajouré, tantôt l'une, tantôt l'autre… Claire les écoute, souriant à demi. Grand'mère dit son chapelet ; cela interrompt un moment la causerie ; la jeune fille en profite pour rêver, en suivant des yeux la flamme dansante d'où s'échappent des pluies d'étincelles.

Sa robe noire lui donne un air grave, — elle porte le deuil de Pétiôto, si lointaine que soit la parenté ; — ses cheveux ressortent plus blonds, en ce voisinage sombre. Elle a un peu pâli, son vi-

sage s'est affiné : le manque de grand air, de mouvement, un peu de tristesse peut-être…

Elle s'efforce pourtant de tout son courage de faire face à la situation.

Mais on ne réforme pas sa nature comme on retaille un habit. Cent fois le jour, elle se surprend à retomber sur elle-même, à repousser ce qui l'ennuie — c'est toujours son premier mouvement. — Elle est souvent battue dans cette lutte perpétuelle. Il lui arrive pourtant de se vaincre, d'accomplir quelque travail qui lui coûte ou lui répugne. Elle est plus gaie, ces jours-là, sans avoir encore compris pourquoi ; ce qui fait qu'elle s'en étonne, tout autant que de ressentir plus d'ennui les jours où justement elle a obéi à toutes ses fantaisies.

C'est trop récent ; elle ignore la juste fierté qu'éprouve l'âme à constater sa force ; tout comme aussi elle prend pour du spleen le mécontentement de soi : un sentiment tout à fait nouveau.

On est au dix décembre. Les courriers ne sont pas parvenus à Arlempdes depuis trois jours ; et, depuis la semaine précédente, Claire attend vainement une lettre de Thérèse.

Les cloches continuent d'égrener leurs notes grêles au hasard des coups de vent… Tout à coup, il se joint à leur chanson mélancolique un joyeux bruit de grelots.

Des grelots ! Est-ce croyable ?… des voyageurs en cette saison !

Le bruit de grelots augmente, se rapproche, puis il cesse brusquement pour recommencer quelques secondes après : le cheval, arrêté en face du perron, s'ébroue.

Claire se dresse, toute rose.

« Grand'mère, une visite, je parie que c'est…

— Hervé ! ce ne peut être que lui, achève M Andelot. Le cher garçon s'est obstiné à venir. »

Dans sa voix qui chevrote un peu, un frisson de bonheur passe. Glissant dans sa poche le rosaire inachevé, la vieille dame se lève, si fort pressée de savoir qu'elle en oublie sa canne.

Claire hésite si elle la suivra. Son visage, d'abord illuminé de joie, s'assombrit sous l'empire d'une réflexion soudaine… Elle demeure, ne sachant plus…

Hervé pénétra dans la pièce, grand'mère appuyée à son bras, avant que la jeune fille eût décidé si elle irait ou non à la rencontre du voyageur.

« J'ai enfreint votre défense, vous le voyez, ma cousine, dit gaiement celui-ci. À aucun prix je n'aurais renoncé à tenir ma promesse vis-à-vis de grand'mère. »

Il réinstalla la vieille dame au coin du feu et vint à Claire. Elle lui tendit la main avec une froideur calculée. Mais, en dépit de sa volonté, son regard s'anima tandis qu'elle demandait :

« Et mes neveux ? quel dommage que vous n'ayez pu les amener ! Thérèse, Mad, Brigitte, parlez-moi de tout le monde. Vous avez fait un bon voyage ? ajouta-t-elle sur un ton différent, à peine affable.

— De tout le monde, oui, mais de toi d'abord, intervint grand'mère. Viens à ta place accoutumée, mon enfant. »

Hervé se débarrassa de sa pelisse, apporta sa chaise tout contre la bergère, à son habitude, et s'assit.

« Ma bonne grand'mère ! quelles joyeuses semaines nous allons avoir ! Je vais bien, tu n'as qu'à me regarder pour en être certaine. Le voyage du Puy ici ! c'est cela qui t'inquiète ? Il est très faisable à la condition d'être accompagné d'un guide, précaution que j'ai prise. »

Remarquant que Claire restait debout :

« Asseyez-vous, ma cousine ; j'ai tant de choses à vous dire de chacun, que ce sera long.

— Et le dîner ! vous oubliez que je cumule des emplois de toute catégorie, en ce moment. Nous causerons à table. Vous ferez maigre chère, je vous en avertis.

— J'ai prévu qu'il était peu aisé de s'approvisionner à Arlempdes en cette saison. Et deux bouches de plus…

— Deux ! interrompit Claire, la mine alarmée. Pourvu que le pain ne manque pas !

— Nous mangerons de la brioche, ainsi que certain petit prince le conseillait au peuple, repartit de Kosen… de la brioche, ou son équivalent. J'ai apporté une caisse de gâteaux secs ; plus un jambon d'York, plus des terrines de foie, des langues fumées, un tas de choses que Germain doit déballer en ce moment.

— Parfait ! Alors nous pourrons dîner dans dix minutes. Je vais donner un coup d'œil à la cuisine et je reviens.

— Elle paraît un peu changée, la petite cousine, observa Hervé lorsque la porte se fut refermée sur Claire.

— Comment l'entends-tu ?

— Au moral. Elle n'a plus sa mine d'oiseau qui ne pense qu'à s'envoler.

— Pauvre chérie ! Jamais je ne l'aurais crue capable de se résigner à la vie que nous menons. Je lui vois bien quelquefois les yeux rouges ; elle s'impatiente, rabroue Modeste, à certains jours ; mais ce n'est plus la Clairette des premiers mois. Mon enfant, rien ne m'a manqué depuis la mort de Sidonie : rien ! »

Hervé ne répliqua pas. Il s'occupait à relever une bûche qui avait roulé.

Claire rentra, portant sur son bras du linge blanc. Elle annonça :

« Il ne reste qu'à mettre le couvert. Si vous saviez comme votre petit-fils vous a gâtée, grand'mère ! Deux rayons pleins de victuailles, pâtisserie, etc. Plus une caisse de livres ; plus… »

Elle regarda Hervé :

« Plus… quelque chose… dois-je parler ? Non ?… Alors, dépêchez-vous, sans quoi je ne réponds pas de me taire. »

Il se leva :

« Vous n'avez pas tout vu. Mes fils vous envoient un souvenir à vous aussi, Clairette. La pensée de vous être agréables les a décidés à se tenir immobiles une demi-minute.

— Leurs portraits ! Vous m'apportez leurs portraits ! Montrez-les-moi vite ! »

Le baron alla chercher la superbe pelisse doublée de fourrure destinée à grand'mère, et la gerbe de fleurs en vieil argent d'où émergaient les deux têtes des bambins.

Claire ne vit tout d'abord que leurs amusantes frimousses.

« Pauvres bonshommes ! Ils ont posé en perfection. Pompon a son petit air câlin des moments où il demande si on va lui donner « qué de çoze ». Vous pouvez vous flatter d'avoir les bébés les plus divertissants qui soient.

— Divertissants… murmura-t-il, tout en aidant grand'mère à essayer sa pelisse, pas toujours ! Quand ils s'avisent, par exemple, de traduire à leur manière une chose qu'on leur a dite… »

Claire le considéra, étonnée. Était-ce une allusion qui la concernât ? Thérèse aurait-elle communiqué à Hervé, malgré sa défense, les passages de sa lettre ayant trait à l'indiscrétion des gamins ?

« Il l'eût mérité », pensa la jeune fille.

Tenant à s'éclairer sur ce point, elle repartit :

« Il est certain que Lilou et Pompon ignorent les finesses de la langue. Mais, en fin de compte, s'ils traduisent les choses dans le langage qui leur est personnel, il n'est pas difficile de rétablir le texte, surtout pour moi qui suis accoutumée à leur façon de dire ; ils sont si francs !.

— Ils sont francs… comme beaucoup d'enfants, lorsqu'ils ne voient pas une punition au bout d'un aveu. Avec quelque adresse, on parvient à leur arracher la vérité, c'est certain. N'empêche

qu'ils sont pleins d'imagination. Tout dernièrement encore j'ai pu me convaincre, en les interrogeant, qu'ils ne s'étaient pas privés d'ajouter des réflexions de leur cru à une observation que j'avais jugé utile de leur faire. C'était à votre propos, Clairette.

— J'ai compris, mon cousin. Ne vous embarrassez pas de cela. J'espère que vous ne les avez pas grondés.

— J'ai fait mieux… je leur ai dit que vous étiez fâchée.

— Fâchée ! interrompit la jeune fille d'un ton hautain ; pourquoi leur avez-vous fait ce mensonge ?

— Pour pouvoir ajouter que vous me défendiez de revenir à Arlempdes, — ceci n'était point un mensonge, le post-scriptum de votre lettre en faisait foi — et que, par conséquent, eux non plus n'y pourraient revenir. Si vous aviez entendu ces cris !

— Je crois les entendre », fit Claire amusée.

Mais elle reprit tout de suite, redevenue sérieuse :

« N'importe, vous avez eu tort de gronder ces petits à ce sujet. Cela les empêchera de se montrer confiants à l'avenir, et c'est à mes yeux leur grand charme. Laissez-moi le soin de les décourager de me vouloir pour maman, ajouta-t-elle avec une assurance tranquille : je m'en charge. »

Ces derniers mots furent lancés d'un ton de cinglante ironie.

« Je craignais que leurs sollicitations obstinées ne vous fussent par trop désagréables, ma cousine, repartit de Kosen qui se sentait fort mal à l'aise.

— Eh bien, à l'avenir, que cela ne vous tracasse pas. Tout ce qui leur vient à l'esprit, ils le demandent avec la même insistance. J'ai appris à résister à leurs caprices : à vrai dire, je crois que je ne leur en ai jamais passé !

— Comme on s'abuse, fit-il, riant franchement cette fois.

— Avez-vous bientôt fini de vous disputer, deux mauvaises têtes, s'écria l'aïeule qui n'avait pas compris grand'chose à ce débat. Si vous commencez dès ce soir !...

— Ah bien ! entre cousins, s'il faut prendre des gants pour se dire ce qu'on pense ! » protesta Claire moqueuse.

« Mais, reprit-elle, abandonnant pour un instant la joute ébauchée, je ne vous ai remercié que des portraits, Hervé. Et encore... l'ai-je fait ? Je n'en suis pas certaine. En tout cas, merci du cadre ; c'est une merveille. Il est d'un goût exquis. C'est à Thérèse que vous avez demandé conseil, j'en suis sûre.

— Si vous en êtes sûre... fit-il un peu narquois.

— Allons, bon ! Voilà que j'ai dit une bêtise.

— Vous avez dit une vérité, ce qui n'y ressemble pas du tout.

— Mais j'ai eu l'air, en l'énonçant, de vous juger incapable d'un pareil choix à vous tout seul : ceci est loin de ma pensée.

— Hem !...

— Tenez, venez m'aider à mettre le couvert : ici tout le monde travaille, à présent. »

Hervé obéit, empressé !

Il songeait :

« Nous allons nous faire une guerre de peaux-rouges, si cela continue, la petite cousine et moi. »

De son côté elle se disait, tout en lui lançant l'un des bouts de la nappe :

« Je vais le confirmer dans sa bonne opinion sur mon caractère ; il peut s'y attendre. Ce que cela va être amusant de se chamailler un peu !… »

Le dîner se passa gaiement.

Le terrain était déblayé, les bavardages des petits, réparés tant bien que mal… plutôt mal que bien… Bah ! cela valait encore mieux que de garder par devers soi, chacun de son côté, le souvenir de cet incident, sans s'en être expliqués.

Aussitôt sorti de table, de Kosen appela Germain et commanda :

« Rendez-vous au château. Le chemin doit avoir été déblayé, si on a exécuté mes ordres. Emportez seulement mon nécessaire de toilette.

— Penses-tu donc ne pas rester ici, mon petit ? s'exclama grand'mère. S'il me fallait te voir t'en aller chaque soir, par cette neige, je n'en dormirais pas. Tu es venu pour moi, tu coucheras sous mon toit.

— Bien volontiers. C'était pour ne pas causer d'embarras à Claire que je…

— Vous n'avez pas tort de mettre en doute mes talents de maîtresse de maison ; ils vont cependant jusqu'à pouvoir sortir des draps d'une armoire ; demandez à Germain.

— La chambre de monsieur le baron est prête, affirma celui-ci. Comme je servais à table, Modeste s'en est occupée pendant le dîner.

— A-t-elle commencé par allumer le feu, ainsi que je le lui avais recommandé ? s'informa Claire.

— Oui, mademoiselle ; la pièce est déjà chaude, s'empressa d'affirmer Germain, à qui la perspective de faire un kilomètre dans la neige ne souriait pas du tout.

— Vous occuperez la chambre de Rogatienne, mon cousin, annonça la jeune fille. Elle touche à celle de grand'mère.

— Eh bien, et toi ? demanda celle-ci.

— Je reprends la mienne.

— Je vous oblige à déménager ; vous auriez pu m'installer là-haut. »

Elle secoua la tête :

« Non, non, là-haut, c'est mon domaine.

— Alors, voilà qui est entendu. Avez-vous également un lit à donner à mon valet de chambre ?

— Mais oui, dans les communs il y a trois pièces ; c'est arrangé, n'est-ce pas, Germain ?

— Théofrède s'en occupe, mademoiselle.

— Demain, sitôt levé, dit de Kosen, vous irez au château et vous ferez allumer du feu partout. »

Puis, se tournant vers les deux femmes :

« Après le déjeuner, nous pourrons nous y rendre, avec le traîneau, s'il fait un rayon de soleil. Dans ses fourrures, grand'mère ne craindra rien du froid.

— Bonne idée ! s'écria Claire. Elle qui désirait tant sortir ces jours derniers ! vous mettrez le comble à sa joie, si, grâce au précieux traîneau, vous la conduisez à la messe pour la Noël.

— Rien de plus facile.

— Mes enfants, vous allez trop me gâter, se récria l'aïeule. Quand le bon Dieu me fera signe, je ne pourrai plus me résigner à dire amen. Pour le château, mon petit, tu peux être tranquille. Tu as de braves gens comme gardiens. Théofrède voit fumer les cheminées au moins trois fois par semaine, et, au premier rayon de soleil, les volets sont ouverts. »

Restait à organiser les soirées. Ce fut grand'mère qui trouva le moyen de tout concilier.

« Mes pauvres jambes réclament d'être allongées de bonne heure, dit-elle, mais je ne m'endors guère qu'à onze heures ou minuit. Claire m'aidera à me coucher, comme tous les soirs, puis tu viendras nous rejoindre, Hervé, et vous veillerez tous les deux à côté de moi.

— C'est cela. Je vous lirai…

— L'Évangile et l'Imitation, ajouta la jeune fille, avec un sourire narquois.

— L'Évangile et l'Imitation, si cela plaît à grand'mère, repartit Hervé sur le même ton. Cela nous profitera à tous. Nous passerons ensuite à des choses moins graves. Je ne connais pas les livres que j'ai apportés. Ils sont du choix de « ma sœur Thérèse » ; elle ne m'a pas jugé compétent. »

Hervé glissa un regard du côté de Claire ; elle souriait, tout à fait moqueuse, à cet aveu plein d'humilité.

Il reprit, résigné d'avance aux malices qu'il s'entendrait sûrement dire :

« Savez-vous faire le thé, Clairette ?

— Non. À la maison, c'était maman qui le préparait ; ici, personne n'en prend.

— Alors, ce sera moi qui le ferai : je m'y connais un peu. Nous en prendrons tous les soirs, voulez-vous ? Cela coupe si agréablement la veillée ! quant aux occupations du jour, j'ai un grand désir, « mère-vieux », pour parler comme mes démons, celui de faire ton portrait.

— Fais, mon enfant, fais, si mes rides ne te découragent pas. »

Il sourit à la vieille dame et poursuivit :

« Organisons donc un atelier quelque part, ma cousine. Yucca assure que vous avez un joli coup de crayon. Si vous ne m'en jugez pas trop incapable, je serai heureux de vous donner quelques conseils. J'ai apporté à votre intention tout ce qu'il faut pour dessiner et peindre. Dans ce désert, il est urgent de se créer une occupation attachante, et la peinture est, je le crois, la première à ce

point de vue. Y a-t-il là-haut une pièce dont on puisse disposer ? »

La jeune fille compta sur ses doigts.

« Il nous faut, au besoin, avoir de quoi loger la famille au complet ; je ne vois pas le moyen de distraire même la plus petite des mansardes », répondit-elle, après avoir longuement réfléchi.

Elle ajouta, non sans regrets :

« C'est dommage : bien tentant, un atelier !

— Que parlez-vous de loger toute la famille ? Avec le château comme annexe, cela ne sera pas compliqué.

— Tant que vous serez le seul maître, non, mon cousin. Mais, plus tard, madame la baronne pourrait préférer recevoir ses parents à héberger que les vôtres.

— La future maman de Lilou et de Pompon devra accepter et aimer tous les miens, ou bien… il n'y aura pas de baronne de Kosen, dit Hervé d'un ton bref.

— Admettons que l'emplacement de l'atelier soit trouvé, impossible d'ouvrir un jour sur le toit en cette saison.

— Les fenêtres sont hautes et larges, elles suffiront en attendant. Quant aux aménagements intérieurs, vous me verrez à l'œuvre. J'adore menuiser, clouer, draper des étoffes. Il y a justement chez moi une bergère dans le genre de celle-ci, je la ferai apporter. Grand'mère prendra l'habitude de l'occuper souvent ; cela vous permettra de peindre sans la laisser seule. »

Grand'mère souriait, approuvait tout, et promettait de monter passer ses après-midi dans cet atelier qui n'existait pas encore.

Cela ne tarda pas beaucoup, il est vrai. Deux jours plus tard, la pièce située au-dessus de la salle à manger avait subi la transformation projetée.

Tout le jour, aidé de Germain, Hervé travaillait. Puis, le soir, une fois installé pour la veillée dans la chambre de grand'mère, il lisait à haute voix, tandis que Claire brodait ou faisait de la dentelle.

Car elle avait appris à manier les fuseaux. Bien amusante à contempler, Clairette, assise sur une chaise basse, sous la lumière de la lampe, le carreau sur les genoux, attentive à son ouvrage. Dans les moments difficiles, lorsque deux fuseaux s'embrouillaient ou qu'elle avait mal piqué ses épingles, elle avait une mine si affairée ! Ses sourcils se plissaient, sa bouche rieuse se rapetissait en une moue grave.

Si l'erreur n'était pas réparable sans le secours de Modeste, son professeur, il fallait la voir jeter là le carreau d'un mouvement de colère.

Dans ces moments-là, Hervé s'interrompait de lire et la regardait, un peu railleur.

« Je vous scandalise, hein ? s'exclama un jour Clairette. N'y faites pas attention. Vous savez, moi, quand une chose m'ennuie…

— Alors préparez le thé, puisque vous n'êtes plus occupée ; vous devez avoir appris, depuis une semaine que je le confectionne sous vos yeux, lui dit-il.

— Préparer le thé !… je m'en voudrais toute ma vie, si je vous évitais cette petite corvée : à chacun sa part. Je sais comment le faire, cela suffit. Je serai capable d'en offrir à nos hôtes… s'il nous en vient », soupira-t-elle.

Après un silence prolongé, la jeune fille articula, mélancolique :

« Comment espérer des visites, alors que les courriers eux-mêmes n'arrivent plus ?

— C'est vrai, remarqua Hervé ; pas de lettres depuis dix jours que j'ai quitté Paris. Je voudrais cependant bien recevoir des nouvelles des enfants ; je crains qu'ils ne donnent pas mal de tablature à Brigitte.

— Oh ! elle sait s'en faire obéir. Et votre beau-frère ?…

— Très faible, lui, très disposé à les gâter. Vous ai-je dit qu'ils habitaient Paris. Ludan vient d'être nommé officier d'ordonnance du général D…

— Mais non ! repartit grand'mère du fond de ses oreillers, tu ne nous as pas annoncé cela. Brigitte doit être contente.

— Tout à fait. »

Le surlendemain seulement, le facteur put gravir la colline, un froid très vif ayant durci la neige de façon à porter piétons et véhicules.

Il était chargé d'un volumineux courrier à l'adresse des habitants de la vieille maison.

Chacun lut ce qui lui était destiné. On échangea les nouvelles reçues.

« On te parle des petits ? s'informa grand'mère.

— Oui. Je vais vous lire cela. »

On finissait de déjeuner.

Les trois convives transportèrent leurs tasses à café encore pleines sur la table à jouer, on remit des bûches au feu, on se serra alentour.

Après avoir rapidement parcouru la lettre de sa sœur, Hervé annonça :

« Attendez-vous à des énormités. Oh ! les brigands !

— Qu'ont-ils bien pu faire ? s'écria Clairette, riant d'avance, tant elle était certaine que les sottises des bambins ne pouvaient manquer d'être drôles par quelque côté.

— Vous allez l'apprendre, ce qu'ils ont fait, vos chers neveux, ma cousine. »

Et il lut :

« Mon pauvre ami, je suis navrée d'avoir assumé la responsabilité de garder tes enfants.

« Ce doit être moi qui ne m'y entends pas, puisque M Murcy, que je vois tous les jours, — j'accompagne Guyonne de Taugdal, dont M. Murcy fait le portrait — M Murcy prétend que Lilou et Pompon sont remarquablement intelligents et dociles.

— Oh ! dociles ! interrompit Claire, dans mon genre.

— À peu près », opina de Kosen.

Et il poursuivit, lisant :

« J'ai envie de passer tes fils à cette aimable jeune femme, d'autant plus qu'elle s'est offerte à les recevoir, après avoir entendu le récit de leurs méfaits. Il se pourrait que tu les retrouvasses chez ton ami Yucca. Je ne m'étendrai point sur les dégâts commis les premiers jours dans la pièce qu'ils occupent : pendule retournée sens dessus dessous, afin de découvrir par quel procédé elle sonne ; rideaux transformés en câbles à la suite d'un exercice où Lilou surtout excelle, et qui consiste à tourner avec le rideau jusqu'à ce qu'il se soit tordu assez pour revenir sur lui-même, emportant dans ce mouvement de rotation à rebours le jeune acrobate cramponné à lui ; vitres brisées, sièges transformés en coursiers et le reste. Tout cela n'est que vétilles. Mais écoute ceci :

« Mon cher mari, pas beaucoup plus raisonnable que tes diables à quatre, les amène avant-hier au salon. Il joue un moment au cheval, puis, quelqu'un l'ayant fait demander pour une affaire de service, il passe dans son bureau, oubliant ses neveux. Ceux-ci ne s'imaginent-ils pas d'orner les portes de dessins à l'encre ! Quand j'entre à mon tour au salon, une heure plus tard, je vois les deux artistes s'escrimant à couvrir les panneaux de bonshommes !

« J'interromps les travaux, comme tu peux le penser, et je leur demande ce qui leur a pris de barbouiller ainsi mes portes : « C'est « pour les rendre mieux belles », répliqua Lilou. Et Pompon d'ajouter : « Les dames voiront comme nous peindons bien ; Tonton, il a dit que c'est « auzord'hui » qu'elles viendent. » J'hésite devant la manière d'orthographier leurs mots ; mais je tiens à

les transcrire tels quels, ne fût-ce que pour te prouver le néant de mes efforts. Je n'entends rien aux enfants, décidément. C'était en effet mon jour ; Pompon avait parfaitement compris. Guyonne arrive de bonne heure, à son habitude. Elle était accompagnée de sa petite chienne Froufrou, un ravissant animal gros comme un chat de deux mois, à très longs poils : un bijou. Sa maîtresse l'a depuis quatre ans et y tenait, — tu vas apprendre pourquoi je parle au passé, — comme à ses yeux.

« À peine assise, Guyonne réclame tes enfants ; elle en raffole : une vraie passion !

« Je lui conte leur sottise, dont les traces demeuraient visibles, au reste, malgré les lavages au citron et au lait, et j'ajoute que je les ai mis aux arrêts dans la salle à manger. Elle implore leur grâce, je refuse, jugeant la faute trop récente. Elle demande alors à aller les embrasser : j'y consens. Ils disent bonjour d'une façon assez aimable, reçoivent de même les friandises dont leur grande amie s'était munie pour eux ; elle les sermonne, leur promet à l'oreille je ne sais quoi ; de venir bientôt les chercher, sans doute… Puis, deux coups de timbre m'annonçant d'autres visites, je retourne avec Guyonne au salon. Nous n'avions pas pris garde que Froufrou était restée auprès des enfants.

« Une heure s'écoule. Après des rires, des cris assourdissants, un galop effréné, ils avaient dû inventer quelque jeu tranquille, — du moins le supposions-nous ; — nous ne les entendions plus.

« J'en fis l'observation. « Ils goûtent, c'est probable, me dit Guyonne, et Froufrou avec eux ; elle ne m'a pas suivie. »

« Mon salon s'emplissait. À cinq heures, je fais servir le thé. Lilou et Pompon se faufilent à la suite des plateaux.

« Un rat ! » s'écria une de mes amies, pour qui le rat est la bête d'aversion, et elle me montre du doigt l'horrible chose qui marche sur les talons de Lilou.

« Tout le monde regarde… on éclate de rire ! impossible d'y résister… le rat, c'était Froufrou : Froufrou sans un poil sur le corps : tes fils avaient imaginé de la tondre !

« Je n'ai jamais rien vu d'aussi laid que cette malheureuse petite bête arrangée ainsi.

« N'ayant pas conscience de sa métamorphose, Froufrou saute sur les genoux de sa maîtresse, et, comme celle-ci la repousse, elle fait toutes ses grâces afin de la fléchir : le comble du grotesque !

« Les rires redoublent. Guyonne est si belle que les bonnes petites amies n'étaient pas fâchées de la voir victime de cette sotte aventure.

« À ce moment mon mari entre.

« — Monsieur de Ludan, s'écrie Guyonne, je vous en prie, débarrassez-moi de ce monstre ! que jamais plus je ne le revoie ; j'en prendrais une crise de nerfs. »

« Albin demande ce qui l'a ainsi défigurée.

« — Tonton, c'est nous qui lui a ôté ses « plumes » avec les ciseaux de Kate, déclare Pompon, pas contrit du tout.

« — Oui, ajoute Lilou, l'air également glorieux de cet exploit ; elle faisait pas bien le cirque, à cause ça lui tiendait chaud, ces « plumes ». Elle a bien mieux couri après. »

« Impossible de reprendre son sérieux devant cette explication convaincue. À la place de Guyonne, je me serais fâchée. Il faut qu'elle, ait un caractère idéal ! J'ai bien reconnu là ma Guyonne de jadis ! Une fois le sacrifice de sa petite chienne accompli, elle a caressé tes enfants comme si de rien n'était. »

— Moi, interrompit Claire, je les aurais fouettés, mis au pain sec, punis n'importe comment, enfin, et j'aurais fait un manteau à leur victime, au lieu de la condamner à l'exil ; car je suppose que cette demoiselle n'a pas été jusqu'à exiger la mort de la pauvre Froufrou. »

Hervé avait écouté en souriant l'observation lancée avec vivacité par sa cousine.

Àprésent il songeait, oubliant que la lettre avait encore quatre pages pleines, dont il avait négligé de prendre connaissance avant de commencer sa lecture.

Un pli s'était creusé sur son front ; sa physionomie devenait tellement soucieuse que grand'mère crut devoir remarquer :

« Après tout, mon enfant, ce n'est pas un si grand crime ! À l'âge de ces petits… Je blâmerais plutôt la maîtresse de Froufrou. Quand on aime un animal, on y reste attaché, quoi qu'il advienne, ce me semble. »

Et, se penchant un peu, elle caressa la vieille chatte aveugle qui reposait dans une corbeille au coin du feu.

« Oui, approuva Hervé, toujours songeur, je pense, moi aussi, qu'une affection est bien fragile, si on la fait dépendre de la beauté. Mais je n'ai pas fini… »

Il jeta un coup d'œil sur ce qui lui restait à lire.

« Ah ! mon Dieu !

— Quoi ! qu'ont-ils fait ? s'exclama Claire. Voyez-vous, mon cousin, ils n'ont pas assez d'espace dans un appartement. Leur esprit travaille en sens inverse du repos imposé à leurs jambes. C'est grave, ce qui suit ?

— Vous allez en juger ; je reprends :

« Je souhaiterais pouvoir t'annoncer que c'est enfin tout, mon cher Hervé, mais ils nous en réservaient encore une, et de taille !

« Mon mari ayant emporté Froufrou dans son bureau, nous n'y pensions plus. On annonce le général D…

« J'étais d'autant plus flattée de cette visite que le général ne se prodigue pas. Je m'empresse, et, je dois en convenir, tes deux gamins sont, à l'entrée du général, tout à fait corrects. Même, ils lui font le salut militaire, ce qui l'amuse beaucoup. Mais, dès qu'il est assis, les voilà qui se rapprochent. Cet uniforme leur tirait l'œil. Charmé de l'admiration qu'ils manifestent, le général a la malencontreuse idée de les prendre tous les deux sur ses genoux. Une fois à cheval, ils le passent en revue : ce sont les passementeries de sa manche et de son collet, c'est sa rangée de décorations, ce sont ses immenses moustaches : ils s'extasient.

« Tout à coup, en levant les yeux, Pompon remarque le crâne absolument nu du général : un ivoire poli.

« Il le considère longuement avec une petite mine apitoyée, dont j'eus l'imprudence de ne pas me méfier.

« Et il finit par lui demander, en lui caressant le sommet de la tête :

« — Ça vous a fait bien mal quand on vous a arracé les ceveux ? »

« J'aurais voulu être aux antipodes !

« Le général, qui aime autant parler d'autre chose, n'a pas l'air d'entendre, et fait mine de remettre les enfants à terre.

« Ah, bien oui ! Pompon se cramponne :

« — Attendez », fait-il.

« Il plonge ses deux mains dans ses poches, dont je n'avais pas remarqué la rondeur, en ramène… les « plumes » fauves de Froufrou, et dit au général en les lui présentant :

« — Ça vous faira tout plein de ceveux. Vous serez bien zoli avec. Vous êtes dèzà beau ! Faudra les faire coller… »

« Le général, qui est un homme d'esprit, a pris le parti de rire : mes visiteurs n'attendaient que ce signal pour en faire autant.

« Je ne riais pas, moi, car je devinais le général fort agacé. Qu'est-ce que Lilou et Pompon nous réservent pour demain ?

« Ne t'éternise pas auprès de grand'mère, mon ami, ou je ne réponds point de garder mes neveux jusqu'à ton retour. »

Suivaient quelques mots affectueux pour chacun.

« L'intention de Pompon était bonne, après tout, fit Claire, qui riait follement. On ne peut pas demander de la raison à des enfants de cinq ans. Ce n'est pas si maladroit d'avoir insinué au gé-

néral « qu'il était dézà beau ». Fallait-il que ce fut vrai ! pour que Pompon eût songé à le dire. »

Sur les instances de sa grand'mère, Hervé acheva de lire son courrier.

« Eh bien, cela n'a pas tardé, s'écria-t-il, après avoir décacheté la lettre de Yucca ; mes fils sont chez les Murcy. J'aurais mieux fait de les leur confier tout de suite, comme à l'ordinaire. Brigitte me les a demandés pour la première fois, j'ai craint de la peiner en refusant…

— Elle n'y reviendra pas, tenez vous en pour assuré, repartit Claire. Ils sont mieux à leur place auprès de Thérèse et de Mad, accoutumées à surveiller des enfants. Vous voilà tranquille, mon cousin. »

Si Hervé avait l'esprit en repos, il n'y paraissait pas sur sa physionomie plutôt préoccupée.

Il sortit, disant :

« Je vais faire un tour chez moi : nous ne poserons pas aujourd'hui, grand'mère. »

Lorsque le baron de Kosen revint, un peu avant l'heure du dîner, toute trace de souci avait disparu.

La soirée et les jours qui suivirent s'écoulèrent paisibles.

Le temps était froid, mais sec ; aux heures de soleil, la marche était agréable. Durant la sieste de grand'mère, les deux cousins se rendaient parfois à pied au village. Ou bien, l'aïeule réveillée, on attelait le traîneau, construit sur les indications d'Hervé, assez étroit pour pouvoir passer à peu près partout ; on enveloppait

grand'mère de sa pelisse, on l'emmitouflait sous une épaisse voilette, on glissait ses pieds dans une chancelière bien chauffée, et on lui faisait faire un ou deux kilomètres à travers les allées du parc.

Àson retour, le sang circulait mieux, elle avait du rose aux joues, elle causait avec plus de vivacité, si heureuse, elle dont l'âme était soudée à ses montagnes, d'avoir revu les beaux paysages d'hiver dont sa difficulté à marcher la privait depuis quelques années.

La veille de Noël, un petit débat s'éleva entre elle et de Kosen.

Grand'mère voulait qu'il occupât tout seul le banc seigneurial à l'église, tandis qu'elle et Claire iraient à leurs places accoutumées.

Et de Kosen de répondre :

« Nous occuperons les places qu'il te plaira ; mais, où Claire et toi vous serez, j'irai. Votre avis, ma cousine ?

— Mon avis, c'est que vous veniez avec nous, puisque vous êtes notre hôte. »

Ainsi fut fait, au grand étonnement des habitants d'Arlempdes.

Mal, ou pas instruits encore de la parenté des Andelot avec les de Kosen, ils tirèrent, de la réunion des deux familles à l'office, les conclusions les plus inattendues.

Quelques mots en parvinrent à Claire, initiée au patois du pays par ses anciennes amies les chevrières.

Elle devint toute rose, puis, aussitôt, pâlit, et ses yeux pareils à deux fleurs se voilèrent, un instant embrumés…

Un instant seulement… Elle souriait déjà, lorsque Hervé lui offrit la main pour la mettre en traîneau.

Gai entre tous, ce jour de Noël. Les deux cousins s'étaient ingéniés à orner la table, la maison entière, avec du houx découvert sous la neige, proche du château.

Hervé, qui avait une voix superbe, chanta de vieux airs du pays, des noëls naïfs, accompagné au piano par sa cousine.

Grand'mère écoutait extasiée.

On lui lut ce jour-là tout l'adorable mystère de la crèche ; et, à son tour, elle conta des souvenirs du temps de sa jeunesse.

Àla veillée, Hervé reprit le roman commencé les jours précédents.

N'ayant qu'à écouter, Claire avait croisé ses mains oisives autour d'un de ses genoux, et, penchée en avant, l'air attentif, elle suivait le récit, un sourire charmé aux lèvres.

« Tiens ! vous avez tout à fait en ce moment la physionomie de votre portrait ; absolument la même expression, observa Hervé, dont les yeux s'étaient relevés tandis que son doigt tournait la page.

— Mon portrait ! vous vous souvenez de l'air que j'ai sur mon portrait ?

— Rien d'étonnant à cela ; j'ai passé hier deux heures en sa compagnie. »

Il ajouta, poussé inconsciemment à expliquer ce fait :

« Je lui ai pris mesure d'un emballage.

— Je le croyais dans l'atelier de M. Murcy.

— Il l'avait laissé ici, comptant le vernir sur place au printemps prochain. À mon départ, il m'a demandé de le lui apporter ; l'idée lui est venue de l'exposer au prochain Salon.

— En pendant avec celui de M Guyonne », fit Claire d'un ton singulier.

Hervé ne répondit que par un geste vague, occupé qu'il était à analyser la réflexion de sa cousine et surtout l'accent qu'elle y avait mis.

Il reprit, après une ou deux minutes d'un silence qui demeura inexpliqué :

« Je ne sais ce que pourra être celui de M de Taugdal ; je ne la connais pas ; mais Yucca n'a rien fait de plus beau que le vôtre. »

Claire lui jeta un regard surpris :

« Vous ne la connaissez pas ? Est-ce possible ! une amie d'enfance de votre sœur.

— Elles s'étaient perdues de vue depuis le couvent et se sont retrouvées seulement il y a quelques mois. »

Il ajouta :

« Ma sœur doit me présenter, dès mon retour, à son cercle de relations ; elle tient beaucoup à me produire dans le monde.

— Il faut vous laisser faire… »

Puis, le voyant se disposer à préparer le thé :

« Non, non ; puisque vous partez demain, je tiens à vous prouver que j'ai profité de vos leçons. »

La bouilloire chantait devant le feu. Sur un guéridon, les tasses étaient prêtes, séparées par une corbeille de crêpes légères comme de la dentelle.

Claire fit le thé avec attention, le servit et s'assit en face de son cousin.

Grand'mère les regardait, accotée sur ses oreillers. Elle commençait de somnoler, la cérémonie de ce jour lui ayant occasionné un peu de fatigue. Et, de crainte de retarder son sommeil, les deux jeunes gens baissèrent la voix.

« Alors, dit Hervé, c'est entendu, je vous expédie un chien de montagne. Faites-le lâcher dans la cour, la nuit. Vous êtes vraiment trop isolées.

— Ce sera pour moi une compagnie en même temps qu'un gardien.

— Je vous enverrai aussi quelques modèles d'aquarelles ; mais, dès qu'une fleur apparaîtra, peignez d'après nature. Vous y trouverez un intérêt beaucoup plus vif.

— Quand nous reverrons-nous, à présent ? Grand'mère s'en préoccupe.

— Je dois accompagner ma sœur, puisque son mari n'est pas libre et que, d'ailleurs, je m'y suis engagé ; elle a projeté un grand voyage avec les Taugdal et d'autres amis ; on doit descendre vers le Midi, à petites journées, en automobile, et revenir par l'Est.

« Et voici ce qu'à part moi j'ai combiné.

« À Lyon, je laisse filer la caravane, je viens ici passer deux ou trois jours, et je rejoins à un point convenu.

— Où seront vos enfants à ce moment-là ?

— Ici. C'est chose entendue avec Yucca et sa femme.

— Pauvres petits ! vous les quittez souvent. Ils seront entre bonnes mains, il est vrai.

— Et puis, ils vous auront, ajouta Hervé en souriant. Et, quand ils ont tante Claire !...

— M Guyonne sera du voyage ? s'informa la jeune fille après avoir un peu hésité.

— C'est justement parce qu'elle en sera que ma sœur m'a arraché la promesse de l'accompagner », répondit Hervé très simplement.

Un silence suivit... un long silence... Puis, soudain, Claire se leva, et, montrant d'un signe de tête grand'mère dont les yeux se fermaient :

« Bonne nuit, mon cousin », dit-elle en tendant la main à Hervé sans le regarder. Et elle sortit.

De Kosen resta au coin du feu à songer. Il lui semblait qu'en quittant sa place, il ferait s'envoler les pensées qui l'occupaient. Déjà, elles flottaient si incertaines !... Un vrai voyage de découvertes en son cœur surpris... Enfin, à son tour, sur la pointe du pied, il regagna sa chambre.

Tout y parlait de départ. Sa malle, grande ouverte, était à demi pleine. Germain avait déjà réuni les objets éparpillés à travers la maison.

« Voilà de calmes journées, songeait Hervé. Je ne me suis pas ennuyé un instant. Brigitte n'en voudra rien croire. Pauvre grand'mère ! Qui sait, si… À son âge, la vie devient bien fragile. Ces bons vieux s'endorment pour toujours presque sans qu'il y paraisse. »

Soudain, une réflexion lui traversa l'esprit : que deviendrait Claire si, subitement, grand'mère venait à mourir ?

Elle avait ses défauts, la petite cousine, mais elle avait aussi quelques bons côtés. Pas le moindre détour ! Elle envoyait aux gens des vérités qui ressemblaient un peu à des coups de boutoir, mais on n'avait nul effort à faire pour démêler ce qu'elle pensait.

Somme toute, s'ils s'étaient un peu et même beaucoup taquinés en cette quinzaine, ils se quittaient meilleurs amis qu'auparavant…

Oui… que deviendrait-elle, seule à Arlempdes, loin de tout appui ?

Il y songerait, et, avant de partir, en causerait avec elle : il faut tout prévoir.

Mais la matinée du lendemain n'eut que la durée d'un éclair. L'heure des adieux sonna à la vieille horloge, sans que l'occasion se fut offerte d'aborder ce sujet.

Germain était parti devant, afin de monter au château chercher la caisse renfermant le portrait de Clairette.

Hervé rejoindrait la jardinière à mi-côte.

Il avait pris ces dispositions avec l'espoir que sa cousine l'accompagnerait ce bout de chemin ; il en eût profité pour lui parler de ce qui le préoccupait.

Elle avait d'abord dit oui, puis, au dernier moment, elle se ravisa. Et, après avoir vu son cousin franchir le seuil de la vieille maison, elle monta dans l'atelier.

Qu'avait-elle ? Si on le lui eût demandé, elle aurait répondu : « Je n'en sais rien. » Et, en parlant ainsi, elle eût été presque sincère…

Elle pleurait cependant, elle pleurait avec la violence d'un enfant à qui on résiste ; ses mains s'étaient nouées à l'espagnolette de la fenêtre devant laquelle elle se tenait debout ; son front se glaçait contre la vitre rendue opaque par le gel.

Quelqu'un monta, qui s'arrêta sur le seuil, et qu'elle n'entendit point. C'était Hervé.

Il n'avait pu se décider à partir sans s'être concerté avec sa cousine, sans lui avoir bien fait toutes ses recommandations au sujet de leur bonne vieille grand'mère.

Interdit par ces larmes qu'il devinait au mouvement des épaules, il hésitait…

Enfin, prenant son parti :

« Claire, vous pleurez ?… » dit-il un peu troublé.

La jeune fille tressaillit.

D'un geste rapide, avant de se retourner, elle passa la main sur ses yeux.

« Où voyez-vous que je pleure » ? fit-elle d'une voix dure.

Puis, sentant qu'elle ne pouvait nier l'évidence : « C'est ce froid qui m'arrache des larmes. »

Il vint à elle, lui saisit les deux mains, et, sans insister, prononça :

« Je suis revenu parce que j'avais omis de vous demander quelque chose, ma cousine. Si grand'mère tombait malade, à la moindre inquiétude que vous donnera sa santé, — tout est grave chez les vieillards — je vous supplie de m'envoyer une dépêche. Où que je sois, j'accourrai.

— Où que vous soyez ?... même en voyage avec votre sœur et... ses amis ?

— N'importe où, répondit-il, sans paraître remarquer l'intention ironique de ces derniers mots. Vous n'avez qu'à m'envoyer un télégramme à Paris, boulevard Malesherbes, on saura où me le faire tenir : j'aurai votre dépêche deux heures après. Je me figure que ce vous serait une tranquillité et que ma grand'mère serait contente de me voir auprès d'elle. Moi-même... je...

— C'est promis, interrompit la jeune fille ; vous serez averti au plus petit malaise.

— Merci. Adieu, Clairette. Nous nous quittons amis... bons amis, n'est-ce pas ? Vous ai-je fait quelque peine durant ces quinze jours ? demanda-t-il doucement. J'en suis bien capable. Il faut me le pardonner. Nous autres hommes, nous n'avons pas

votre délicatesse de touche… un mot blessant nous échappe, qui n'est point dans notre pensée…

— Vous ne m'avez fait aucune peine. Votre séjour ne me laissera que de bons souvenirs. Je n'en ai pas de meilleurs, insista-t-elle, poussée par un inexplicable sentiment qui, une seconde, domina sa volonté. M'eussiez-vous blessée, je vous le pardonnerais… »

Sa voix fléchit comme brisée. Mais, tout de suite, elle se ressaisit.

« Vous n'avez pas oublié le sucre d'orge des petits, au moins ? fit-elle.

— Non, non ; je l'ai emballé moi-même hier soir. »

Elle sourit.

« À la bonne heure ! Vous leur direz que c'est moi qui l'ai fabriqué, n'est-ce pas ? C'est mon seul talent en cuisine, et encore !… Si vous ne m'aviez pas aidée un peu… »

Ils riaient tous les deux, maintenant, amusés par le souvenir de cette matinée où, les mains huilées pour se préserver de la brûlure, ils se rejetaient l'écheveau de caramel.

— Je le leur dirai. Au revoir… à ce printemps… peut-être…

— Voilà déjà que ce n'est plus certain », fit-elle les sourcils froncés.

Il la regarda, anxieux. Mais ses lèvres n'articulèrent autre chose que ces mots sibyllins :

« Au printemps… où serai-je ? »

Et, serrant une dernière fois la main de la jeune fille, il sortit rapidement.

Claire se remit à pleurer.

XIV

Depuis trente-six heures, Victor Andelot était enterré vivant dans la mine avec l'un des ingénieurs russes, Nicolas Volchow, et cinquante ouvriers.

L'éboulement s'était produit au centre d'une galerie où, après une longue interruption, les travaux venaient d'être repris.

Complication grave, et qui rendait le sauvetage incertain, l'eau avait envahi cette partie de la mine.

Allait-elle jusqu'aux séquestrés ?... Ce matin on ne percevait plus les voix, un second éboulement s'étant produit.

Vivraient-ils toujours lorsqu'on serait parvenu à ouvrir un passage ? L'eau ne baissait pas encore, bien que toutes les pompes eussent été mises en œuvre : les travailleurs en avaient jusqu'aux reins.

Ni cela, ni rien n'abattait leur courage. Ils exposaient leur vie sans même y songer, n'ayant qu'une pensée : sauver les camarades et les chefs qui agonisaient à quelques pas d'eux.

Il ne rentrait point dans les fonctions d'Andelot de surveiller la mine. Le père de Claire y descendait rarement. C'était la nouvelle de la catastrophe qui l'avait fait accourir.

Son habituelle prudence ?… Bien, lorsque personne ne courait danger de mort !

Le voyant s'équiper et se munir d'une lampe de mineur, les ouvriers de l'usine échangèrent des regards surpris.

L'un d'eux observa :

« Il n'est pas si capon que ça, dites donc, vous autres.

— Oui, c'est un brave homme tout de même », opinèrent-ils.

Et, allant à Andelot, ils lui proposèrent de le suivre.

Cela ne se pouvait pas, il le leur fit comprendre. Des mineurs familiarisés avec le genre de travail que nécessitait un pareil sauvetage étaient seuls capables d'en venir à bout.

Tout le village était en émoi : on ne pouvait aborder le puits de descente. Les rangs s'écartaient seulement devant ceux qui se portaient au secours des victimes.

M Andelot était accourue elle aussi. En apercevant son mari, elle eut un geste de stupeur.

« Où vas-tu ?

— Je vais voir… À tout à l'heure. Rentre, ma chère amie. »

Ils se serrèrent la main.

Émilienne regarda son mari disparaître dans les profondeurs redoutables, et, le cœur serré d'angoisse, reprit le chemin de sa maison.

Victor Andelot était dans le vrai en le lui conseillant. Ne parlant point le russe, elle eût été inapte à consoler les autres, tandis

qu'il lui était toujours possible de prier.

« À tout à l'heure », avait dit le père de Claire dans la dernière étreinte. M Andelot l'attendait encore après un jour et demi écoulé. Et, tenue heure par heure au courant de ce qui se passait, elle n'espérait plus en aucun secours humain ; se disant qu'au point où en étaient les choses, un miracle seul pouvait les sauver tous.

L'éboulement primitif s'était produit sur un très petit espace. Des poutres rongées par l'humidité avaient fléchi sous une brusque poussée. Il y avait eu là un manque de surveillance. La moisissure des pièces de bois aurait dû faire prévoir que l'eau était proche, désagrégerait peu à peu les masses pyriteuses, derrière ce fragile rempart de madriers.

Des étais avaient été ajustés aussitôt. Tandis que l'on consolidait ces supports, les ouvriers surpris par l'éboulement travaillaient de leur côté ; mais ils travaillaient avec trop de hâte, saisis qu'ils étaient par l'horreur de leur situation. Tout sang-froid les avait abandonnés.

Andelot s'en rendit compte immédiatement.

De concert avec Yolchow, qui dirigeait l'équipe des sauveteurs, il tenta de décider les malheureux à interrompre un travail qui ne pouvait que compromettre leurs chances de salut.

Tandis qu'ils parlementaient, à l'abri sous la partie nouvellement étayée, les affolés, résistant aux objurgations des deux ingénieurs, s'acharnaient à leur imprudente besogne.

C'était alors qu'un second éboulement avait eu lieu en avant du premier.

Avertie par un craquement des bois du plafond, l'équipe put se sauver. Mais Andelot et Volchow, résolus à fuir les derniers, n'en eurent point le temps.

Leur position était d'autant plus critique qu'Andelot, atteint aux jambes par un madrier, avait été blessé grièvement.

Combien d'heures, de jours peut-être, s'écouleraient avant qu'un passage ne leur fût ouvert ?

Ils se jugèrent perdus.

Les premiers ensevelis répondaient à leurs appels, mais non pas l'équipe de sauvetage ; donc la masse qui venait de s'écrouler était énorme. Qui sait si elle n'avait pas fait des victimes ?

Épouvantés par le résultat de leur tentative imprudente, les séquestrés ne bougeaient plus.

« Je vais leur conseiller de se remettre à l'ouvrage, dit Volchow à Andelot, que la souffrance avait un moment abattu ; nous ne risquons plus rien ; le mal est fait.

— Vous oubliez que n'ayant pas les bois nécessaires à consolider la voûte, ils ne pourront empêcher d'autres masses de tomber à mesure qu'on déblaiera. Il leur faut procéder lentement, sur un très petit espace, le long des madriers, et ne creuser qu'un couloir où se puisse glisser un homme à plat ventre. »

Tout le jour, les malheureux avaient travaillé, se conformant aux instructions d'Andelot. Vers le soir, l'étroit tunnel était terminé et les deux ingénieurs se glissaient auprès des cinquante hommes à demi fous de peur, auxquels leur présence rendrait sans doute quelque courage.

Et maintenant, impuissants à se sauver eux-mêmes, ils ne pouvaient plus qu'attendre.

On ne conservait qu'une seule lampe allumée, afin de reculer l'heure des ténèbres absolues : le comble de l'horreur en une telle détresse.

Les provisions du jour, mises en commun, avaient été divisées en deux parts : c'étaient vingt-quatre heures d'assurées contre la famine. Après ?... on évitait d'y penser...

De l'autre côté on déblayait sans relâche. Les équipes se succédaient d'heure en heure, les hommes travaillaient coude à coude. Mais, si l'eau continuait de monter, le sauvetage deviendrait impossible.

La source qui s'était fait jour avait été grossie par la fonte des neiges ; car on était au commencement de mai. Qui sait quelle réserve elle avait encore à déverser dans les galeries de la mine.

Les choses en étaient là quand un étranger se fit descendre et aborda l'ingénieur qui dirigeait les travaux.

Ils discutèrent longtemps. L'ingénieur semblait opposé à ce que demandait le nouveau venu. Mais ce dernier fit tant et si bien qu'il finit par gagner sa cause.

Une planche de la taille d'un homme fut apportée ; l'inconnu s'y étendit et s'y attacha vers le milieu du corps, demanda une perche, et, la lampe au chapeau, lança son radeau improvisé dans la galerie submergée.

Son apparition stupéfia d'abord les travailleurs. Mais ceux-ci furent frappés de l'ingéniosité du système ; et, en tirant la conclu-

sion que celui qui avait imaginé cela devait avoir en l'esprit d'autres ressources, ils attendirent, immobilisés par une soudaine espérance.

Élevant sa lampe, l'inconnu essaya de reconnaître le terrain. Il s'était détaché, mis à genoux sur la planche qu'à un signe de lui, quatre hommes étaient venus soutenir de leurs robustes épaules.

Cela lui permit de découvrir tout en haut, entre les madriers tombés pêle-mêle et les bois du plafond, écroulés sous le poids énorme de la masse mise en mouvement, un étroit intervalle.

« Je vais essaver de m'enfiler dans ce trou », annonça-t-il.

Ce fut autour de lui un murmure d'admiration et de terreur.

« Vous allez à la mort », observa l'un des hommes. Mais lui secoua la tête en riant, d'un air assuré.

Il serait prudent, n'avancerait qu'avec une extrême attention, prêt à reculer s'il jugeait l'entreprise impossible.

Impossible ?... Pourquoi lui serait-elle impossible, alors que ce courageux ouvrier, dont les journaux avaient jadis reproduit par l'image l'audacieuse tentative, avait réussi en employant des moyens identiques.

C'était de ce souvenir qu'il s'était inspiré.

L'inconnu se contenta de se faire ses réflexions à lui-même prononçant le russe aussi malaisément qu'il l'entendait.

En rampant avec d'infinies précautions, il atteignit l'orifice de l'étroit passage qu'il avait entrevu. Jusqu'où se prolongeait-il ?...

À un moment ou l'autre, il devait être obstrué, puisqu'on ne communiquait plus par la voix.

Restait à s'assurer si, dans la portion pleine, un déblayage partiel était à tenter. L'équipe interrompit le travail par crainte de provoquer une secousse fatale au hardi sauveteur.

Tous les yeux étaient levés vers lui. On le vit bientôt disparaître dans l'étroit boyau. Sa lampe jetait une faible lueur : donc ce passage était un peu plus haut que le corps d'un homme étendu à plat.

L'anxiété tenait tout le monde haletant.

Quelques minutes encore la lumière fut visible à celui des mineurs qui avait pris sur la planche la place de l'inconnu ; puis l'ombre se fit.

Cependant aucun glissement de terrain n'avait dû se produire ; on n'avait perçu aucun bruit…

L'équipe en conclut que l'étranger n'avait pas été écrasé encore.

« J'y vais voir, annonça l'homme qui guettait, il mérite ça. »

Entre eux ils se demandaient :

« D'où vient ce brave ? Qui est-il ? Quelle raison a-t-il d'exposer sa vie pour les camarades ? il n'est pas Russe. »

L'autre avançait, cependant. Mais, soudain, il se heurta au plafond : son chemin se trouvait barré.

Lui faudrait-il rétrograder ?…

Il promena sa lampe autour de lui. Dans l'enchevêtrement des poutrelles, un vide apparaissait : le terrain s'était tassé. Ce pouvait n'être qu'un trou, il est vrai. N'importe, il fallait essayer de s'en servir.

Se relevant sur les genoux, il se glissa entre les pièces de bois, se dressa contre un madrier tombé en bout, et, se sentant d'aplomb, se cramponna d'une main à ce point d'appui, tandis que, de l'autre, il élevait sa lampe au-dessus de sa tête.

Un cri faillit lui échapper ; un cri de joie qu'il étouffa entre ses lèvres, par crainte de donner un faux espoir aux malheureux qui attendaient : il avait reconnu un plateau de granit.

Que la couche dure se prolongeât jusqu'à l'extrémité de la partie écroulée, que l'on put faire passer des vivres à ces pauvres gens, et cela permettait de procéder au sauvetage méthodiquement, en toute sûreté.

Il se risqua à jeter un appel, ajoutant :

« Point de bruit ! qu'un seul réponde. »

Mais ce ne furent pas les séquestrés, ce fut l'équipe immobile dans l'eau au pied du barrage, qui perçut sa voix :

Alors une inspiration lui vint :

« Procurez-vous des vivres, dit-il, j'espère aboutir. »

Et, pour se donner raison à lui-même, ne voulant rien conclure du silence des mineurs enfermés plus loin, il tenta de continuer sa route en se traînant sous le plateau rocheux.

Il comprit bientôt pourquoi, d'un côté à l'autre, on ne s'entendait point parler. Le rocher s'abaissait un peu ; contre cette saillie les terres s'étaient amassées, soutenues par le plafond, très solide en cette place. Si solide même que cela surprit l'inconnu. Se rappelant soudain les détails donnés par l'ingénieur chargé de diriger le sauvetage, il se dit : « Je suis sans nul doute sur la portion étayée après le premier éboulement. C'est là-dessous que devraient se trouver Andelot et Volchow, ou bien ils sont morts… »

Tout en réfléchissant il s'efforçait de distinguer ce qui se passait sous les madriers lui servant d'appui ; car, s'il ne se trompait pas, il existait un espace d'environ trois mètres, fortement étayé, où des terres provenant du second éboulement s'étaient peut-être répandues, mais qu'elles n'avaient pu combler.

Sans autre outil qu'un couteau de poche, l'inconnu entreprit de dégager un petit coin. Après une heure de travail, il avait pratiqué une fente imperceptible.

Il y appliqua son oreille. Une rumeur lointaine lui parvint : plaintes, cris, paroles, un peu de tout…

Aussitôt, approchant ses lèvres de l'interstice, il appela de toute sa force.

« Le secours vient ! le secours vient ! » crièrent des voix en tumulte.

Et un bruit de pas précipités monta jusqu'au sauveteur.

« Où êtes vous ? demanda l'ingénieur russe.

— Au-dessus des travaux pratiqués récemment. J'espère pouvoir vous faire passer des vivres. Courage ! répondit-il en

français.

— Andelot, s'écria Volchow, c'est un de vos compatriotes. D'où sort-il ? qui est-il ?

— Comment est-ce un étranger qui vient à nous ? »

Le blessé se releva sur son coude, et, se jugeant trop loin, se fit porter jusqu'auprès du boyau creusé la veille.

« Vous êtes Français ? demanda-t-il d'une voix tremblante d'émotion ; vous venez de France ?

— Tout droit, oui, mon oncle.

— Votre oncle !

— Eh oui. Mais d'abord dites-moi que vous êtes sain et sauf.

— Je suis vivant… le reste ne compte pas, repartit le blessé oubliant sa souffrance. Lequel de mes neveux est donc arrivé si à point pour me porter secours ?

— À vrai dire, mon voyage a un autre but… Mais, me trouvant là, il était bien naturel…

— Oui, je comprends ; qui eût pu prévoir une telle catastrophe ! Alors ?

— Je suis le fils de votre frère Philippe, baron de Kosen ; je suis venu vous demander la main de ma cousine Claire. Le moment n'est peut-être pas très bien choisi, mais, puisque vous avez souhaité connaître le motif de ma présence… Ne me répondez pas. Il s'agit d'abord d'assurer votre dîner à tous. Et il y a encore du chemin entre vous et les victuailles qu'on est en train de préparer.

— Me voici », dit une voix derrière de Kosen.

Celui-ci se retourna, saisi de surprise : un mineur était là, qui avait suivi le chemin frayé par lui. Sur le dos il portait une sacoche qu'il détacha :

« Ce sont des vivres : je vais retourner chercher une autre charge, annonça-t-il.

— Vous entendez, d'en bas ? Le souper est là, il ne s'agit que de venir le prendre. »

Ce fut un délire de joie. Ils se sentaient reliés au monde des vivants, et, rien qu'à savoir les vivres si proches, leur faim s'apaisait. Restait à pratiquer une ouverture dans le plafond.

Le mineur dit :

« Barine, — l'ingénieur à qui Hervé s'était nommé avait appris à ses hommes qui était celui qui se dévouait en ce moment à leurs camarades, — je vais chercher une scie. »

Et il retourna.

N'ayant rien de mieux à faire, Andelot voulut reprendre l'entretien.

Hervé s'y prêta volontiers, mais, tout en donnant la réplique à son oncle, il suivait par la pensée la dépêche expédiée avant de descendre dans la mine :

« Au moment de courir un danger de mort, moi, Hervé, baron de Kosen, je lègue mes fils, Louis et Paul de Kosen, à ma cousine Claire Andelot ; je la supplie de leur servir de mère si je venais à succomber. »

Cette dépêche, il l'avait adressée à Yucca, en même temps qu'un second télégramme ainsi conçu :

« Remets à ma cousine le pli qui la concerne. Préparez-la aux plus grands malheurs. Son père, enseveli au fond de la mine, est peut-être mort à l'heure qu'il est. Je vais me joindre aux sauveteurs. Arriverons-nous à temps ? L'ingénieur qui m'a renseigné en doute. Ma tante est anéantie. Pas un mot à grand'mère tant qu'il y a de l'espoir. »

Qu'allait-il survenir à la réception de ces deux télégrammes ? Claire comprendrait-elle ? Saurait-elle lire entre les lignes ?

Pauvre Clairette ! c'est à présent qu'elle aurait quelque raison de pleurer…

Après avoir questionné son neveu à propos de son voyage, Andelot reprit :

« Puisque nous voici condamnés un moment à l'inaction, parlez-moi longuement de ma fille et aussi de ma mère.

— Grand'mère rajeunit. J'ai passé deux semaines auprès d'elle cet hiver. Claire est superbe de santé : au moral… elle évolue.

— Elle évolue ! fit le père ; expliquez-vous.

— Entre nous, mon oncle, vous l'avez terriblement gâtée, repartit Hervé en riant ; — il oubliait presque la situation, reporté aux jours, aux lieux, aux êtres dont il évoquait le souvenir ; — cela tient à son état d'enfant unique. Tous ses défauts proviennent de là.

— Mon neveu, permettez-moi de vous dire que vous êtes un singulier prétendant.

— Je le sais bien. Il n'est pas en mon pouvoir de juger les yeux fermés ceux que j'aime.

— Drôle de corps », pensa Andelot.

Mais il avait grand plaisir à écouter parler Hervé, quoi qu'il dit, parce que sa voix lui rappelait celle de son frère Philippe.

« Qu'importe, au reste, puisque j'ai fini par l'aimer telle qu'elle est. Mes fils aussi en raffolent. Et… ils accomplissent l'œuvre qu'eussent accomplie jadis des petits frères. Elle est livrée à de vrais tyrans, votre fille, mon oncle. Ils ne se payent d'aucune raison. Une chose ennuie Claire, elle le leur dit : ils lui répondent : « Ça ne fait rien, fais-la tout de même. »

— Et…

— Et elle la fait.

— Pas possible… !

— Voici l'homme et la scie, à plus tard les confidences. Tout de même je voudrais bien que vous me disiez si j'ai des chances d'être agréé… Le cœur me bat… M'aime-t-elle… ? Je l'espère sans en être certain, n'ayant point osé le lui demander avant d'y être autorisé par vous… mais moi j'en suis venu à l'aimer de toute mon âme, cette terrible Clairette ! Et pourtant ! Dieu sait si nous nous chamaillons dès que nous sommes ensemble ! »

Un rire très doux monta jusqu'à de Kosen. Volchow entendait assez le français, l'ayant un peu rappris depuis qu'Andelot faisait partie de la mine, pour comprendre ce qui se disait entre l'oncle et le neveu.

Une demande en mariage dans ces conditions tragiques, et en ces termes plaisants, c'était si joli, si crâne, qu'il n'avait pu contenir la manifestation de gaieté parvenue au cousin de Claire.

Et il disait maintenant à son collègue :

« Accordez-lui la main de votre fille, Andelot ; songez que, si vous mouriez et que lui survécût, il remporterait un doute sur votre volonté… Qu'adviendrait-il ? La démarche de ce vaillant mérite mieux. Vous le connaissez, puisqu'il est de vos parents…

— Vous êtes dans le vrai », murmura Andelot.

Il sentait ses oreilles s'emplir de bourdonnements ; depuis quelques heures la faiblesse avait augmenté ; ses jambes engourdies lui refusaient tout service. En quel état le sortirait-on de la mine, à admettre qu'il fut encore vivant lorsqu'un passage serait ouvert ?

« Hervé, prononça-t-il, si elle dit oui, je vous la donne… Et, si je ne devais pas la revoir, aimez-la pour nous deux. Je vous confie ma pauvre femme…

— Vous parlez comme un homme qui est près de mourir », interrompit de Kosen, dont la voix s'altéra en dépit de ses efforts pour lui garder des intonations gaies ; la gaieté étant d'autant plus commandée, selon lui, que la situation était plus grave.

« C'est que je suis blessé très grièvement, blessé aux deux jambes, à la gauche surtout. Et puis… »

Hervé prêta vainement l'oreille : la fin de la phrase ne vint pas.

« Votre oncle s'est évanoui, monsieur », annonça Volchow.

Il ajouta :

« Trop d'émotions. Il reviendra à lui bientôt. »

La parole était maintenant à l'instrument que maniait le mineur avec une adresse extrême.

Accroupi à côté du travailleur, Hervé retomba dans sa songerie sans presque en avoir conscience.

Sa terrible Clairette ! Elle n'avait point soupçon du chemin qu'elle avait fait dans son cœur, depuis les jours passés ensemble chez grand'mère.

Il était parti bien troublé, sentant qu'elle s'emparait de lui, craignant encore de se tromper cependant, et résolu à tenter l'épreuve de l'éloignement, de la réflexion, de la dissection du caractère de la jeune fille, à distance, loin du charme de son regard sans détours.

Et voilà que, dans l'atelier de Yucca, il s'était trouvé en face de son portrait : cette délicieuse physionomie, souriante, attentive, sans coquetterie de pose, rien de cherché, rien de voulu, le naturel dans toute sa candeur, dont une fois déjà, en son château de Vielprat, la vue avait rasséréné son esprit.

Elle n'y ressemblait pas toujours, Clairette, à son portrait… Mais ce qui lui manquait, pour que cela fut, Lilou et Pompon aidant, ne pourrait-elle l'acquérir ?

Àcôté de cette tête blonde, la beauté brune, régulière, un peu hautaine, indiscutable toutefois, de Guyonne de Taugdal, ressortait superbe ; Yucca avait fait un chef-d'œuvre.

« Elle est bien belle, avait prononcé de Kosen ; mais, avait-il ajouté presque aussitôt, on ne la définit pas. Tandis que Claire… »

Et il était retourné à sa cousine. Le voyage à petites journées en automobile avait cependant eu lieu : Hervé ne s'était point dérobé à l'engagement pris.

Trois familles vivant en commun durant des semaines, c'est un petit monde. Quoique l'on en ait, il est impossible de tenir si bien en bride sa vraie nature qu'elle ne fasse pas trou ici ou là.

Hervé avait observé, très maître de lui, résolu à rester impartial.

Pas une fois Guyonne n'avait donné prise à sa critique. Mais il ne se sentait point attiré. Cette jeune femme à qui aucun sport n'était étranger, qui parlait l'argot avec une suprême élégance, — si tant est que les deux termes puissent s'atteler au même timon, — qui chassait et abattait le gibier avec le plus parfait sang-froid, — elle s'en faisait gloire, — avait-elle un cœur assez pitoyable, assez tendre pour servir de mère à ses fils ? il ne le pensait pas.

Elle pourrait aimer ses propres enfants, non ceux d'une autre…

Tandis que, bon gré, mal gré, Claire avait vu son cœur pris d'assaut par les deux chers tyrans. Ce germe d'amour maternel que Dieu dépose dans le cœur de toute femme, Lilou et Pompon avaient tant et si bien fait qu'il s'était épanoui à leur profit chez Claire…

Ils la corrigeraient de tous ses défauts ! Ils l'en corrigeraient à force d'exigences ; soit. Mais ne sont-ce pas ces petits êtres qui

ont charge de nous arracher à nous-mêmes.

Et puis enfin, la cause de Clairette n'était plus à plaider. Son cousin avait dû s'avouer qu'elle était gagnée, qu'il était conquis… à elle… et qu'il eût pu parler, là-bas, dans l'atelier d'Arlempdes, si son premier devoir n'eût pas été d'en obtenir le droit de ceux-là seuls qui étaient qualifiés pour le lui accorder.

Et, dès que son beau-frère avait pu rejoindre les touristes, sa sœur n'ayant plus besoin de sa protection, il était parti pour la Russie.

Seuls, Thérèse et Yucca était instruits du terme du voyage.

C'était leur rêve, à tous les deux, réalisé soudain, alors qu'ils désespéraient de le voir s'accomplir.

Leur joie ravit Hervé. Son choix n'était donc pas si fou, encore que le cœur y eût plus de part que la raison, puisque « ma sœur Thérèse » elle-même l'approuvait.

Il fut convenu que M. et M Murcy se rendraient en Velay au plus tôt, avec Lilou et Pompon, déjà confiés à leurs soins.

Le temps d'assister au vernissage, de parcourir les deux salons de peinture quelques matins, et ils prenaient en effet le chemin d'Arlempdes.

C'était au château de Vielprat que les deux télégrammes d'Hervé avaient abouti.

Claire apprit ainsi tout à la fois que son cousin l'aimait, qu'il avait en elle une confiance absolue, puisqu'il lui léguait ses enfants, et qu'il courait danger de mort…

Quel danger ? elle ne savait encore… Thérèse n'ayant pas osé tout lui dire. Mais la provenance lui laissait pressentir d'où venait le péril.

Peu à peu, par déduction, la vérité commençait à se faire jour… Quand ils la virent préparée à recevoir ce coup terrible, ses amis lui mirent sous les yeux le second télégramme de de Kosen.

Claire accomplit en ces heures douloureuses un de ces efforts qui sont à l'âme ce que la trempe est à l'épée.

Pour obéir à Hervé, il fallait que grand'mère ignorât quels malheurs planaient sur ses derniers jours.

Il fallait que les deux chéris, tout de suite adoptés, beaucoup pour l'amour de leur père, mais beaucoup pour eux-mêmes aussi, il fallait que Lilou et Pompon vécussent sans rien soupçonner, tant qu'il était possible de garder une espérance.

Et, à force de vouloir, de prier, aidée par le réconfort béni d'amitiés sûres, Claire parvenait à ne pleurer qu'auprès de Yucca et de Thérèse.

Avant de les quitter, elle baignait ses yeux, se fortifiait en un nouvel élan de volonté et redevenait presque la rieuse Clairette de toujours.

Yucca échangeait de constantes dépêches avec M Victor Andelot.

Le soir du troisième jour, dix ouvriers seulement étaient rendus à l'air libre.

Dans un mouvement maladroit, le onzième, en se traînant vers la sortie par le chemin qu'avait découvert Hervé au travers

des décombres, s'était heurté à un madrier soutenant les terres… il était mort étouffé, broyé, on ne savait…

Et toute issue était fermée de nouveau.

Où se trouvait alors de Kosen ?

« Enfermé aussi avec les autres », avait répandu M Victor Andelot.

C'était la suprême douleur… presque la fin de tout espoir.

Claire défaillit, cette fois, sentant se briser son courage.

« Prions, disait Thérèse, prions, ma pauvre chérie. Vous verrez que Dieu les sauvera. »

Voici ce qui était survenu. Pour donner confiance aux malheureux qui se désespéraient de tant de lenteurs, de Kosen, se glissant par l'ouverture obtenue à coups de scie, était allé rejoindre son oncle.

Il lui fallait aussi donner des instructions à ceux que la hâte de se voir délivrés amènerait à se risquer par cette voie périlleuse.

Quelques heures, l'un succédant à l'autre, tout alla bien… Puis… un cri ! des bois se heurtant, un bruit sinistre de terre qui roule lourdement, par masses…

Et le retour de celui qui se tenait prêt à se glisser à la suite de la victime, disant d'un ton bref :

« Fermé ! »

Ce fut une stupeur ! puis un désespoir fou.

« Bab ! protesta Hervé, nous avons des vivres pour presque une semaine. Et si vous voyiez de quel cœur travaillent vos camarades !… Ayez confiance : nous nous en tirerons. »

Ils s'apaisèrent un peu.

Andelot et Kosen parlaient de Claire ; ils en parlaient sans cesse ; leurs ténèbres s'illuminaient de cette radieuse image.

Plein d'entrain, le jeune homme se prétendait assuré de leur salut à tous ; et, peu à peu, ses compagnons de captivité se prenaient à le croire.

Àpart lui, il se demandait :

« Si j'avais prévu ce malheur, ne m'en serais-je pas retourné par où j'étais venu avant que cette issue ne se fermât ? Et n'aurais-je pas bien fait ?… À quoi suis-je bon ici. De l'autre côté, au moins, j'eusse pu me rendre utile. »

Il ne raisonna pas longtemps ainsi. Ce qu'il faisait au milieu de ces gens à qui les heures semblaient des années ? que le désespoir à tout instant guettait ? qui comptaient entre eux ce que leur mort ferait d'orphelins et de veuves ?…

Il leur prouvait que la solidarité entre hommes, qu'ils occupent le haut ou le bas de l'échelle, n'est pas un mot vide de sens.

Rien que par sa présence, il les réconfortait. Quand ils l'entendaient rire en contant à son oncle quelque tour de ses enfants, ils se rapprochaient, et, encore qu'ils ne comprissent point ses paroles, l'entouraient comme pour respirer un peu de sa gaieté.

Sur la fin du quatrième jour, enfin, l'ingénieur qui dirigeait le sauvetage envoya ce billet à M Victor Andelot :

« Les communications viennent d'être rétablies ; votre mari et votre neveu sont vivants ; nous espérons que demain tout le monde sera hors de la mine. »

Le lendemain, en effet, le couloir allant jusqu'aux captifs atteignit des proportions suffisantes à laisser passer un homme à genoux. Les plus valides sortirent ; puis on déblaya de nouveau, afin de pouvoir transporter Andelot.

Depuis quarante-huit heures celui-ci souffrait d'une fièvre violente ; ses blessures s'envenimaient… La montée aggrava son état : on le rapporta chez lui évanoui.

C'est dommage ! il eût été si fier d'assister à l'ovation faite à son neveu !

De Kosen se déroba à l'enthousiasme de la foule. Il s'agissait bien de se laisser porter en triomphe et couvrir de fleurs !

Il était fort inquiet de son oncle, et les médecins ne le rassurèrent point, loin de là.

Jugeant nécessaire l'amputation de la jambe gauche, ils se demandaient l'un à l'autre si, dans l'état de faiblesse où se trouvait le malade, ils devaient tenter l'opération.

Hervé prit sur lui d'insister pour qu'elle fût faite sans retard.

Il se disait avec juste raison que la joie peut tenir lieu de force physique. Et, pressé d'appliquer son remède, sitôt son oncle revenu à lui, tandis que les chirurgiens apprêtaient leur trousse, il l'entretint de ses projets.

Plus de séparation ! Il entendait les ramener tous les deux en France.

Qu'étaient-ils venus faire aux mines de l'Uvaldi ?

Gagner la dot de Clairette : il l'épouserait sans dot ; entre cousins cette question perdait toute importance. Leur exil, dès lors, était sans objet.

Allons, vite, vite, l'opération, puisqu'elle était devenue inévitable, vite la guérison ! puis le retour dans la vieille patrie où tout se répare, où la terre elle-même se fait médecin pour ses enfants.

. . . . . .

Épilogue

7 juin 1900.

« Ma sœur Thérèse, Hervé vous a annoncé tout de suite l'événement qui nous comble de joie ; mais les détails, c'est de moi que vous les attendez, je le sais.

« Je vais vous les donner… Seulement, auparavant, laissez-moi vous dire…

« Si, il y a quatre ans, quelqu'un m'eût annoncé que j'épouserais mon cousin, et me trouverais par conséquent mère de famille en entrant en ménage ; que j'aurais moi-même un garçon l'année suivante, et que je considérerais comme le couronnement de mon bonheur la naissance d'une fille, j'aurais ri au nez d'un tel prophète.

« Le bonheur, le vrai, celui que je goûte, ma chérie, c'est vous qui m'en avez montré le chemin.

« Jadis il m'apparaissait dans une existence où le caprice commande, où l'on est choyé, gâté, servi, où l'on n'a rien à partager avec personne. J'étais de bonne foi, je vous l'assure.

« Je reconnais le néant de tels rêves. Mon cher mari et moi, — ah ! le bon, le charmant, le parfait compagnon de route qu'Hervé ! — nous sommes affairés tout le jour à propos de l'un ou de l'autre.

« En dehors des grandes promenades goûtées de tous, c'est la partie de tric-trac de papa, c'est le domino de grand'mère, ce sont les jeux des enfants, et leur éducation que nous nous partageons, mon père, Hervé et moi, afin de les garder bien à nous le plus longtemps possible…

« Quelquefois, le soir, quand nous nous retrouvons dans notre chambre, nous constatons en riant que c'est de toute la journée notre premier moment de solitude.

« Et cette vie, où pas une heure ne reste inemployée, passe avec une rapidité inconcevable ; et elle nous laisse sans cesse joyeux.

« Une seule chose ramène en moi, à certains jours, quelque tristesse : la jambe de bois de papa.

« Je me dis, en le voyant marcher péniblement appuyé sur sa canne, que si, jadis, j'avais mieux compris mes devoirs, mon père ne se serait pas vu exposé au terrible accident où il a failli laisser sa vie, et qui a fait de lui un infirme.

« Ne pouvais-je travailler comme tant d'autres, au lieu de souffrir que lui et ma mère s'exilassent pour m'amasser une dot ?

« Lorsque je reviens là-dessus, savez-vous ce que me dit Hervé, ma sœur Thérèse ?…

« Il me dit que cette dure leçon de la vie m'était nécessaire pour !…

« Je ne peux pas, non, non, je ne peux pas terminer ma phrase. Je serais confuse à répéter des choses si louangeuses.

« Je vous écrivais pour vous parler de notre petite Marie-Josèphe, — nous lui avons donné les prénoms de la mère d'Hervé, ce qui a beaucoup touché ma belle-sœur Brigitte, la marraine de la chérie, — mais, décidément, je ne vous en dirai rien. Vous n'auriez plus un aussi grand désir de connaître ce miracle de beauté. Et nous souhaitons si fort que vous reveniez tous à Arlempdes !

« Ses frères sont en extase devant ce berceau ; même Philippe, très avancé pour ses trente-quatre mois ! Quant à maman et à grand'mère, leur joie d'avoir une petite-fille ne saurait se décrire.

« Moi je les aime tous en bloc ; fille, garçons, mes aînés autant que leurs cadets.

« Notre cœur est décidément un bien singulier phénomène. Comment est-il fait ? que l'on puisse donner à chaque nouveau venu sa part de tendresse sans rogner d'un baiser celle des autres !

« Et moi qui, dans mon enfance, me réjouissais de n'avoir ni sœurs ni frères. On est parfois l'ennemi de son propre bonheur.

« Je voudrais que toutes les jeunes filles, qui envisagent la vie ainsi que je le faisais autrefois, eussent la bonne fortune de rencontrer sur leur chemin un modèle comme la pauvre Pétiôto, une amie pareille à vous, ma sœur Thérèse, et… — mon mari lit pardessus mon épaule, c'est lui qui me souffle ce que je vais écrire, mais j'aillais le mettre…, — et, à défaut de fils adoptifs, — le cas ne saurait être fréquent, — des petits frères tyranniques autant que Lilou et Pompon.

« Amitiés à tous. Nous rappelons à Yucca sa promesse de nous donner deux mois cet été ; Hervé vous baise les mains, et moi, ma sœur Thérèse, je vous attends. »

« Clairette. »

P. Perrault.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Fille_unique. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.